This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX K2MK S

PFr 247.8

HARVARD·COLLEGE·LIBRARY

IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL

FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862

FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gourmands, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME DIXIÈME.

Second Trimestre de 1808. — Avril.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, *avant* le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

ARISTIPE.

Elève de Socrate et rival d'Epicure,
Sans soins, content de tout, et bornant ses desirs
A suivre sagement les loix de la Nature,
Ensemble il fit trinquer Minerve et les plaisirs.

Ph. de Lamadelaine.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.

Second Trimestre de 1808. Avril.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, libraires-commissionnaires
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

HARVARD COLLEGE
Mar 4, 1924
LIBRARY

J. J. Lowell fd

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DE LA PHILOSOPHIE D'ARISTIPE.

Il n'existe et n'exista jamais de congrégation plus ancienne, plus illustre et plus nombreuse que celle des Epicuriens. Tous les ordres ont eu leurs fondateurs; le nôtre est antérieur à ses législateurs même. Il y avait de bons

*

vivans avant Epicure; il n'a fait que mettre en doctrine ce qu'ils avaient mis en action, et les ignorans, qui certes sont d'une origine plus reculée que les philosophes, pratiquaient l'*art d'être heureux* tout naturellement et sans professeur. Ceux qui ont fait du bonheur une science ont donc commencé par l'éprouver; ils faisaient de la prose sans le savoir, comme M. Jourdain, et leurs sectateurs étaient venus avant que d'être arrivés, comme Sosie.

En ouvrant la carrière par l'éloge du grand Epicure nous avons payé tribut à sa renommée, et cédé aux acclamations de tous les gens bien nés, qui le reconnaissent pour leur patron : nous savons qu'on l'invoque partout où l'on sait rire, boire et philosopher, depuis le cabaret jusqu'au banquet des sept Sages; mais nous savons aussi qu'il ne fut pas même un des patriarches de cette philosophie innée, à laquelle nous nous consacrons pour la régénération de notre espèce. Il y avait école de

volupté dans Athènes avant que le sage de Gargetium ouvrît la sienne; vers l'an 400 avant notre ère, c'est à dire un siècle à peu près plutôt que notre patron, Aristipe s'était fait un nom presque aussi révéré que le sien.

Nous espérons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de les initier à la doctrine de ce devancier d'Epicure; nous nous reprocherions d'ailleurs de leur cacher la découverte que nous avons faite d'un vieux manuscrit rongé des rats, des vers et du tems, trouvé dans les ruines d'une mosquée bâtie sur celles d'une maison grecque; c'est l'extrait du journal en tablettes de quelque philosophe campagnard de l'antiquité, et à ce titre un monument digne de l'admiration des modernes. Nous l'avons traduit de notre mieux, à l'aide du nouveau Dictionnaire grec-français de M..... et comme ce n'est pas pour les antiquaires que nous écrivons, nous ne nous amuserons pas à disserter sur son authenticité : la terre que l'on

fouille où que l'on parcourt dans tous les sens depuis deux mille ans, révèle tous les jours des choses plus merveilleuses.

Nous avouons que ce manuscrit contient des secrets de famille; mais nous prions ceux qui seraient tentés de nous accuser d'indiscrétion de considérer qu'il y a vingt et quelques siècles que cette honnête famille est enterrée, et que d'ailleurs l'anecdote qui la concerne contient toute la substance des principes de notre philosophe, ce qui nous fait un devoir de la mettre sous les yeux de nos contemporains.

Dans une petite ville de Béotie, province que les doctes citadins nommaient *OEnie* ou *Ogygie*, vivait une famille de bons bourgeois qui auraient eu du bon sens s'ils s'étaient contentés de cette qualité, mais qui, comme certains provinciaux modernes, dépensaient l'esprit qu'ils n'avaient pas, sans faire usage du bon sens qu'ils auraient eu.

Philomacidas, chef de cette famille, avait fait un voyage à Athènes dans sa jeunesse; il avait conservé de si doux souvenirs de tout ce qu'il avait vu et entendu au spectacle, au lycée, à l'académie, qu'il ne trouvait de bien dit que ce qui se disait à Athènes; de bien fait que ce qui avait été fait dans Athènes; de bel air et de bon goût que l'air et le goût d'Athènes. En mémoire de son voyage il se faisait appeler par ses voisins Philomacidas l'*Athénien*; aussi conservait-il des relations constantes avec cette capitale du goût et du bel esprit; il était abonné à toutes les feuilles du jour, et correspondait avec tous les amateurs de nouveautés; modes, vers, philosophie, nouvelles politiques, il recevait tout de la première main. Sa femme n'était chaussée que par le cordonnier d'Aspasie, et son fils habillé que par le tailleur d'Alcibiade; c'était tout comme à Cahors et à Château-Vilain.

Ce digne citoyen se promettait bien

d'envoyer son fils à la ville dès qu'il serait en âge de se former; mais Actidès, élevé sous la férule d'un prêtre de Minerve, avait été enveloppé par son maître d'une croûte épaisse et vraiment béotienne : la science et la philosophie étaient les seules choses importantes selon lui; il ne faisait pas la moindre estime des *belles manières :* tout ce qu'il avait retenu des propos de son père, c'est que, n'ayant pas de bien à lui laisser, il voulait au moins lui donner une belle éducation; et notre écolier, imbu de ce préjugé provincial que le mérite est un moyen certain de faire fortune, se félicitait d'aller à Athènes pour y devenir plus savant, y apprendre la philosophie et fréquenter les temples; aussi promit-il de fuir les mauvaises compagnies, d'aller assidûment aux écoles, et de rester enfin Béotien au sein de l'Attique.

Le desservant des autels de Minerve avait connu en Egypte, où il avait fait sa théologie, un sage de Lybie, deve-

un fameux dans toute la Grèce; il se faisait une idée magnifique des vertus de cet Africain, et le supposait au moins aussi austère que Zénon, et aussi caustique que Diogène; il désirait ardemment le donner pour mentor à son élève.

Heureusement que les philosophes étaient alors à la mode, comme le sont de nos jours les toques au docteur Gall et les légumes de M. Appert. (1) Au nom d'Aristipe Philomacidas sauta de joie, et peu s'en fallut qu'il ne se prosternât respectueusement devant son fils, qu'il traitait déjà en garçon philosophe.

Actidès, muni de lettres de recommandation, chargé de beaucoup de science et de peu d'argent, prend le coche à Coronée, et après un court trajet arrive aux Propylées vers la chute

(1) Voyez à la fin de ce cahier l'article qui concerne M. Appert.

du jour; il court chez Aristipe, qui ét
absent; il s'informe, insiste, et
prend avec surprise qu'il vient d'al
au cabaret avec son ami Demade, je
voluptueux, connu dans Athènes
ses profusions.

Ce n'est pas ici, s'écrie Actidès,
demeure l'Aristipe que je cherche :
lui-là est un philosophe, et l'on
parle d'un jeune libertin. Le sage
vous connaissez, répondit en souriant
belle esclave, est bien le maître de
logis : venez le trouver au cabaret; v
y verrez bonne compagnie; vous se
bien reçu, et changerez d'avis com
bien d'autres.

Actidès se rappela qu'il avait
lettre pour Demade; il pensa qu'a
paremment le philosophe fréque
tait la jeunesse d'Athènes, pour
imposer par sa présence, et parl
de morale pendant le repas. Il
laissa conduire, fut accueilli, fit co
naissance, trouva le vin bon,
chère délicate, les hôtes de belle h

meur; il s'enhardit insensiblement, et s'enivra.

Il reconnut à son réveil qu'il était de retour chez Aristipe, couché sur un bon lit, et qu'on n'avait rien oublié de ce qui pouvait servir à débrouiller son cerveau et purifier son sang. La réflexion s'empara de lui; il rougit, s'accusa, s'indigna contre le philosophe, puis écrivit à ses parens qu'Aristipe était un débauché.

Il finissait à peine sa lettre qu'Aristipe entre dans sa chambre, et lui dit d'un ton affectueux : *Actidès, usons, mais n'abusons pas des plaisirs.*

Le philosophe allait au portique, où l'attendaient quelques désenteurs de l'école de Zénon, qui ce jour-là devaient être reçus au nombre de ses disciples. Actidès l'y suivit machinalement, subjugué par un ascendant inconnu. Aristipe tonna contre les fâcheux, et déclama contre ces gens dont

la vertu est faite comme le vice, qui ne savent ni partager la joie des festins, ni compatir aux faiblesses du cœur, ni persuader la vertu en la rendant facile : son éloquence pénétra l'écorce béotienne, et son nouveau disciple, enthousiasmé, se hâta d'écrire à son père qu'Aristipe était un homme vertueux.

Mais que devint-il lorsqu'en retournant au logis le philosophe lui dit gaiement qu'*il l'attendait à dîner chez Laïs?* L'historien de notre jeune voyageur dit que les bras lui tombèrent lourdement sur les deux cuisses, et qu'il resta long-tems dans un état de stupeur, dont il ne fut tiré que par les titillations de l'appétit et l'odeur du dîner qu'on préparait chez la courtisane. Il céda à la voix de son estomac, mais il n'apporta à ses convives qu'un front nébuleux et ridé; il mangea silencieusement, et sans daigner prêter l'oreille aux galanteries que le philosophe adressait tour à tour à ses

hôtesses. Enfin une lyre dorienne, vibrant sous les doigts de Timandra, vint le tirer de sa léthargie; on exécuta une danse béotienne, qui le fit tressaillir de joie, quoiqu'il ne l'eût jamais vu danser avec tant de grace; Laïs enfin chanta sur le mode ionien, et notre jeune homme, enchanté, séduit, hors de lui-même, tombe aux genoux de l'enchanteresse en lui jurant un amour inviolable.

Cependant la soirée finie il fallut se retirer. Actidès, tout honteux, suivit son maître, qui lui dit en cheminant : *Il est vrai que je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas.* Dans la ferveur d'un premier amour Actidès ne vit dans cette leçon qu'un blasphême, et il ne manqua pas d'écrire à son précepteur qu'Aristipe était un corrupteur.

Notre philosophe était le compagnon de tous les gens heureux, mais il était aussi l'ami de tous les malheureux; et tandis qu'il grossissait la cour de ceux-

là, ceux-ci composaient la sienne. Dès le matin ils se rassemblaient chez lui pour en recevoir des conseils, des aumônes et de bons offices. Actidès, touché de la misère d'un pauvre vieillard qui d'abord frappa ses yeux, lui donna sa bourse toute entière, non sans blâmer en lui-même la parcimonie d'Aristipe, qui n'offrit à un autre vieillard indigent qu'une pièce de monnaie. Bientôt se présente une mère de famille chargée de deux petits enfans, laquelle ne subsistait que des libéralités du philosophe; il lui paya sa rente accoutumée, puis, voyant qu'Actidès fouillait inutilement dans sa poche, il lui dit: *Vous voyez qu'il ne faut pas être trop généreux pour pouvoir l'être assez.* Cette scène avait ému le cœur du jeune homme; il courut écrire en Béotie qu'Aristipe était la bienfaisance même.

Ce n'était pourtant pas son dernier mot; et entraîné par ce grand homme chez Nicias, qui venait d'être nommé

généralissime des troupes alliées, il vit, en pâlissant de fureur et d'indignation, un philosophe se ravaler jusqu'à faire le rôle d'un courtisan. Aristipe était en effet léger, insinuant et plaisant sans causticité; les uns l'aimaient pour ses bons mots, et les autres pour sa bonhomie; il réussissait auprès des rois, et tous les grands voulaient l'avoir pour ami. Il fut ce jour-là plus brillant et plus flatteur; Actidès n'y put tenir, et dit tout haut d'un ton rogue et avec un peu d'accent : *Je croyais que les grands devaient aller chez les philosophes, et non les philosophes chez les grands.* — *Hé quoi!* reprit Aristipe, *n'est-ce pas au médecin à visiter ses malades?*

Cette réponse, applaudie de l'assemblée, ne fit pas fortune auprès du Béotien, qui résolut d'écrire à son ancien maître qu'Aristipe n'était qu'un lâche courtisan.

A peine avait-il formé ce projet qu'il apprend qu'à la sollicitation d'Aristipe

*

(Ici le manuscrit est indéchiffrable. Nous sommes obligés de laisser une lacune, que nous tâcherons de remplir dans un prochain numéro.)

CLITOPHON.

HORS-D'ŒUVRES.

L'INFORTUNE D'UN BUVEUR.

Que je suis malheureux, ami! disait Grégoire;
Ma femme vient de passer l'onde noire,
Et dans le même instant au fond de mon caveau
J'entends éclater un cerceau,
Et je perds toute ma vendange!....
Je n'ai jamais goûté de plaisir sans mélange.

* * *

RÉFLEXION.

Il fallait de trois choses l'une; ou que les lentilles fussent un mets bien délicieux chez les Hébreux, ou que le droit d'aînesse fût un titre bien indifférent, ou enfin qu'Esaü fût bien gourmand.

LE DOMINO JAUNE.

Au second mariage du Dauphin, fils de Louis XV, avec une princesse de Saxe, il y eut à Versailles des fêtes

brillantes, des bals parés pour les grands seigneurs, et des bals masqués où tout le monde était admis indistinctement avec des billets. Une scène originale eut lieu à l'un de ces derniers: un buffet, splendidement servi, offrait en profusion des rafraîchissemens aux acteurs du bal; un masque en domino jaune s'y présentait fréquemment, et dévastait d'une manière horrible les liqueurs fraîches, les vins exquis et toutes les pièces de résistance; s'il disparaissait un instant c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Il fut remarqué de quelques masques, qui le montrèrent à d'autres: le domino jaune devint l'objet de la curiosité générale. S. M. voulut le voir; inquiète de savoir qui il était, elle le fit suivre: il se trouva que c'était un domino commun aux cent Suisses, qui, s'en affublant tour à tour, venaient successivement se remplacer à ce poste, préférable sans doute à celui qu'ils occupaient à la porte du château.

SECOND SERVICE.

TOPOGRAPHIE BACHIQUE.

Suite des Vins de Champagne.

Nous avons esquissé à grands traits, dans le dernier numéro, et en courant à l'événement, l'effet de la *casse* dans les caves champenoises. Pour peindre cette calamité bachique que n'avions-nous la verve du chantre de *Fontenoi*, la palette du peintre du *désastre de Lisbonne!* Réunissant et les explosions terribles de cette mixtion dont le sublime Milton attribue, en dépit de la chronologie, l'invention à ses diables di-

vins, et les affreux tremblemens de terre dont Voltaire peignit si bien les terribles convulsions, et ces inondations dont la mer en courroux vient de donner en Hollande le mémorable spectacle, et ces éruptions que, sous un ciel plus aimé des dieux, le Vésuve et l'Etna, brûlans de lave ruisselante, offrent à l'œil épouvanté, la cave champenoise, où règne la *casse*, présente un vaste champ de désolation, et présage la ruine du malheureux propriétaire, si, guidé par l'expérience, instruit par le malheur et aguerri au danger, il ne sait pas tirer parti de ses pertes ou les prévenir. On conserve encore à Reims la mémoire de pareils événemens qui ont appauvri des familles des plus opulentes; pourquoi n'a-t-on pas de même gardé le souvenir du citoyen utile qui trouva l'art de recueillir le vin brisant ses entraves, et d'emprisonner de nouveau cet esclave fugitif? Tel Eole enfermait à son gré dans des outres les vents dociles, et en faisait de légers

présens à messieurs ses amis, curieux de courir les mers, ainsi que nous voyons maint grand seigneur disposer sur la route de l'hôte qu'il attend des relais; ou tels encore les fleuves de la mythologie, un peu différens des nôtres, enfermaient dans leur urne, probablement assez grande, les eaux auxquelles ils présidaient. C'est ainsi que, du moment que le Champenois connut la propriété *éruptive* du vin mousseux, il conçut l'heureuse idée d'établir des *glacis*, espèce de réservoirs bien préférables aux *piscines* des anciens, qui ne contenaient que de l'eau. Voici au reste l'art d'élever ces glacis, et leur connaissance peut être utile et à ceux qui, loin de la Champagne, voudraient établir des dépôts de ce vin, et même à ceux qui voudraient essayer, sans courir de dangers, de donner la qualité mousseuse à leurs vins susceptibles de cette propriété, tels que ceux de Béziers, Condrieux, l'Etoile, Arbois,

Saint-Péré, Rivesalte, des Janières, de Jurançon, de Mésanges, etc.

On creuse la cave à quatre pieds de profondeur; on remplit cet espace d'un encaissement de sable, charbon, cailloux, verres cassés, scories et terre argilleuse mélangés. Sur ce massif on établit un lit de trois pouces d'épaisseur de bonne chaux vive de Sénonches ou analogue, et qu'on n'éteint qu'au moment de l'employer. Quand ce lit est sec on le revêt d'une couche de deux pouces d'épaisseur de terre-glaise bien choisie, et telle qu'elle ne s'imbibe pas facilement d'eau : c'est de cette terre que les potiers se servent pour confectionner leurs vases d'argile cuite. On a vu des propriétaires, curieux de pousser sur ce point la recherche aussi loin que le méritait l'importance de l'objet, ajouter à la terre glaise de la poudre de cailloux porphirisés et de l'albumine (du blanc d'œuf) : il résultait de ce mélange très-coûteux une composition dure, imperméable, re-

cevant le poli comme le marbre, et nos lecteurs pardonneront à un disciple fervent de Bacchus d'avoir fait une telle dépense s'ils réfléchissent que ce procédé est celui qu'on a souvent employé en Italie pour décorer de stuc tel réduit moins utile qu'une cave, et que dans le siècle des Auguste, pour conserver de l'eau, on revêtit entièrement de cet enduit un immense réservoir, à qui la beauté de sa construction mérita le nom de *piscina mirabile*, qu'il porte encore aujourd'hui. (1) Des antiquaires nous

(1) « En avançant du côté de la pointe de « Misène on trouve sous terre une construc- « tion antique bien conservée, faite, dit-on, « par les ordres d'Agrippa, lorsqu'il avait le « commandement des forces navales des Ro- « mains, pour servir de réservoir d'eau douce « pour la fourniture des vaisseaux, dont la sta- « tion ordinaire était entre le cap de Misène « et Bayes. On l'appelle dans le pays la *pis- « cine merveilleuse*. C'est un grand édifice « carré-long, d'environ cent quatre-vingts « pieds de longueur sur cent de largeur,

ont assuré que le lac Mœris, ayant cent quatre-vingts lieues de circuit, selon

---

« voûté et soutenu par quarante-huit pilas-
« tres. Les voûtes ont encore quelques bas-
« reliefs; mais ce qui est bien à remarquer,
« c'est l'enduit de tout l'édifice, qui paraît
« être une espèce de mastic gris et brillant,
« qui n'a souffert aucune altération depuis
« qu'il a été mis en place, et qui se durcit dans
« l'eau. On prétend qu'il se faisait avec de la
« poussière de marbre, la chaux et une espèce
« de bitume que l'on trouvait dans le pays,
« et *des blancs d'œufs*. Il serait bien utile de
« retrouver cette composition, qui est propre,
« solide, et d'une durée inaltérable. Les pi-
« lastres, les murs et les voûtes en sont en-
« duits. » *Description historique et critique de l'Italie, par M. l'abbé Richard*, tome 4, page 368.

Nous avons vérifié ce phénomène de l'art dans notre voyage de Naples, et nous avons rapporté un très-bel échantillon de cet enduit, épais de six lignes, dont une partie a reçu le plus beau poli, tandis que l'autre est restée *grainée*. L'abbé Richard eût dû ajouter qu'il était posé sur un fond de mortier fait avec la

Hérodote et Diodore de Sicile, et seulement vingt mille pas, selon Strabon et Pomponius-Méla, avait été enduit de même, et que comme il était juste que les dépopulateurs des œufs fussent les réparateurs de ce délit, voilà pourquoi le secret de faire éclore les poulets par l'art avait été trouvé en Egypte.

Si l'on se sert de terre glaise seulement, on y ajoute très-peu de chaux qui ajoute à sa compacité; et l'essentiel est de bien *réparer* les crevasses qui ont lieu dans la superficie de cet enduit lorsqu'il sèche. Si au contraire on emploie l'espèce de stuc que nous venons d'indiquer, et qu'on rend solide à volonté

---

chaux, la pouzzolane et des briques concassées. Tel est du moins le morceau de notre cabinet. L'imagination s'épouvante de l'*oviçide* qu'il a fallu commettre pour fournir une telle omelette; c'est réellement la Saint-Barthélemi de l'histoire des poulets, avec cette différence que, plus sages que nous, ce n'étaient pas eux qui s'entr'égorgeaient.

*

en ajoutant, dans des proportions exactes, au mélange ci-dessus décrit de la poudre de briques et de pouzzolane, (scorie volcanique) de la chaux et un peu de charbon pulvérisé, on a un glacis qui acquiert une telle dureté qu'il reçoit le poli à la pierre-ponce et à l'émeri, comme le marbre, et qu'il est à la fois imperméable à tout liquide, et inattaquable par l'acide du vin. C'est sur ce massif dominant le sol de la cave d'environ un pied, et quelquefois davantage, suivant la hauteur des voûtes, légèrement bombé au milieu, et s'inclinant par une pente insensible et circulaire, pour se terminer en rigoles profondes de deux à trois pouces, que s'élèvent les lits de bouteilles à la hauteur de six, huit, dix pieds, et même davantage. Aux rigoles dont nous venons de parler s'abouchent par des ouvertures ménagées des pots disposés d'espace en espace, et lorsque la *casse* n'a pu être prévenue, le marchand en est quitte pour le verre, et recueille du

moins son contenu, en faisant faire par des surveillans, exacts à les vider plusieurs fois par jour, une ronde continuelle autour des bouteilles amoncelées. Le fluide s'écoule en bouillonnant, et est remis promptement en bouteilles pour ne perdre que le moins possible de son esprit. Il y a cependant une grande différence entre le vin ainsi recueilli, et celui qui n'a point rompu son vase; mais le marchand qui doit tout vendre en met une certaine quantité dans chaque envoi, à peu près comme un boucher mêle bon gré malgré de la *réjouissance* à la provision de la ménagère. C'est ce qui explique l'étrange disparate qu'on rencontre quelquefois entre deux bouteilles de Champagne provenant du même *crû*, de la même année, par le même envoi, et dont l'une est rutilante, sucrée, mousseuse, étincelante; l'autre lâche, éventée, blafarde, en un mot sans verve et sans goût. Un spectacle curieux, (pour tout autre que le propriétaire pourtant)

c'est cette canonnade de bouteilles détonnant tour à tour; ce feu de file non interrompu de tubes vomissant..... le vin; cet affaissement quelquefois subit d'une muraille de bouteilles, cédant tout à coup, par son poids, au vide que viennent de laisser vingt, cinquante bouteilles cassées successivement. Tel chez les anciens un pan de mur, battu par le bélier, s'ébranlait, hésitait un moment, tombait et était remplacé par le mur non moins redoutable des assiégés à découvert, et formant une nouvelle enceinte. Une vapeur vineuse embaume l'atmosphère et plaît un moment; mais ici comme ailleurs le danger se trouve à côté du plaisir. Cette fumée bachique est l'exhalaison du gaz acide carbonique; c'est le même que celui qui s'évapore des cuves en fermentation, ou du charbon en combustion, et malheur à celui qu'une fuite prompte ne dérobe pas à l'asphyxie! Un signe certain de son dégagement est la pâleur et même l'*éteï-*

giement des flambeaux : alors la casse augmente avec une progression vraiment effrayante ; c'est par douzaine que se faisaient ces tristes libations ; maintenant c'est par centaine : l'atmosphère comme échauffée par ces émanations réagit sur les vases fragiles qui détonnent par rangs entiers ; le désordre est à son comble, et l'art lui-même offre peu de moyens prompts pour l'arrêter. On est dans l'usage en Champagne de jeter par les soupiraux de la paille embrasée, qui, si elle parvient à brûler, opère le vide, et appelle l'air extérieur ; mais souvent le méphitisme s'oppose à la combustion ; et il serait plus prudent d'y descendre avec des cordes, des réchauds ardens sur lesquels on projetterait de tems en tems et à petites quantités un mélange de nitre et de charbon, qui en détonnant réussirait mieux à déplacer l'air. Faute de secours portés à tems on a vu des pyramides de quinze mille bouteilles se réduire à peine à deux ou trois

cents, et ce ravage s'explique par la vibration que font éprouver aux bouteilles tranquilles celles qui ne le sont pas, et plus encore par le déplacement que produit dans la partie intermédiaire la casse des bouteilles qui sont dans le bas de la pile, et le remplacement des bouteilles cassées, dans la couche inférieure par celles placées au-dessus, qui se brisent elles-mêmes en traversant un certain vide pour retomber dessus. (1)

(1) Il n'est pas inutile peut-être de publier ici les premiers moyens que l'art indique dans l'asphyxie, et on nous permettra sans doute de donner quelques recettes utiles aux hommes victimes de ces accidens, après nous être apitoyés sur le sort des bouteilles qui les causent. Aussitôt que la lumière pâlit on doit quitter le lieu, y répandre de l'eau fraîche, et ne redescendre que si la lumière brûle bien. Si on a été surpris par l'asphyxie, il faut être retiré le plutôt possible du lieu où l'accident est arrivé; et ceux qui en pareil cas portent du secours, ne peuvent prendre trop de précautions pour ne pas être

Il faut prévenir ces désordres, et nous adopterons ici l'opinion que nous

---

eux-mêmes victimes de leur philantropie. On a vu des hommes courageux pénétrer dans une cave, une fosse d'aisance, charger le malheureux asphyxié sur leurs épaules, et tomber eux-mêmes asphyxiés à leur tour sur les premiers degrés de l'escalier, sans espoir de secours. Il est prudent de n'y descendre que lié fortement autour du corps par une corde dont l'extrémité reste entre les mains de personnes robustes restées au-dehors. On prend une autre corde pour attacher l'asphyxié à soi, dans le cas où on tomberait soi-même en voulant l'emporter. Aussitôt qu'il est à l'air libre il faut desserrer son col, ses jarretières, sa ceinture, etc., lui jeter de l'eau froide à la figure, lui faire des frictions sur le cou et la poitrine, et, si des contractions convulsives de la face ne s'opposent point à l'introduction d'une cuiller, lui faire boire un peu de vinaigre et de l'eau, de la limonade, du verjus, de l'eau salée et non émétisée, exposer sous son nez des sternutatoires, du tabac, de l'alcali, etc.; lui souffler de l'air dans la bouche par un tuyau, en fer-

professons dans les soins à porter à la santé dont il faut plutôt prévoir qu'avoir à guérir les dérangemens. Cette méthode, dans tous les cas de la vie, nous paraît la plus assurée comme la moins dangereuse, et je voudrais qu'on lût en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Esculape : *Præcavere, non curare.* Revenons à nos bouteilles.

---

mant exactement ses lèvres ; lui donner des lavemens d'eau marinée ; faire une saignée de la jugulaire pour dégorger directement le cerveau ; exercer des pressions alternatives sur les côtés pour rappeler le jeu des poumons ; introduire de l'oxigène dans la cavité pulmonaire pour corriger la nature altérée du sang devenu noir et azotique ; enfin, employer tous les moyens qui réussissent pour rappeler à la vie les noyés qui périssent par la même cause. Il faut long-tems insister sur l'administration de ces moyens, malgré le peu d'apparence de leur succès, les continuer long-tems même lorsqu'ils en ont, et il est nécessaire que l'asphyxié, revenu à la vie, observe pendant quelque tems un régime acide approprié.

Parmi les préservatifs les plus sûrs nous indiquerons l'emploi de plusieurs terrines vernissées, placées d'espace en espace dans la cave, et remplies d'ammoniaque liquide, qui, par son évaporation continuelle, absorberait habituellement le gaz acide carbonique, toujours en expansion, et attesterait sa vertu préservative en formant du carbonate d'ammoniaque flottant par flocons dans l'air, ou se déposant sur les parois des murs et les surfaces des tonneaux. La précaution de se faire précéder en descendant à la cave (en cas d'évaporation excessive de gaz acide carbonique par une casse excessive) d'un réchaud allumé sur lequel serait un vase de terre dans lequel serait du sel de nitre, et arrosé d'acide sulfurique, serait très-sage et souvent suffisante pour prévenir les plus grands malheurs; elle pourrait être employée avec succès par ceux qui seraient chargés d'aller répandre de l'eau dans la cave asphyxiée.

Un moyen d'arrêter cette *casse* épidémique est de faire relever tout le vin couché quand la nature de la *patte d'oie* a indiqué qu'il sera grand mousseux. Généralement on évalue la casse du vin bon mousseux de six pour cent quand elle est modérée, de dix à vingt pour cent quand elle est forte, de trente pour cent quand elle est excessive; au-delà il n'y a plus de mesure, et l'on a à redouter une casse totale si l'on n'use pas des moyens que nous venons d'indiquer. On laisse le vin ainsi de bout pendant tout l'été; mais il faut user de cette précaution dès que la végétation de la vigne commence, et la continuer tant qu'elle dure, au risque de faire perdre au vin de sa mousse, qu'après tout il vaut mieux risquer que le vin même.

Le vin fermente, comme nous venons de le dire, dès que la vigne commence à fleurir, et il suit son influence jusqu'à la maturité du raisin. C'est alors que la casse cesse, et que le proprié-

taire, quelque tems avant les vendanges, va visiter son vin. Combien il le trouve changé de goût et d'aspect ! ce vin, si moelleux, si transparent lorsqu'on le mit en bouteille, est devenu âpre, piquant, roide et nébuleux : ses nuages sont l'effet de la fermentation, et il est nécessaire d'en débarrasser le vin. Pour y parvenir le marchand examine, en agitant doucement la bouteille vis-à-vis une lumière, la nature du dépôt ; il est ou huileux ou sableux ; il adhère aux parois de la bouteille, ou flotte dans le vin. Dans le premier cas on le *transvase ;* dans le second on le met *sur pointe* et on le *dégorge.* Nous expliquerons dans le premier numéro ces deux opérations, et nous prions nos lecteurs d'excuser l'aridité de ces préceptes par leur utilité, et de vouloir bien se rappeler en les lisant qu'ils n'ont dû qu'à leur fidelle exécution le plaisir de sabler le

nectar champenois, aussi doux que limpide.

M. S. U.

Nota. Parmi les propriétaires distingués du crû d'Aï la justice nous fait une loi de citer M. François Cousin, closier de ce canton, où il fait sa résidence.

COURS GASTRONOMIQUE.

(Note des Editeurs. *L'auteur du Cours Gastronomique, invité à se nommer, a préféré faire connaître ses personnages à rompre l'incognito. Il nous a envoyé l'histoire suivante, qui sera sans doute accompagnée de quelques autres si celle-ci est favorablement accueillie de nos abonnés.*)

HISTOIRE DU PROFESSEUR.

M. DE MANANT-VILLE, étonné de l'érudition du professeur, désirait vivement le connaître plus particulièrement, et lui demander par quelle circonstance il avait dirigé ses études vers l'art de la cuisine : il n'avait pas osé lui faire cette demande à table; mais le lendemain, le professeur étant venu lui rendre visite, il lui fit part du désir qu'il avait de savoir l'histoire de sa vocation gastronomique.

Je satisferai très-volontiers votre curiosité, lui dit le professeur, puisqu'en vous donnant quelques détails sur ma vie je trouverai

l'occasion de vous faire connaître les sources où j'ai puisé les renseignemens qui composent mon cours.

Je m'appelle *Victor-Fage*, et suis fils du maître d'hôtel de M. P...., archevêque de Bourges. Mon père me destinait à l'état ecclésiastique; mais je le perdis de bonne heure, et ma mère m'envoya à Bordeaux chez un de ses oncles, avocat, et qui, vieux et podagre, ne pouvait plus suivre le barreau, et désirait me faire l'héritier de sa clientelle. Je partis pour le pays des Gascons, où je devais apprendre la chicane, et mon oncle me mit dans les mains Domat et Pothier, après m'avoir fait apprendre Justinien. Mon patron était veuf; mais il avait pour soigner son ménage une jeune chambrière, dont il est utile que je fasse le portrait : Vingt ans était son âge; d'une taille moyenne, mais faite à peindre, et d'une propreté minutieuse, Hélène était aussi jolie avec son bavolet et son juste de siamoise que la petite laitière de Greuze avec son chapeau de paille et ses rubans; son teint, d'une blancheur éblouissante, ses lèvres vermeilles, ses yeux bleus, couronnés par un arc d'ébène, attiraient les regards et faisaient battre le cœur : le mien, novice encore, ne put résister à tant d'attraits; mais avant de

me livrer à ce penchant séducteur je voulus m'assurer que je n'avais pas de rivaux à craindre, et qu'Hélène méritait mon choix. Un joli minois, me disais-je, est souvent comme ces bonbons colorés qui ornent les magasins de nos confiseurs; on croit qu'ils ne sont que sucre et parfums; dupe de l'apparence on les croque avec sensualité, et l'on ne trouve dans leur intérieur que plâtre ou farine. Une jeune fille chez un vieillard goutteux me paraissait d'autant plus suspecte qu'elle ne sortait jamais qu'avec une vieille voisine pour aller à l'église, et qu'elle avait pour mon oncle des soins assidus et des attentions fort remarquables. Je formai le dessein d'examiner scrupuleusement la conduite d'Hélène, et de la suivre de manière à ce qu'elle ne pût m'échapper. J'avais remarqué que, toutes les fois que je lui adressais un compliment, elle rougissait et baissait les yeux; mais la vanité chez les femmes joue si souvent le rôle de la pudeur que je me mis sur mes gardes. Un jour qu'elle était au marché j'entrai dans sa cuisine, que je trouvai propre et rangée comme la cellule d'une religieuse; je vis sur une planche un livre enveloppé soigneusement avec une couverture de papier; je le pris pour un roman, et je m'empressai d'en lire le titre; c'était le

premier volume des *Dons de Comus;* il y avait sur la première page une note de la main d'Hélène; elle était ainsi conçue : *Ce livre est de M. Marin, cuisinier de feue madame la duchesse de Chaulnes; la préface, signée de Querlon, est du père Brumoy, jésuite, traducteur du théâtre des Grecs.* Je parcourus cette préface, et j'y trouvai une foule de traits ingénieux et piquans qui avaient été soulignés au crayon. Si ces remarques sont d'Hélène, me disais-je, cette fille est donc aussi spirituelle que jolie; observation qui augmenta ma curiosité. J'examinai le papier qui couvrait le livre; c'était une lettre adressée à l'aimable Camariste; quel fut mon étonnement quand je lus ce qui suit !

« J'ai reçu, ma chère filleule, les deux « louis que tu m'as envoyés; je t'en remercie « beaucoup moins que de ta lettre, qui m'a « touché jusqu'aux larmes; il faut, Hélène, que « le ciel t'ait donné une grande éloquence « pour faire pleurer un vieux militaire qui a « vu d'un œil sec les horreurs de vingt batail- « les. Je te félicite des principes de sagesse « que tu as, et surtout de ton goût pour l'é- « tude : continue, mon enfant; profite des « bontés de ton maître, et compte toujours « sur la tendre amitié de ton parrain. »

CHRISTOPHE.

Une seule chose me paraissait équivoque dans cette lettre ; que veulent dire les *bontés de ton maître ?* Mon oncle était assez avare, et je ne le supposais pas capable de donner à sa jeune chambrière une gratification qui n'eût pas été gagnée par quelque service extraordinaire ; cela me fit souvenir que quelquefois Hélène entrait chez mon oncle le soir à l'heure de son coucher, et qu'elle restait dans sa chambre plus long-tems que ne doit durer le compte des dépenses de la journée. Je pris la résolution d'écouter leur conversation, et le soir même je me glissai contre une porte de communication, au moment où Hélène apportait à son maître son livre de cuisine. Je fus quelque tems sans entendre autre chose que des mots insignifians; enfin mon oncle, élevant la voix, dit : Je suis fort content de votre cuisine, mademoiselle; mais je ne puis plus répondre aux questions que vous me faites tous les jours; je veux bien encore aujourd'hui, pour la dernière fois, satisfaire votre curiosité : mettez-vous à cette table, et prenez sur ce que je vais vous dire les notes qui vous conviendront. Vous m'avez demandé hier si les anciens aimaient autant les œufs que nous, et s'ils en mangeaient de plusieurs espèces : vous devez bien penser qu'ils ont connu les œufs

aussitôt que les poules ; ainsi, ce que je vous ai dit sur l'origine de ces oiseaux s'applique également aux œufs. Les Egyptiens avaient une singulière façon de les cuire ; ils les mettaient dans une fronde, et les faisaient tourner si rapidement que le frottement de l'air les échauffait au point où nous les désirons. (1) J'ai peine à croire ce fait, quoique rapporté par plusieurs auteurs.

Les Syriens adoraient les poules à cause de leur utile fécondité et de l'excellence de leurs œufs. Les Grecs et les Romains s'en servaient toujours dans leurs sacrifices ; l'œuf était porté en pompe dans les fêtes de Cérès ; (2) mais quelques sectes furent assez superstitieuses pour regarder comme coupable celui qui mangeait un œuf à la coque. Orphée, Pythagore et leurs disciples s'en abstenaient pour ne pas détruire un germe que la nature avait destiné à la reproduction. (3) Plusieurs philosophes anciens regardaient l'œuf comme l'emblème du monde et des quatre élémens : la coquille, disaient-ils, représente la terre ; le blanc est l'image de l'eau ; le jaune figure le feu, et

(1) Suidas et Cœlius Rhodigin.
(2) Tite-Live, liv. 41.
(3) Plutarque, liv. 2e quest. 3.

l'on trouve l'air sous la coquille. (1) Les Romains aimaient beaucoup les œufs; ils préféraient ceux qui étaient longs à ceux qui étaient courts, témoin ce passage d'Horace : (2)

« Ne va pas, écoutant d'antiques préjugés,
« Préférer l'œuf en boule aux œufs plus allongés;
« Car ceux-ci, d'un lait pur, dans leur coque plus ferme,
« D'un mâle généreux nourrissent l'heureux germe.

Ils avaient plusieurs proverbes où l'œuf joue un rôle; tel est celui-ci, qu'ils avaient reçu des Grecs : (3) *Raccommodez donc la coquille d'un œuf cassé*, pour dire à quelqu'un : « Ce « que vous voulez faire est impossible. » Ils disaient aussi qu'il fallait rester à table, *ab ovo usque ad mala*, « depuis les œufs jus- « qu'aux pommes, » c'est à dire depuis le commencement jusqu'à la fin du repas. Nous avons francisé la moitié de ce proverbe, et nous disons tous les jours : « Il faut reprendre cette « histoire *ab ovo.* »

Les Romains aimaient comme nous les œufs très-frais, et ils avaient consacré avant l'école de Salerne ce sage précepte : *Si sumas ovum, molle sit atque novum.* « Si vous mangez un

(1) Villotius, *de Morte agrica*, c. 10.
(2) Horace, liv. II, satire 4, traduct. de Dars.
(3) Ὄον κεφάλας.

« œuf ; qu'il soit mollet et nouveau. » Ils ne se bornaient pas aux œufs de poule ; ils recherchaient ceux de faisans et de perdrix, que Galien regarde comme les plus délicats, et ils faisaient grand cas de ceux de paon. Ce fut Q. Hortensius qui le premier donna l'exemple de ce luxe dans un grand festin lorsqu'il fut reçu augure : les œufs de paon qu'il fit servir lui coutèrent 40 sous la pièce. (1)

Les magiciens, les sorciers ont établi sur les œufs des fables qu'il est bon de connaître. Livie, femme de Néron, étant grosse, consulta une devineresse, qui lui dit : Echauffez dans votre sein un œuf nouvellement pondu, jusqu'à ce qu'il éclose ; s'il en sort un poulet mâle remerciez les dieux, qui vous accorderont un fils. Elle crut cet augure infaillible, et suivit le conseil de la devineresse ; l'événement confirma la prédiction ; un coq sortit de l'œuf, et la princesse accoucha de son fils Tibère. (2) Cette anecdote circula dans Rome, et toutes les femmes grosses, imitatrices de Livie, se mirent à couver des œufs..... L'idée de voir les dames romaines métamorphosées en poules me fit éclater de rire, et je sortis vite de ma cachette pour ne pas être entendu.

(1) Macrob., Saturnal., l. 3, c. 13.
(2) Pline, l. 10, c. 55.

Il paraît que mon oncle tint parole et ne voulut plus continuer ses conférences avec Hélène; car les jours suivans je la vis se retirer de bonne heure et fort triste. Quelle est donc, me disais-je, cette fille charmante qui semble ignorer le pouvoir de ses attraits; qui, sage et bienfaisante, consacre ses beaux jours à l'instruction? Elle me paraissait de plus en plus séduisante, et l'amour faisait dans mon cœur de si rapides progrès que je ne pouvais m'appliquer à l'étude : cependant je venais de soutenir ma première thèse de droit, et mon oncle avait été très-content de mon baccalauréat. Je cherchai et saisis bientôt l'occasion de me trouver seul avec Hélène. D'abord je lui fis des complimens, auxquels elle répondit avec modestie; je m'enhardis et voulus hasarder quelques caresses. Arrêtez, M. Victor, me dit-elle; voulez-vous me fâcher et vous faire haïr. Puis elle ajouta en souriant : Si votre oncle vous a fait bachelier, ce n'est pas à moi à vous donner vos titres de licence. Cette réponse me fit voir qu'Hélène n'était point troublée, et qu'elle savait se conduire. Pardon, lui dis-je, mille fois pardon de ma témérité; l'amour me l'inspira; qu'il me serve d'excuse : oui, je vous aime; je vous idolâtre, et depuis long-tems je brûle de vous faire un

aveu.... Dont je n'avais pas besoin, reprit-elle, pour connaître vos sentimens, et je vous avoue avec franchise que la réserve que vous avez gardée jusqu'ici m'avait favorablement disposée pour vous; mais il faut renoncer à tout espoir si vous avez le projet de me détourner de mes devoirs. Ecoutez, M. Victor; je rends justice à vos qualités; il ne tient qu'à vous de mériter mon... amitié: le sort, injuste peut-être, m'a réduite à servir; mais si je ne puis sortir de mon état j'ai la noble ambition d'en être la première: rien de ce qui est utile n'est méprisable; je veux savoir tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a fait avant moi en cuisine, en office; soyez mon instituteur; remplacez votre oncle, qui me refuse ses leçons; et si vous voulez qu'un jour je couronne votre front des myrtes de Cythère aidez-moi à conquérir le sceptre de Comus. Elle prononça ces derniers mots avec tant de dignité que, sans réfléchir qu'un pareil style n'était pas celui d'une chambrière, je l'adoptai pour lui répondre, et, tombant à ses genoux, je m'écriai: Oui, charmante Hélène, je serai digne de toi; je le jure sur tes fourneaux, sur ta broche, sur ton cœur; tu seras dans peu la plus illustre cuisinière.... Je couvris sa main de baisers, et je convins avec elle des momens où je pourrais l'instruire.

Revenu dans ma chambre, je sentis toute l'étendue de l'obligation que je venais de contracter. Je cherchai dans la bibliothèque de mon oncle; je visitai tous les livres; pas un ne traitait de la cuisine. Je sortis et fus rêver dans les allées de Tourny aux moyens de prendre des renseignemens gastronomiques : il ne me vint qu'une idée; celle d'écrire à ma mère pour la prier de m'envoyer toutes les notes qu'elle pourrait trouver dans les papiers de mon père. J'allais rentrer pour écrire cette lettre lorsque je fus rencontré par le chevalier de Versac, qui venait quelquefois consulter mon oncle sur un procès que lui faisait un créancier de mauvaise humeur. Le chevalier avait pris quelque amitié pour moi. Qu'a donc lé cher Victor? me dit-il; d'où vient cet air triste et blême?.... Contéz...., contéz-moi céla; jé suis l'homme aux ressources; jé vous donnerai pour cent mille écus.... dé bons conseils. Son air décidé m'inspira de la confiance, et je lui fis part de l'embarras où je me trouvais, sans lui nommer Hélène. — Cé n'est qué céla? reprit-il; bagasse! Vénez, pétit, vénez dîner avec moi à l'auberge du grand Monarque; nous vous tirerons d'affaire. Je me rendis à son invitation, et le trouvai à l'heure convenue avec un vieux gentillâtre et un ex-béné-

dictin, dont la face enluminée annonçait une longue expérience des bonnes choses.

Messieurs, leur dit-il, voilà M. le bachelier Victor qué jé vous présente ; il a bon appétit, et, sandis, les plus belles dispositions qué jé connaisse pour dévénir aussi gourmand qué nous. Ces messieurs sourirent à cet éloge, et l'on se mit à table. On ne dit mot pendant le premier service ; mais on officia fort bien. Au rôti le gentilhomme prenant la parole :—Convenez, mes amis, que nous sommes plus heureux que les premiers habitans de la terre, et que l'âge d'or, où l'on ne mangeait que du gland, ne vaut pas cet âge d'airain où l'on savoure du biff-teck. Je sais bien que quelques auteurs ont prétendu que par le mot *gland* on doit entendre tous les fruits à amandes, tels que noix et noisettes ; mais tout cela ne me séduit pas, et *ma chair ne s'anime que de chair inanimée.* (1) Les nombreux troupeaux qu'élevaient les premiers hommes ne servaient qu'à les vêtir, à engraisser leurs terres, et à leur fournir des victimes pour les autels : ainsi, c'est pour se rendre les dieux propices que les hommes ont commencé à verser du sang, et le

(1) Allusion à l'étymologie de *chair*, venant de *caro*. (*Quæ caret animâ.*)

premier acte de cruauté fut un acte de religion. Les philosophes ont été partagés sur l'utilité de se nourrir de viande; les péripatéticiens, les stoïciens, les épicuriens étaient pour l'affirmative; les pythagoriciens et les disciples d'Empédocle pour la négative. Le premier qui tua un bœuf et le fit cuir fut, dit-on, Prométhée; (1) Cérès tua le premier porc, parce qu'il gâtait les bleds, et Bacchus égorgea le premier bouc pour préserver les vignes du ravage que cet animal y faisait. (2) Quelques auteurs attribuent cette entreprise sur la vie des animaux à Hyperbius, fils de Mars, qui s'en fit un divertissement cruel. (3) Je ne suis pas tout à fait de cet avis, dit l'ex-bénédictin, et je crois que le premier bœuf fut immolé par Diomus, sous le règne d'Erichtonius, quatrième roi d'Athènes. (4) Ce pontife se disposait à faire une offrande de fruits à Jupiter; un bœuf survint, et mangea ce qui

(1) Porphyre, l. 1 et 2; Pline, l. 7., c. 5; Polydor. Virgil. *de Rerum Inventoribus*, l. 3, c. 2.
(2) Athénée Deixnosoph., l. 9.
(3) Pline, l. 7, c. 6.
(4) Nonius, *de Re cibaria*, l. 2, c. 1.

était préparé pour le sacrifice. Diomus, irrité, lui ôta la vie : les dieux, au lieu d'applaudir à cette pieuse colère, envoyèrent une peste, dont Athènes ne fut délivrée que lorsqu'on eut institué une fête d'expiation appelée *la mort du bœuf.* (1) Porphyre fait remonter l'origine de l'usage de la viande au tems de Pygmalion, roi de Tyr en Phénicie. Un jeune sacrificateur, dit-il, s'étant aperçu qu'un morceau de la victime qu'il faisait consumer était tombé de l'autel, il le ramassa pour le remettre dans le feu; mais il se brûla, et pour appaiser la douleur qu'il ressentait il porta ses doigts à sa bouche : comme ils étaient chargés de la graisse et du jus de la viande qu'il venait de toucher, il prit un morceau de la victime, le mangea, trouva ce mets excellent, et en porta à sa femme; mais cela vint aux oreilles du cruel Pygmalion, qui les fit arrêter comme sacriléges, et précipiter tous deux du haut d'un rocher. Cet exemple effrayant n'empêcha pas les autres sacrificateurs d'essayer en secret de manger la viande des victimes; et comme dans toutes les religions il est avec le ciel des accommodemens, les prêtres trouvè-

(1) Βουφονια.

rent bientôt le moyen de lever le scrupule du peuple, qui finit par tuer des animaux pour l'usage de la tab[illegible]

Voilà ce que les écrivains profanes nous apprennent sur cette matière ; mais nous avons dans la Bible une autorité plus positive ; Dieu ordonna aux juifs de manger entr'eux les viandes des sacrifices. (1)

Je n'avais garde d'interrompre une pareille discussion; j'aurais voulu plutôt pouvoir la recueillir en entier, et je brûlais de la reporter à ma chère Hélène. Ma mémoire me servit heureusement; le soir même je lui rendis compte de notre entretien, et j'obtins un baiser pour récompense. Le lendemain je remerciai le chevalier de Versac de l'utile connaissance qu'il m'avait procurée, et je fus chez nos savans convives pour leur demander de nouveaux renseignemens. L'ex-bénédictin me prêta quelques livres, et me fit connaître tous les auteurs que je pouvais consulter dans la bibliothèque publique. Je dévorais ces ouvrages comme un écolier dévore des romans : le droit était abandonné ; je ne soutenais thèse qu'avec ma belle Hélène; c'est ainsi que l'amour

(1) Deuteronom. 12, v. 26, exod. 18.

m'apprit la cuisine, et que la cuisine me fit goûter les délices de l'amour.

Après cette confidence le professeur prit congé de M. de Manant-Ville, qui se promit bien de profiter de l'érudition de *Victor Fage*.

DESSERT.

LES DITS D'ARISTIPE.

AIR : Que le sultan Saladin.

« Que si de la volupté
« Le lot nous était ôté,
« Autant vaudrait que la vie
« En naissant nous fût ravie : »
Notre joyeux érudit
L'a dit,
L'a dit,
Et n'en sera pas dédit ;
Vous adoptez tous d'Aristipe
Ce grand principe,
Ce grand principe ?...

(*Bis en chorus.*)

Nous adoptons tous d'Aristipe
Ce grand principe,
Ce grand principe.

« Fêtons les grands et les dieux
« Selon les tems et les lieux ;
« C'est ainsi qu'un philosophe
« Est toujours de même étoffe : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Qu'on soit, à mérite égal,
« Moins que Socrate frugal,
« Moins sale que Diogène,
« Et moins pauvre qu'Antisthène : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Ce qu'on mange et ce qu'on boit,
« Et ce qu'on touche du doigt,
« Est positif et solide ;
« Le reste est futile et vide : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Sur la cause de nos sens
« Tous débats sont indécens ;
« Ne songeons, en hommes sages,
« Qu'à leurs tant doux avantages : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Si l'on était perverti
« Pour aimer le bon rôti,
« Rendrait-on les dieux propices
« Avec de gras sacrifices ? »
Notre joyeux érudit, etc.

« N'eussions-nous, comme Pâris,
« A décerner qu'un seul prix,
« Contentons plutôt trois belles
« Que d'oser choisir entr'elles : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Du beau sexe et du bon vin
« Le sectateur n'est pas vain ;
« Paisible et doux par système,
« Sans lois il vivrait de même : »
Notre joyeux érudit, etc.

« *Possédons* Athénaïs,
« Phryné, Rhodope et Laïs ;
« Mais sans qu'elles nous *possèdent*
« Que ces dames se succèdent : »
Notre joyeux érudit, etc.

« Trouvez bon qu'un seul moment
« Vous éclipse au monument,
« Puisqu'une seule seconde
« Vous fit apparaître au monde : »
Notre joyeux érudit, etc.

M. DE PUS.

Puisque le tems toujours avance,
Nous verrons, je vous en réponds,
En attendant l'eau de Jouvence
Passer bien de l'eau sous les ponts :
Buvons, et que cette épitaphe
Serve aux convives du Caveau :
S'ils chantaient l'eau de la carafe,
Leurs gosiers ne prenaient pas l'eau.

M. Antignac.

LES BOUTONS.

CHANSONNETTE.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Narguons en vers comme en prose
Ces parfumeurs de l'Amour
Qui sur un *bouton* de rose
Vont s'escrimant tout à tour :
La rose, amis, n'est pas digne
Des refrains que nous chantons ;
Franc buveur, c'est sur la vigne
Que j'aime à voir des *boutons*.

En attendant que l'automne
Dans notre joyeux Caveau
Fasse jaillir de la tonne
Des flots purs de vin nouveau,
Dans l'avenir je m'élance,
Et ce vin... que nous guettons,
Enivré par l'espérance,
Je crois le boire... en *boutons.*

Maître Adam, notre cher maître,
Maître Adam, rimeur divin,
Par ses vers nous fait connaître
Les brillans effets du vin :
Si cet admirable ivrogne
Le chanta sur tous les tons,
C'est qu'en *rubis* sur sa trogne
Bacchus changeait les *boutons.*

A Bacchus offrant ma lyre,
Et de pampres couronné,
J'aime à boire et j'aime à rire
A ventre *déboutonné :*
Je suis d'ailleurs fort traitable;
Je ne suis point un glouton...
Mais je fais sauter à table
Jusqu'à mon dernier *bouton.*

M. Armand-Gouffé.

LA FRANCHE COQUETTE.

AIR : Mon honneur dit que je serais coupable.

Vous m'imposez un cruel sacrifice
En exigeant de la sincérité ;
Mais j'y consens ; aujourd'hui par caprice
Je veux, Léon, dire la vérité :
Depuis trois mois on croit que je vous aime ;
Je vous le prouve, et sans autre raison
Depuis trois mois vous le croyez vous-même ;
Depuis trois mois je ments, mon cher Léon.

Il vous souvient du souper où Glycère
Me disputait le prix de la beauté ?
Vous vous aimiez d'un amour bien sincère ;
Mais un regard vous place à mon côté.
Certain Médor était assis de l'autre ;
Il eut sa part d'un muet entretien ;
Car si mon pied interrogeait le vôtre,
De mon genou je répondais au sien.

Mon triste époux, que l'exemple encourage,
Croit à son tour qu'il peut être inconstant:
Je dois punir un projet qui m'outrage;
Vous arrivez dans cet heureux instant.
De vos succès voilà tout le mystère;
N'y cherchez point un motif étranger;
En vous prenant je désolais Glycère,
Et d'un mari j'avais à me venger.

—Hé quoi, Zulmis! cette lettre si tendre...
—N'est qu'un extrait d'un ouvrage récent.
—Mais ce poison qu'un jour vous vouliez prendre....
—Autant que vous il était innocent.
—A mon départ vos mortelles alarmes....
—On s'embellit à se désespérer.
—Vos maux de nerfs...—Bagatelle.—Vos larmes...
—En s'exerçant on apprend à pleurer.

Mes yeux peut-être excusent ma faiblesse;
N'y croyez pas; je le dis sans détour:
Jamais mon cœur n'a connu la tendresse;
Mes sens glacés n'ont pas besoin d'amour.
—Vous oubliez ces tendres tête-à-tête
Où de plaisir vous mouriez dans mes bras?
—La vanité n'a qu'un prétexte honnête
Pour révéler les plus secrets appas.

*

—De mon courroux ma fierté me rend maître,
Et je rougis de ma honteuse erreur ;
J'apprends de vous enfin à vous connaître ;
Je lis au fond de ce perfide cœur.
—Vous me croyez aussi par trop sincère :
Méditez bien, Léon, ce dernier trait ;
Mon aveu même est peut-être un mystère,
Et ma franchise est encor mon secret.

M. DE JOUY.

LE TEMS NE FAIT RIEN A L'AFFAIRE.

AIR : Dont la cinquième édition.

Dans l'art de tourner un couplet
Damis vante son habitude ;
Et puis quand le couplet déplaît
Damis vante sa promptitude.
Si je disais de ma chanson :
« Je n'ai mis qu'une heure à la faire, »
On me répondrait sans façon :
Le tems ne fait rien à l'affaire.

Ayant soupiré huit grands jours
Près de la veuve Eléonore,
Valmont comptait pour ses amours
Soupirer bien long-tems encore :
Lasse de compter les instans,
Ma veuve lui dit sans mystère :
« Quand vous attendrez plus long-tems,
« Le tems ne fait rien à l'affaire. »

Lise à son époux éclopé
Disait : « Voyez ma destinée !
« Si vous avez *été trompé*,
« Ce ne fut qu'au bout d'une année. »
— « Je vous rends grace de vos soins »
(Répond le mari débonnaire) ;
« Mamour, je ne *le suis* pas moins ;
« Le tems ne fait rien à l'affaire. »

Quoique étant des plus obligeans,
Je suis enclin à la paresse,
Et pour aller voir bien des gens,
J'attends que le soleil paraisse :
Mais, brûlé par des feux constans,
S'il faut aller voir ma bergère,
Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau tems,
Le tems ne fait rien à l'affaire.

Laissant en paix marcher le tems,
Qu'en ces lieux chacun boive et chante :
On peut vivre jusqu'à cent ans ;
On peut aussi mourir à trente.
Sans vouloir passer pour bien fin,
Je ne vois qu'une chose à faire ;
Profitons du tems, puisqu'enfin
Le tems ne fait rien à l'affaire.

M. Brazier.

TOUCHEZ LA,

OU

IL N'Y A QUE DEUX MOTS QUI SERVENT.

Air du ballet des Pierrots.

Sans être citoyen de Sparte
Le laconisme me plaît fort,
Et jamais je ne m'en écarte ;
Qui parle trop a toujours tort :
Or, la phrase que je préfère,
Celle qui dit tout, la voilà :
En sentiment comme en affaire
Deux mots suffisent : *Touchez là.*

Je hais la coquette matoise
Qui dans son ennuyeux jargon
Nous fait des phrases d'une toise
Sans dire jamais oui ni non;
Quand je lui dis avec franchise:
Voulez-vous mon cœur? le voilà,
J'aime qu'une femme me dise
Sans plus de façon: *Touchez là.*

Je sais bien qu'il n'en est aucune
Qui n'ait quelque fâcheux instant;
Mais pour ne pas garder rancune
En deux mots on parle, on s'entend;
Alors, avec un doux sourire,
Oubliant tous les torts.... qu'elle a,
Son œil baissé semble vous dire:
Allons, mon ami, *touchez là.*

N'allez pourtant pas à vos belles
Sans raison adresser ces mots;
S'ils désarment les plus rebelles,
C'est en les plaçant à propos.
Sans être un tigre quelle femme
Saurait résister à cela?
Quand avec un accent de flamme
On sait lui dire: oh! *Touchez là.*

D'un mal trop long le vieux Géronte
Près de son neveu se mourait,
Et le neveu faisait le compte
De ce que l'oncle laisserait.
Voici, dit l'un, le jour critique ;
Je ne puis aller au-delà.
L'autre en sanglotant lui réplique :
Ah ! mon cher oncle, *touchez là.*

Quand du même trait qui me blesse
Je vois un autre révolté ;
Au même trait qui m'intéresse
Quand je vois son œil humecté,
Pour nous juger, pour nous connaître,
Il n'est besoin que de cela ;
Et tous deux nous irons peut-être
Nous dire à la fois : *Touchez là.*

Le léopard de l'Angleterre
S'engraissait du sang généreux
Dont inondaient pour lui la terre
Six cent mille bras valeureux ;
Mais dans sa retraite profonde
Pour lui-même enfin il trembla,
Dès que les deux maîtres du monde
Purent se dire : *Touchez là.*

Ces mots à l'appui de ma thèse
Dans mille autres cas sont placés :
Mais il est tems que je me taise ;
Huit argumens sont bien assez.
Sur ma chanson qu'ici l'on morde ;
Mais ma devise adoptez-la,
Et que nul de vous ne m'aborde
Sans me dire : Ami, *touchez là.*

M. Ch. DE LONGCHAMPS.

LES PETITS ENFANS

DEVENUS GRANDS A LEUR TOUR, DES PÈRES DE FAMILLE,

BOUTADE, SI L'ON VEUT.

AIR : Tout le long, le long, le long de la rivière.

Un décret, qui sera cité,
Rétablit l'*université ;*
Cette fille des rois de France (1)
Va nous rendre enfin l'espérance

(1) On appelait autrefois l'Université la *Fille aînée des Rois de France.*

De voir nâître un jour des talens,
Orateurs, auteurs excellens;
Car, grandissant en vertus, en lumières,
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

Si tout commence, tout finit,
Tout passe et tout se reproduit;
Ne voyons-nous pas chaque année
Par une autre année entraînée?
Pendant que le vieillard décroît,
Chez le jeune homme tout s'accroît;
Or, à leur tour, dans diverses carrières,
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

Sous ces tilleuls ce couple assis
Semble *Philémon* et *Baucis*;
Les ans ont ridé leur visage;
Leurs cheveux sont blanchis par l'âge;
Ils sont bien cassés, et pourtant
Chacun d'eux jadis fut enfant....
Leur destinée attend nos fils, nos frères:
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

Etudiez l'homme au berceau ;
Des passions il a le sceau ;
S'il se montre déjà colère,
Exigeant, brusque, volontaire,
Ses défauts ne sont qu'assoupis ;
Dans les colléges c'est bien pis :
Vices, vertus, voilà vos pépinières :
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

Arrêtons-nous... sur ce tableau,
Mes amis, tirons le rideau ;
Car l'enfance, et vive et légère,
A moi comme à vous est bien chère ;
J'aime sa candeur, sa bonté,
Ses grâces, sa naïveté...
Dans peu ses jours deviendront moins prospères ;
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

Toi qui restes toujours enfant,
De tout mortel dieu triomphant,
Qui peuples l'air, la terre et l'onde,
Grand continuateur du monde,
Toi par qui rien ne finira . . . . . .
Tant que ce globe existera,

Amour, Amour! par tes charmans mystères
Les petits enfans bientôt seront des pères,
Les petits enfans seront grands-pères.

M. Ducray-Duminil.

LA PREUVE,

CHANSONNETTE.

Air : Vous qui de l'amoureuse ivresse. (1)

Retiens, me dit l'aut' jour ma mère,
Cette leçon :
« Il n'faut jamais qu'une bergère
« Croie un garçon. »
D'la plus sévère méfiance
Suivant la loi,
Tu m'as promis obéissance;
Prouve-la-moi.

Le lendemain dans la prairie
Le biau Lucas
Me dit : Babet, que t'es jolie!...
— Je n' le crois pas.

(1) Cette chanson va aussi sur les airs suivans : *Quoi, ma voisine, es-tu fâchée; l'Instant d'après; le Nuage*, dans M. des Chalumeaux.

Si vous voulez qu'à c'te flat'rie
J'ajoute foi,
Monsieur Lucas, j'vous en supplie,
Prouvez-la-moi.

Oui, Babet, me dit-il encore,
J'en fais serment;
Depuis un an mon cœur t'adore;
J'suis ton amant.
—De d'puis un an! ciel, quel mystère!
Tu m' glac's d'effroi:
Ah! par pitié, si t'es sincère,
Prouve-le-moi.

Il m' l'a prouvé, je vous assure,
Plus d'une fois:
Ce n'est donc pas une imposture;
Lucas, j' te crois.
Vous qui blâmez tout par système,
J' sais ben pourquoi...
N'auriez-vous pas fait tout de même?
Prouvez-le-moi.

CHARLES SARTROUVILLE.

LE VOYAGEUR.

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

En tout fidèle observateur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur,
Qui, privé des airs de grandeur,
Dans la diligence
Fait un tour de France....
Dussé-je passer pour menteur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur. (1)

Quitter enfans, épouse et sœur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;

(1) A l'exception de ce premier couplet, regardé comme introduction, le refrain qui termine chacun des autres commence celui qui suit : c'est ainsi que *Favart* (qui, le premier, a employé cet air-là dans la chanson : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois*), *Dorneval*, etc., nous l'ont appris en donnant à ce refrain un sens complet : dans ce cas il est inutile de faire *bis*, attendu que par ce moyen on répéterait ce refrain trois fois, ce qui produit toujours un mauvais effet.

D'une prude souffrir l'aigreur,
D'un sot l'arrogance,
D'un fat l'insolence;
Dîner mal et souper par cœur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

Dîner mal et souper par cœur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Entre deux draps, dont la blancheur
Est couleur de cendre,
En tremblant s'étendre;
Se plaindre et rêver le bonheur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

Se plaindre et rêver le bonheur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Mais à la voix du conducteur,
Avant qu'on l'achève
Laisser là son rêve;
S'éveiller de mauvaise humeur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

S'éveiller de mauvaise humeur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Puis auprès d'un minois vainqueur,
A peine en voiture,
Risquant l'aventure,
Jurer une éternelle ardeur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

*

Jurer une éternelle ardeur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Du sort accuser la rigueur....
Et lorsque la belle
Arrive chez elle,
Oublier sermens et douleur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

Oublier sermens et douleur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
D'un séjour goûter la douceur,
Près d'amis sincères
Trinquer à pleins verres;
Tour à tour amant et buveur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

Tour à tour amant et buveur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Quitter ce séjour enchanteur;
Du bien qu'on éprouve,
Des amis qu'on trouve
Garder un souvenir flatteur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

Garder un souvenir flatteur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur;
Tremblant enfin pour son honneur,

FRANÇAIS.

Rentrer en ménage ;
Plus heureux que sage,
S'il en est quitte pour la peur,
V'là c' que c'est qu'un voyageur.

M. Capelle.

LA FEMME DE TRENTE ANS.

Air : J'étais bon chasseur autrefois, ou : Comme j'aime mon Hippolyte.

Voyez sur sa tige au printems
S'entr'ouvrir la rose naissante ;
Eclat, parfum, tout dans nos sens
Porte un charme qui les enchante :
Telle est la modeste beauté
Ayant ses quinze ans pour parure,
Quand chez l'Hymen la Volupté
Va lui dénouer sa ceinture.

Accourez, papillons, zéphirs ;
A vos vœux rendez-la facile :
Vous cherchez l'éclair des plaisirs ;
Moi je veux un bien moins fragile.
Femme à quinze ans est un enfant
Léger, badin, plein de malice ;
Par convenance elle vous prend ;
Elle vous quitte par caprice.

JRIEN
e sait prouver
imer sans réserve ;
e de retrouver,
d'art elle conserve
on cœur prévient nos goûts !
sa main sèche nos larmes !
tendres soins qu'elle a pour nous
emblent encor doubler ses charmes.

C'est alors l'été des Amours ;
Mais il ne brûle que leurs ailes ;
Leur flambeau comme aux plus beaux jours
Jette de vives étincelles.
Traits mieux formés, esprit plus mûr,
Mêmes ardeurs, moins de folie
Nous font chérir un ami sûr
Dans une maîtresse accomplie.

De ces charmes du sentiment
Toujours faiblement occupée,
Jeune femme traite un amant
Comme elle traitait sa poupée.
Imitons-la ; d'un passe-tems
Ne faisons pas chose importante :
Chantons les femmes de quinze ans ;
N'aimons bien que celles de trente.

M. Pe. de Lamadelaine.

COMME ÇA VIENT ET COMME ÇA PASSE.

Air : Des fleurettes.

Près d'une table immense,
Dont l'aspect vous convient,
Quand l'appétit commence,
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Mais avant d'y prendre place,
S'il faut payer son dîné,
N'eussiez-vous pas déjeûné,
Ah! comm' ça passe!

Quand fillette naïve,
Que la pudeur retient,
A son printems arrive,
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Chacun admire sa grâce,
Ses formes, son teint de lys;
Mais qu'elle vienne à Paris,
Ah! comm' ça passe!

Pour celui qu'en cachette
L'argent du jeu soutient,
Par fois à la roulette,
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Mais la fortune, qu'il lasse,
Change enfin de favori,
Et bientôt au biribi,
Ah! comm' ça passe!

Auprès de jeune fille
Pour qui le cœur en tient,
De plaisir l'œil pétille;
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Vénus n'a rien qui l'efface
Dans votre cœur prévenu;
Mais l'hymen est-il venu,
Ah! comm' ça passe!

Redoutant la cabale,
L'auteur, qui la prévient,
D'amis remplit la salle;
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Sur le sommet du Parnasse
Il se croit déjà placé;
Mais le premier jour passé,
Ah! comm' ça passe!

Quand la grappe vermeille,
Dont le jus nous soutient,
Pointille sur la treille,
Ah! mon dieu, comm' ça vient!
Mais quand du bouchon qu'il chasse
Ce doux jus, débarrassé,
Dans nos verres est versé,
Ah! comm' ça passe!

Ce beau jour, dont l'ivresse
A Comus appartient,
Au gré de ma paresse,
Ah! mon dieu, comm' il vient!
Mais de loin s'il me tracasse,
De près il me paraît doux;
Et quand je suis avec vous,
Ah! comm' il passe!

M. Moreau.

LE CARILLON BACHIQUE.

AIR : Et sig et sig, et sig et sog, et fric, et fric et froc.

(Tous les convives doivent trinquer en mesure à chaque refrain.)

Et tic, et tic et tic, et toc, et tic, et tic et toc;
De ce bachique tintin,
Vive le son argentin! } *Bis.*

De la harpe enchanteresse,
Du clavier qu'une main presse
Le charme entraîne et séduit;
Mais, chers convives, je nie
Qu'il existe une harmonie
Plus touchante que ce bruit:
Et tic, et tic et tic, etc.

Le premier buveur d'eau claire
Qui tira des sons d'un verre
Contre Bacchus fornigua;
Et pour moi, qui ne m'éveille
Qu'aux glouglous de la bouteille,
Voici mon harmonica:
Et tic, et tic et tic, etc.

C'est à tort que de sa lyre
Orphée exerça l'empire
Pour séduire Lucifer....
Ce seul bruit, rempli de charmes,
Eût attendri jusqu'aux larmes
Tous les diables de l'enfer:
Et tic, et tic et tic, etc.

D'une syrène à la mode
Qu'on admire la méthode,
L'art et le goût infinis....
De deux verres en cadence
L'admirable discordance
Vaut trente Catalanis:
Et tic, et tic et tic, etc.

Du Très-Haut les saints ministres
Avec leurs cloches sinistres
Effarouchent les mortels;
Mais si l'heure des prières
S'annonçait au bruit des verres,
Quelle affluence aux autels!
Et tic, et tic et tic, etc.

Combien je t'aime, ô fougère!
Lorsque, discrète et légère,
Tu sers de trône aux plaisirs,
Ou quand, fragile et sonore,

Par le jus qui te colore
Tu ranimes nos désirs!
Et tic, et tic et tic, etc.

Au choc redoublé du verre
Le vieillard au front sévère
Se déride, reverdit....
Et la belle qu'on adore
Paraît plus piquante encore
Quand avec elle on a dit:
Et tic, et tic et tic, etc.

La peste soit du bélitre
Qui le premier de la vitre
Fonda le maudit abus!....
Il nous ôte par fenêtre
Trente verres, que peut-être
Aujourd'hui nous aurions bus:
Et tic, et tic et tic, etc.

Vingt juifs, que le diable emporte,
Sont consignés à ma porte,
Peut-être à la vôtre aussi....
Mais, morbleu! je me résigne,
Et leverai la consigne
Dès qu'ils sonneront ainsi:
Et tic, et tic et tic, etc.

O vous, poissons, volatiles,
Quadrupèdes et reptiles,
Combien vous devez pester!....
Quand le hasard vous rassemble,
Vous avez beau boire ensemble,
Vous ne pouvez pas chanter:
Et tic, et tic et tic, etc.

Gloire au soldat intrépide
Qu'à l'honneur le tambour guide!
Mais je n'en suis pas jaloux:
Rlantanplan répand l'alarme;
Tic, tic, toc a plus de charme:
Or, mes amis, chantons tous:
Et tic, et tic et tic, et toc, et tic, et tic et toc;
De ce bachique tintin
Vive le son argentin! } *Bis.*

M. Désaugiers.

COUPLET

SUR LE MÊME SUJET.

AIR : L'hymen est un lien charmant.

Quel deuil affreux pour les gourmands!
Quarante-cinq jours d'abstinence!
Adieu fins jambons de Mayence,
Pâtés d'Amiens, chapons du Mans! (*Bis.*)
Dans ce triste pélerinage
Privé de ces objets charmans,
Je saurai m'armer de courage (*Bis.*)
Si saumons, anguilles, merlans } (*Bis.*)
Sont mes compagnons de voyage.

M. ***, *abonné de Metz.*

Les trois sujets de chansons que MM. les Abonnés doivent traiter sont :

Saint-Hubert,
Le Mai,
La Promenade.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

IMITATION DE CATULLE.

L'INNOCENCE est comme une rose
Encore à demi-close,
Que son éclat et sa fraîcheur
Rendent digne des soins d'une amoureuse ardeur;
Les larmes du matin, les caresses de Flore
La font éclore.
Epris de ses attraits, le papillon léger,
Le zéphire infidèle
Y viennent déposer
Un amoureux baiser;

Mais pour parer le sein de quelque belle
A peine un imprudent est venu la cueillir,
Adieu bonheur, adieu plaisir;
Sitôt qu'elle a quitté la tige maternelle,
Grâces, faveur, éclat, tout périt avec elle.

M. Ur. Ch******, *membre de la société épicurienne d'Angers.*

L'EXPÉDIENT D'UN NOUVEAU GENRE,

NAÏVETÉ.

N'Avez-vous pas, disait un jour Onfroi,
Directeur de spectacle à Lille,
A son confrère, ami de bon aloi,
Bien que pourvu du même emploi,
N'avez-vous pas, ainsi que moi,
Remarqué, mon cher Dorsonville,
Que le public de cette ville
Semble s'être imposé la loi
De ne venir qu'en petit nombre
Au premier bal que je donne l'hiver,
Tandis qu'au suivant il encombre
Loges, théâtre, au point qu'hier
On s'y portait, et que de ma recette
J'eus lieu d'être fort satisfait,
Ne l'ayant trouvée en effet

Depuis long-tems aussi complette?
Vous conviendrez que j'ai sujet
De me plaindre d'un tel caprice;
Mais avant d'en faire justice,
Ami, je vous consulterai,
Et d'avance je m'en repose
Sur votre avis, que je suivrai.
— De ce travers, je l'avoûrai,
Je ne puis pénétrer la cause:
Vos bals jouissent d'un renom
Des mieux acquis; mais ou non,
Soit qu'on y vienne sans le masque,
Il y règne le meilleur ton;
Mais puisque le public fantasque
Au premier fait toujours faux bond,
Pour vous affranchir tout de bon
D'une indifférence pareille,
A l'avenir je vous conseille
De commencer par le second.

M. J. A. L*****.

ÉPIGRAMME.

Philis babille étonnamment,
Selon ce que dit la critique;
Mais il est un certain moment
Où Philis est très-laconique.

M. Ponsardin-Simon, *abonné de Reims.*

LE DUEL GASCON,

CONTE.

Un descendant de Crac, ou d'une autre famille,
Dont au surplus, [illegible]ur, vous remplirez le nom,
Un chevalier de grand renom
Se disputait enfin pour une jeune fille.
Monsieur! monsieur! lui dit Dorval;
Jamais impunément on ne fut mon rival,
Et ces mots doivent vous suffire....
—J'entends cé qué vous voulez dire,
Répart le chevalier gascon;
Il s'agit du bois dé Boulogne:
Partons, et vous verrez qué; quoiqué dé Gascogne,
Jé saurai vous rendre raison.
On choisit deux témoins fidèles,
Et la troupe se rend soudain
Au bois où tant de fois nos belles,
Plus sages que nous, moins rebelles,
Envers le pauvre genre humain
Se montrent aussi moins cruelles.

Poussé par le dieu des combats,
On arrive : déjà l'acier brille, il se croise....
Le Gascon prudemment s'éloigne d'une toise.
« Jé mé place un peu loin, mais jé né vous crains pas,
« Dit-il ; partez.... » — A quoi faut-il que j'attribue
Cette conduite et ce discours?....
Point de plaisanterie, et défendez vos jours....
Mais à mieux *rompre* encor le Gascon s'évertue.
—Quoi, monsieur, dit Dorval, vous reculez toujours!
—Eh qu'importe cela, pourvu qué jé vous tue?

M. Capelle.

BOUTS RIMÉS

proposés à MM. les Abonnés.

caprice
amour
malice
détour
constance
espoir
puissance
devoir.

MODES.

Du lilas, du rose, du blanc, surtout du blanc et des fleurs de la saison, voilà ce que toutes les modistes emploient en coiffures. Un petit fond de tricot de Berlin, sans passe, et un paquet de violettes composent quelquefois un bonnet du matin; plus souvent, ce fond de tricot a une coulisse tout autour et des pointes de cornette. Les violettes, sur les chapeaux de lévantine, sont ordinairement doubles et bien étalées; les primevères aussi se portent en grosse touffe avec des feuilles.

Les robes les plus nouvelles sont faites en chall. Quelques couturières travaillent à des redingotes de perkale et de basin, qui doivent chacune avoir une trentaine de mètres de festons; on n'est indécis que pour les collets; y en aura-t-il trois, un seul, ou les supprimera-t-on?

Les douillettes, les capotes, les par-dessus, les mérines et les fourrures sont en discrédit. Une jeune femme va à la promenade en bas de coton blancs, souliers de prunelle violets, petite robe de perkale blanche, schall de laine ou de coton blanc, gants blancs et un petit chapeau de la même couleur que les souliers.

ENIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la première Charade insérée dans le cahier de *Mars* est Marivaux.

Le mot de la deuxième est Outarde.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces deux mots sont :

MM.

Guichard, Abonné de Paris.
L...s F.....s, du Calvados, Abonné de Paris.
P. F., de Reims.
L.-A. Lesguillon, de Ferrières.
Bailly, de Béthune.
Prous, de Crevelt.
Valentin Mayer, de Mulhausen.
S.....s.

Voici les pièces que nous avons reçues à ce sujet :

On sait bien que Molière à la cour de Thalie
N'eut jamais de rivaux;
Mais, tout en minaudant, l'esprit de *Marivaux*
Est préférable encore à la froide saillie,

Au calembourg qu'on prodigue aujourd'hui.
Le vrai comique atteint le ridicule :
En jouant sur le mot on provoque l'ennui.
Si le théâtre en avortons pullule,
C'est qu'au lieu d'être naturel,
De réprimer une muse bavarde,
Et répandre à propos le sel,
L'auteur s'amuse à la m-*outarde*.

M. Bailly, *de Béthune*.

A MA SŒUR.

J'ai trente ans, chère sœur, et me voilà vieilli;
Pour peu que j'attende, *ou je tarde*,
Plus lourd, plus pesant qu'une *outarde*,
Comment me présenter comme un futur *mari* ?
Il me faudrait courir la ville et la campagne,
Trotiner par monts et par *vaux*
Avant de trouver ma compagne;
Restons ainsi garçon, comme fit *Marivaux*.

M. Prous (*de Crevelt.*)

Fillette par *amour surprise*
Veut bientôt avoir un *mari;*
Mais voyant qu'elle s'est *méprise*,
Elle se donne un favori.

Sensible *Marianne*, une *Fausse suivante*
Embellit à tes yeux le *Préjugé vaincu* ;
Pourquoi n'as-tu pas fait ta *Mère confidente*?
Le *Dénouement* alors cessait d'être *imprévu*.
Pour *parvenir* à la fortune
Un *Paysan* courait et par monts et par *vaux*,
Et même jusque dans la lune ;
S'il fallut en croire *Marivaux*. (1)

M. S.....s, *Abonné*.

Pour trouver un *mari* qui sût en tout lui plaire
La fillette courrait et par monts et par.... *vaux* ;
Enchanté du vrai seul, moi je cours à Molière,
Laissant au bel-esprit volontiers *Mari-vaux*.

M. GUICHARD.

(1) M. de Marivaux, mort à Paris en 1763, est l'auteur de *la Surprise d'amour*, du *Dénouement imprévu*, du *Préjugé vaincu*, pour le Théâtre Français ; et de *la Surprise d'amour*, de *la Mère confidente*, de *la Méprise*, de *la Fausse Suivante*, pour le Théâtre Italien.

Il est aussi auteur de deux romans intitulés : *la Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*.

CHARADE.

Dans une île ennemie on fait de mon premier
En tout tems un fréquent usage ;
Une *outarde,* sortant d'auprès de mon dernier,
Est celui des rôtis que j'aime davantage :
J'aime aussi sur mon tout entendre les bons mots
De Dancourt, de Molière, ou bien de *Marivaux.*

P. F., *abonné de Reims.*

ÉNIGME.

Je suis tranquille et doux, patient sans ma tête,
Et rien n'est plus que moi terrible avec ma tête ;
Je fais en tout pays la guerre avec ma tête ;
Je signe également la paix avec ma tête.
Ah! que de coups, hélas! je reçois sans ma tête,
Et j'en frappe à mon tour d'affreux avec ma tête!
Je suis un instrument de mort avec ma tête ;
Je le porte en tout beau lorsqu'on tranche ma tête.
Je soumets les humains partout avec ma tête,
Et je leur suis à tous bien soumis sans ma tête ;
Je casse assez souvent la tête avec ma tête,
Et j'ai la tête encor très-dure sans ma tête.
Diafoirus et Mars *m'ajuste* avec ma tête :
Ma tête est un objet de mépris sans ma tête,
Et mon pied en est un de crainte sans ma tête :
Enfin, lecteur, tu peux me deviner de tête,
Sans quoi je te salue en frère sans ma tête.

M. de Pons (*de Brioude.*)

PRODUITS

DE L'INDUSTRIE GASTRONOMIQUE.

LÉGUMES ET FRUITS DE M. APPERT.

Faire manger pendant la saison la plus rigoureuse de l'année les productions les plus aimables du printems et de l'été, et servir, au mois de mars des petits pois, des haricots verts, des petites féves de marais, des abricots, des pêches, des cerises et des groseilles aussi délicieux qu'en pleine saison, c'était rendre aux gourmands un service inappréciable, et l'on sait que M. Appert le leur a rendu depuis long-tems.

Mais il est sorti de sa fabrique des produits plus étonnans encore.

Il a trouvé le moyen de conserver le bouillon, la viande et le lait tout aussi bien que les légumes et les fruits.

Le 18 mars dernier il a comparu à la 25e Séance du Jury dégustateur de service

auprès de l'*Almanach des Gourmands* une pièce de bœuf d'environ quatre livres, renfermée depuis quatre mois dans un bocal, dont la gelée a produit une excellente soupe, et la personne un très-bon bouilli.

Des petits pois de la même fabrique ont été jugés à l'entremets aussi délicats que des primeurs; enfin des glaces aux groseilles et aux fraises, servies au dessert de cette même séance, ont paru presque aussi parfumées que celles qu'on obtient de ces fruits cueillis en pleine saison.

L'étonnement des Membres du Jury pourrait se peindre difficilement: il s'est bientôt changé en admiration, et ils ont décidé à l'unanimité qu'extrait de son Procès-verbal serait envoyé aux Editeurs de l'*Epicurien Français* comme un des plus sûrs moyens de propager plus promptement la gloire de cette importante découverte.

Le même M. Appert, dont la fabrique est à Massy, et l'unique dépôt à Paris, *rue du Four-Saint-Honoré, n°.* 12, prépare aussi d'excellent *curaçao* et de l'*extemporary*, ou punch à la minute, auxquels le Jury a également accordé son suffrage.

Tous ces objets se trouvent à des prix très-raisonnables au dépôt mentionné ci-dessus.

G. D. L. R.

ECOMOMIE DOMESTIQUE.

Brûloir à café en terre cuite.

C'est dans un brûloir de tôle que l'on torréfie le café ; c'est dans un moulin de fer qu'on le moud enfin. C'est de fer-blanc qu'était l'appareil destiné à sa filtration, lorsque M. Cadet de Vaux lui substitua celui de porcelaine; cependant dans l'Orient, où le café croît et est la boisson de toutes les heures du jour, on redoute le moindre contact du fer avec le café, comme préjudiciant à sa suavité ; aussi brûloir, moulin et filtre métalliques sont-ils exclus dans le Levant.

Des vases de terre servent à torréfier le café, et on le pulvérise dans des mortiers de bois. M. Cadet de Vaux, pour être conséquent à ses principes sur l'inconvénient du fer, a donc conçu l'idée d'un appareil de terre cuite ; et voulant conserver la forme de brûloir, parce qu'elle est habituelle commode et expéditive, c'est dans son cylindre de tôle qu'est engagé celui de terre à creuset destiné à re-

cevoir le café. Les avantages de ce nouveau mode pour la torréfaction du café ne tarderont pas à le faire généralement adopter, de même que le sont aujourd'hui les appareils de porcelaine. L'épaisseur de la terre fait que le café n'y éprouve pas cette chaleur brusque et vive que donne un brasier de charbon ardent; la torréfaction, plus lente et plus appropriée à cette substance, lui conserve son arôme. C'est ici le cas de rappeler les principes que M. Cadet, dans son analyse sur le café, a établis sur sa torréfaction; ce chimiste recommande d'en torréfier moitié couleur d'amandes sèches ou de rapures de pain, et l'autre moitié, couleur blanc-maron. Par ce moyen le café demeure doué de tous les principes qui en font la suavité : dans les choses de goût, c'est le mieux qu'on exige. Ces brûloirs, du prix de 12 à 16 fr., se trouvent chez Schuldres, marchand chaudronnier, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n°. 7, où se vendent les fourneaux-déjeûners que nous avons annoncés, et auxquels le papier sert de combustible.

ÉCREVISSES.

Phénomène.

Beaucoup de gens croient que les écrevisses marchent à reculons, comme la bonne foi en Angleterre ou le bon goût chez certains journalistes. La Fontaine l'a cru, mais il ne faut pas lui faire un crime de cette erreur en histoire naturelle.

Beaucoup de gens croient aussi que les écrevisses ne sont rouges que lorsqu'elles sont cuites ou qu'elles sont plongées dans un acide: c'est encore une erreur. Notre Trimalcion Balaine a été fort surpris la semaine dernière, en ouvrant un panier considérable d'écrevisses, de voir au milieu de mille crustacées d'un vert noir, comme c'est l'ordinaire, se promener gravement une belle écrevisse écarlate; elle semblait un cardinal qui visite un couvent d'Ursulines.

On a vite consulté M. Oxigénius pour connaître la cause de ce prodige: l'écrevisse a vécu chez lui cinq jours dans de l'eau filtrée, sans vouloir prendre de nourriture; elle n'a point en mourant dépouillé la pourpre romaine;

et quelques expériences ont prouvé qu'elle ne devait cette couleur qu'à la nature. Il existe, nous a dit M. Oxigénius, une petite rivière en Suisse où les écrevisses sont toutes rouges. On en trouve quelquefois dans plusieurs petits ruisseaux de la Bourgogne. Les écrevisses de Seine sont remarquables par une tache rouge qu'elles portent sous leurs serres : il ne faut donc pas s'étonner d'en avoir trouvé une de cette teinte au milieu d'écrevisses brunes. Cela excuserait en partie ce moderne enrichi, qui ayant acheté deux beaux tableaux de marine de l'école hollandaise, et les destinant à sa salle à manger, fit peindre sur le rivage de gros homars rouges, afin, disait-il, que les tableaux parussent plus appropriés à la pièce qu'ils devaient orner.

Nous profitons de cette occasion pour dire un mot sur l'utilité des écrevisses en cuisine. Les moyennes, comme on sait, font l'ornement d'une foule d'entrées; elles servent plus particulièrement aux matelotes, aux fricassées de poulet, aux pâtés chauds et aux tourtes; celles un peu plus grosses servent à achever la garniture d'une *chambore* : on fait aussi du beurre d'écrevisses des *coulis*, et des potages que l'on appelle *bisques;* on peut aussi en faire des entremets à la crême. Les

très-grosses écrevisses, surtout celles qui nous viennent de Strasbourg, se servent comme grosses pièces d'entremets; mais un beau buisson de cette qualité est toujours si cher, que ce n'est guère que dans les tables opulentes qu'on peut se les permettre.

Les environs d'Angoulême en fournissent beaucoup; Beauvais en fournit aussi de très-bonnes; les habitans de cette ville les expédient souvent même toutes cuites; ils les renferment dans des pots de grès, en y joignant force persil. La manière dont on les fait cuire contribue beaucoup à la réputation dont jouissent les écrevisses de ce pays; la voici:

Manière de faire cuire les Écrevisses.

Lavez-les bien; mettez-les ensuite dans une casserole avec du sel, du poivre, une feuille de laurier, un peu de thym et un oignon en tranches; mouillez-les avec du vin blanc et un peu de vinaigre; mettez-les sur un fourneau un peu vif; ayez soin de les sauter de tems en tems; une demi-heure suffit pour les cuire: laissez-les dans l'assaisonnement jusqu'au moment de les servir. On les sert chaudes ou froides, au goût de ceux qui doivent les manger.

C. et B.

A vendre. Truffes sèches de Provence et de Piémont, chez M. Legué, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 54. Ces truffes suppléent celles du Périgord dans cette saison : elles sont à bien meilleur compte.

FIN DU CAHIER D'AVRIL.

et 13 fr. franc de port. A Paris, chez *Capelle* et *Renand*, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n°. 6; et chez *Brasseur* aîné, imprimeur, rue de la Harpe, n°. 93.

AVIS DES ÉDITEURS.

La *Législation commerciale*, conçue sur le même plan que les *Conférences de Bornier*, et dont M. le Conseiller d'Etat Gouverneur de la Banque de France a bien voulu agréer la Dédicace, ne devait être composée que de deux volumes; mais les développemens que l'auteur y a donnés, le grand nombre de lois qu'il y a annexées, les Formules par lesquelles il s'est efforcé d'en rendre l'exécution plus facile, et les nombreux arrêts qu'il a rapportés ont tellement augmenté son travail, qu'il s'est vu dans la nécessité de diviser en deux volumes la partie de son Ouvrage qui concerne le *Commerce intérieur*.

Chacun de ces Volumes, composé au moins de 400 pages (nombre promis dans le Prospectus pour chaque volume), se vendra, ainsi qu'on l'a annoncé pour les personnes qui n'ont point souscrit, 5 fr. pour

Paris, et 6 fr. 50 centimes franc de port; c'est à dire que les deux Volumes relatifs au *Commerce intérieur* se vendront 10 fr. pour Paris et 13 fr. franc de port.

Messieurs les Souscripteurs, dont la confiance ne peut être trompée, recevront néanmoins l'Ouvrage complet pour le prix que l'on a exigé d'eux, *et qu'ils ont payé*; mais à dater du jour de la publication de ces deux Volumes les Souscriptions pour la *Législation commerciale* sont arrêtées. Nous ferons connaître les prix du troisième Volume, entièrement relatif au *Commerce maritime*, lorsque nous le publierons.

Les Souscriptions pour le *Code Napoléon* sont également arrêtées.

Les personnes qui ne se sont fait qu'inscrire, sans payer la somme exigée par le Prospectus, n'ont point de droit pour réclamer cet Ouvrage au prix de la Souscription.

C'est par erreur que l'on avait annoncé dans le dernier cahier de ce journal que la *Législation commerciale* n'était composée que d'un volume, qui ne se vendait que 6 fr.

L'ÉPICURIEN

FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, *un Docteur en Médecine*, etc., etc., etc.

TOME DIXIÈME.

Second Trimestre de 1808. — Mai.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, *avant* le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,

libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

LIVRES NOUVEAUX.

Loth, Poëme en trois Chants. Petit vol. in-18 de 120 pages. Prix, 75 cent. broché, et 80 cent. franc de port par la poste.

OEuvres choisies de J.-B. Rousseau, avec des Notes de Ponce-Denis Ecouchard Le Brun, Membre de l'Institut National, classe de la littérature française, de plusieurs Académies de France et étrangères, et de la Légion d'honneur. Un vol. in-8°. de 400 pages, imprimé sur beau carré fin d'Auvergne. Prix, 4 fr. 50 c. broché, 6 fr. 50 c. avec un superbe portrait de M. Le Brun, dessiné d'après nature par M. Lafitte, et gravé en taille-douce par M. Ribault. En papier vélin le prix est double. On ajoutera 1 fr. 25 cent. pour recevoir ce volume franc de port par la poste.

V°. et VI°. cahiers, de 144 pages in-18, de l'*Athénée des Dames*; ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux Femmes. Par une Société de Dames Françaises, et rédigé par Madame de Beaufort d'Hautpoul.

A commencer de janvier 1808 cet Ouvrage paraît deux fois le mois par Livraison du format in-18. Chaque Livraison

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.

Second Trimestre de 1808. Mai.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AÎNÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, libraires-commissionnaires
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

SUITE DE LA PHILOSOPHIE D'ARISTIPE.

Si le lecteur a daigné faire attention aux préceptes de l'école cyrénaïque, consignés dans notre dernier numéro, il se souviendra que nous avons laissé la fille d'Aristipe et son disciple dans une vie

tuation un peu critique pour la philosophie.

En effet, une demoiselle élevée selon la coutume de Paris aurait cru manquer aux bienséances en se reposant sur les genoux d'un jeune homme, quelque provincial qu'il fût; le galant, de son côté, se serait fait un point d'honneur de saisir l'occasion aux cheveux : mais les amours antiques n'étaient pas faits comme ceux de nos romans; et quoique notre manuscrit soit lacéré et maculé en cet endroit, nous ne craignons pas d'affirmer, sur la foi des principes philosophiques, que tout se passa entre l'élève et l'enfant du sage pour la plus grande gloire de Minerve, à laquelle ils avaient l'un et l'autre une dévotion sincère.

Il est vrai que c'est probablement dans cette circonstance qu'ils se promirent foi de mariage; mais cela même sert à les justifier, et les filles d'Athènes n'étaient pas dans l'usage d'accorder à leurs prétendus plus que ne le font les

Françaises bien avisées. Honni soit qui mal y voit!

Au reste, sans nous égarer dans le vague des conjectures, qu'il convient d'abandonner à des commentateurs plus érudits que nous, nous nous en tiendrons aux passages du texte, que le temps n'a pas altérés : l'un de ceux que sa dent dévorante a le plus respecté est le banquet nuptial du gendre d'Aristipe.

Ce serait peut-être ici le lieu de traiter de l'excellence des festins, de leurs rapports avec la philosophie, la poésie, la politique; de la sagesse et de l'antiquité de leur institution, etc.; mais tout le monde est pénétré de l'utile influence et de l'importance des dîners; personne n'ignore que tout ce que l'antiquité nous a transmis de mémorable se lie à la joie des repas; que c'est dans un salon à manger que se fit la réunion unique des sept Sages, et que l'un des traités de Plutarque, le plus philosophique et

*

le plus savant, est celui des *propos de table.*

D'ailleurs notre manuscrit ne contient que des faits sans digression, et nous sommes obligés de supprimer tout ce qu'un sujet aussi fécond nous inspire.

Le lecteur saura donc que le pieux précepteur d'Actidès, que son père Philomacidas avaient quitté leur village, et s'étaient revêtus de manteaux à la mode, teints à Tyr, pour assister aux noces de leur enfant. Les plus illustres amis d'Aristipe, voulant honorer la fête, s'étaient rendus à son invitation : la réunion paraîtra peut-être extraordinaire aux gens sévères et difficiles sur les bienséances; mais ils feront attention que les courtisanes de la Grèce étaient des personnes de considération, surtout aux yeux des philosophes, et que l'on ne croyait pas alors qu'une femme se compromît autrement que par sa propre conduite. Qu'on en juge au surplus comme on voudra; nous ne sommes qu'historiens, et copions avec fidélité ce que nous

avons traduit. Nous lisons que le fils d'Alcibiade y vint avec la jeune Phryné, qui débutait alors en *philosophie;* que l'amie du sage, la belle Laïs de Corinthe, y parut dans un même équipage avec les philosophes Platon et Xénocrate; qu'un disciple de Pythagore ne dédaigna pas d'y boire dans la coupe d'Hélène avec Glycérion : nous lisons, disons-nous, toutes ces choses, et les rendons comme nous les avons reçues.

On vit paraître dans le salon la sorcière Chérestrate, disant la bonne aventure aux convives; et son fils Epicure, qu'elle portait encore à son cou, y fit admirer sa présence d'esprit, sa grâce enfantine et sa sagesse prématurée. Laïs, qui commençait à vieillir, et qui n'avait point d'enfant, le caressa beaucoup, et lui légua sa bibliothèque; générosité qu'imita depuis, en faveur de l'épicurien Voltaire, la moderne Aspasie, la célèbre Ninon de Lenclos. Le baiser de ces illustres belles était le feu de Prométhée; il fit éclore deux grands génies.

Comme cela est arrivé peut-être à quelque lecteur, notre vicaire de Béotie fut scandalisé de cette réunion singulière; il se mit à déclamer avec véhémence; mais comme il avait l'accent un peu rauque et la bouche empâtée, on ne distingua de sa harangue que les mots *ô temps! ô mœurs!* qui ne conviennent ni plus ni moins à notre âge qu'au sien, et qui furent admirablement imités par Cicéron quelque tems après.

Ce qui distinguait la société d'Aristipe de beaucoup d'autres, c'est qu'on ne se moquait de personne, et que l'on ne s'offensait de rien; chacun y était pris pour ce qu'il était, et l'on ne trouvait pas de mauvais ton qu'un provincial parlât, marchât et pensât même autrement qu'un citadin, ni qu'un simple artisan y montrât autant d'esprit qu'un savant de naissance. L'incartade du prêtre de Minerve n'excita donc aucune surprise. Les courtisanes trouvaient tout simple qu'on ne crût pas à leur vertu; elles étaient beaucoup moins susceptibles qu'à présent; et la discus-

sion s'engagea sans embarras, comme si l'amour-propre d'aucun des assistans n'y eût été intéressé.

Laïs, voyant que ses amis s'échauffaient un peu pour l'amour d'elle, se rangea habilement du parti de son détracteur, et soutint avec sa grâce ordinaire que la plus illustre courtisane ne valait pas à ses yeux une obscure et bonne ménagère qui raccommodait les brodequins de son mari. Quoiqu'il ne fût pas nouveau de l'entendre parler ainsi, notre ministre en fut si édifié, qu'il la trouva plus belle et plus jeune qu'elle n'avait jamais été; il résolut d'entreprendre sa conversion, et s'approcha d'elle d'un air bénin et caressant. C'est où la syrène voulait en venir; et, sûre désormais de son triomphe, elle se promit d'apprivoiser le sauvage, et de mettre le censeur dans son tort. Toute la compagnie, excepté le grave Xénocrate, applaudit par un sourire à ce facile succès.

Cependant la petite Phryné, encore dans l'ivresse de ses premières conquê-

tes, fut piquée que Laïs, par sa franchise, rabaissât une profession qui faisait sa gloire. « A l'âge de Laïs, dit-elle, peut-être penserai-je comme elle ; elle a ses raisons pour cela, et si j'étais Laïs je parlerais ainsi. — Hé quoi ! reprit le fils d'Alcibiade d'un ton un peu railleur, ne voudrais-tu pas ressembler à la belle et vertueuse Areté ? — Oui, répartit l'étourdie, si je n'étais Phryné. »

Ces saillies d'une courtisane ingénieuse ont été, comme on sait, attribuées à Alexandre-le-Grand sous une autre forme : ce n'est pas le seul larcin que les historiens aient fait aux honnêtes gens obscurs pour en parer leurs fastueux héros.

Quoi qu'il en soit, ici la discussion s'engagea : Platon, séduit par le caractère altier, et peut-être par l'éclat des yeux noirs de Phryné, se plut à faire l'apologie d'une profession qu'avait honorée Aspasie ; il la détacha tellement de ce qu'elle a de vénal et de matériel, qu'il éblouit tous ses auditeurs par le beau

idéal de sa chimère : son éloquence, un peu métaphysique, céda pourtant à celle du jeune Epicure, qui peignit avec l'accent du cœur le bonheur que procurent une liberté décente, la franchise dans l'amitié, l'amour de la philosophie et le mépris des préjugés.

« Ainsi, dit Aristipe avec gaieté, notre petit philosophe permet aux dames des mœurs un peu équivoques, pourvu qu'elles soient des Aspasie, ou tout au moins des Laïs et des Phryné. »

« La condition est sévère, observa Areté, et le plus sûr est de rester honnête femme. »

« C'est aussi le plus beau, dit gravement Xénocrate en regardant Platon, qui baissa les yeux : Philosophe sans licence, honnête sans bégueulerie, savante sans pédanterie, belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, spirituelle sans malice, n'est-ce pas Areté qui est le phénix de son sexe ? »

« Miracle ! s'écria Laïs; Xénocrate devient galant. — C'est un épithalame

qu'il vient de composer, ajouta Platon. » Xénocrate répliqua. A cette dernière attaque chacun s'anima pour et contre les femmes et la philosophie ; les argumens croisaient les épigrammes, et les complimens se tournaient en ironie. Déjà les galanteries devenaient amères; à force de subtiliser on ne s'entendait plus; on commençait même à mettre de l'aigreur dans la dispute, lorsqu'on vint avertir que le dîner était servi.

L'effet du *quos ego* ne fut pas plus prompt : soudain la tempête est appaisée ; un silence approbateur, tel qu'un calme plat, appelle tous les regards sur l'immensité d'une table somptueuse, où des flots de fumée, seuls vestiges de l'orage, roulent les parfums des mets les plus délicats ; les places se distribuent avec ordre; chacun saisit sa coupe, et le concert est unanime.

Plus d'un philosophe s'oublia dans cette journée : on vit un pythagoricien découper sans remords un faisan; le vicaire de Minerve but six verres de vin

de Chio à la santé de Laïs; Xénocrate nétoya son manteau pour condescendre aux désirs d'Areté; Platon convint que le meilleur des gouvernemens est celui qu'on observe à table; et, comme si tous les convives se fussent donné le mot pour être inconséquens à leurs principes, Phryné n'eut point de caprices, et Philomacidas ne dit rien de ridicule, tant est puissante l'influence d'un bon dîner.

Aristipe seul fut toujours le même; car la vraie philosophie est celle qui se fait toute à tous : il ne convertit pas à sa doctrine les illustres amis qu'il traitait magnifiquement, mais il gagna leur confiance sans adopter leurs systèmes, et chacun disait en s'en allant : *Après ma philosophie celle d'Aristipe est la meilleure.* C'est ainsi que Thémistocle avait été jugé par ses pairs après la bataille de Salamine.

CLITOPHON.

(La suite une autre fois.)

HORS-D'ŒUVRES.

L'OCULISTE ET GRÉGOIRE,

CONTE BACHIQUE.

Orgon, très-savant oculiste,
Par état aimait les écus,
Et par goût augmentait la liste
Des joyeux enfans de Bacchus.
Un beau matin l'ami Grégoire,
Les yeux rouges à faire peur,
Pour un instant cesse de boire,
Et vient consulter le docteur,
Qui, verre en main, pieds sous la table,
Sablant la liqueur délectable,
Lui dit avec calme et douceur :
Si tu veux conserver la vue
Il te faut renoncer au vin....
— Quoi ! ce remède.... — Il est divin;
Suis-le, sinon elle est perdue,
Car rien n'est plus pernicieux....
— Mais pourtant vous varsez rasade,
Et buvez là qu' c'est curieux.
— C'est différent, mon camarade;
J'aime mieux le vin que mes yeux.

M. Capelle.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

HISTOIRE D'ARISTOPHILE.

Oxigénius avait fait ses études au collége de Montaigu avec le naturaliste Aristophile ; mais comme à cette époque ils n'étaient connus que par leurs noms de baptême et de famille, (1) ils ne se rappelèrent qu'à la troisième entrevue qu'ils avaient été condisciples. Comment, disait Oxigénius, vous êtes ce bon Vincent avec lequel j'ai fait tant de thêmes et de versions ! Je suis sorti du collége deux ans avant vous. Dites-moi, je vous prie, ce que

(1) Les noms d'Oxigénius et d'Aristophile ne sont que des sobriquets.

vous êtes devenu depuis. — Je faisais ma rhétorique, dit Aristophile, lorsque vous nous quittâtes. Cette année le principal voulut signaler la fête du collége par un exercice plus gai qu'à l'ordinaire ; il déclara que l'on suspendrait le service habituel des doliques (1) pour faire paraître sur notre table l'oie capitolienne et le sombre oiseau de Loyola ; mais il voulut que deux écoliers prononçassent en chaire un discours sur la préférence que l'on devait à l'un de ces deux mets. Un de mes camarades fut chargé de l'éloge du dindon ; je plaidai pour l'oie. La séance fut solennelle : il y avait trente professeurs, le recteur, deux évêques et un président de cour souveraine. Nous étions libres de parler en vers ou en prose, pourvu que ce fût en latin. Mon adversaire, plus habitué que moi à la poésie, fit un centon fort ingénieux, dans lequel, pour venir au dindon, il fit l'histoire de la conquête de l'Inde et de l'institution des Jésuites : il fut fort applaudi, quoiqu'il n'eût pas abordé la question. Mon tour arriva. Je m'inscrivis en faux contre l'origine qu'il donnait à son client. Les dindons, m'écriai-je, ne sont point dus aux Jésuites : ce fut Méléagre, non le prince

(1) De δολιχος, nom grec des haricots.

fabuleux de Calydon, mais le roi de Macédoine qui les apporta en Grèce l'an du monde 3559. Les Grecs, reconnaissans, donnèrent aux dindons le nom de ce prince ; ils les appelèrent *Méléagridès*. Sophocle les introduit dans une de ses tragédies pour y pleurer la mort de ce héros ; (1) Aristote en donne la description dans son histoire des animaux ; (2) Clytus de Milet les décrit plus exactement encore ; (3) il est impossible de ne pas les reconnaître. Calixènes de Rhodes rapporte comme une chose merveilleuse qu'on présenta à Ptolomée Philadelphe plusieurs cages contenant des perroquets, des paons, des faisans et des méléagridès. Voulez-vous d'autres preuves ? Lisez Varron ; (4) vous verrez qu'on élevait des dindons dans les métairies romaines. Ovide cite ces oiseaux dans ses métamorphoses. (5) Lisez l'histoire de Caligula ; vous saurez que ce tyran, qui se fit dieu de son vivant, parce qu'il savait bien qu'il serait moins qu'un homme après sa mort, ordonna qu'on immolerait devant sa statue des paons, des poules de Numidie et des

(1) Pline, l. 37, c. 2.
(2) Aristote, l. 5, c. 2.
(3) Athenée, l. 14, c. 9.
(4) Varro, *de Re rustica*.
(5) Ovide, l. 8, fable 7.

dindons : il est vrai qu'ils devinrent, on ne sait pourquoi, plus rares de jour en jour en Italie; mais il y en avait beaucoup en Turquie. Volateran, étant à Rome en 1510, en vit deux dans une volière appartenant au cardinal de Saint-Clément; on les montrait comme des oiseaux précieux. Jacques Cœur en rapporta de l'Inde en 1450; ce sont les premiers qu'on ait vus en France, et ce ne fut que cinquante-quatre ans après qu'Américi Vespuce les fit connaître aux Portugais. Après avoir ainsi détruit toute la partie historique du discours de mon antagoniste, je commençai l'éloge de l'oie, et pour ne pas tomber dans les lieux communs, je rappelai le goût des anciens Egyptiens, qui regardaient l'oie comme un des mets les plus délicats; ils en firent servir au roi Agésilas lorsqu'il passa dans leur pays. Rhadamante leur portait tant d'estime, qu'il ordonna qu'on ne jurerait plus par les dieux, mais par les oies. (1) (Les Anglais juraient aussi par les oies quand César fit la conquête de leur île.) Quel est le mortel bienfaisant qui a inventé l'art d'engraisser les oies de manière à rendre leur foie plus délicat? C'est un Romain, un consul; c'est *Scipio Metellus*. Le savant Scaliger fit

(1) Herychius, Aristophane, *in Avibus*.

leur éloge bien mieux que je ne pourrais le faire : elles sont, dit-il, le plus bel emblême de la prudence ; elles baissent la tête pour passer sous un pont, quelque élevées que soient les arches ; elles sont pudiques, ne se livrent qu'en cachette aux plaisirs de Vénus, et se lavent aussitôt après ; elles sont assez raisonnables pour se purger sans médecin quand elles sont malades. Plutarque et Amien Marcellin rendent le plus bel hommage à leurs éminentes qualités ; d'autres célèbrent leur prévoyance : lorsqu'elles passent sur le mont Taurus, qui est rempli d'aigles, comme elles se connaissent fort babillardes, elles prennent chacune une pierre dans leur bec, pour éviter par cette légère violence de former aucun accent qui pourrait les faire découvrir. (1) Enfin elles sont susceptibles d'éducation, et le chimiste Lemery a vu une oie qui tournait la broche pour un dindon, en attendant qu'on la tournât pour elle. Frédéric Nausea, évêque de Vienne, a dit dans un panégyrique de saint Martin que ce bienheureux Saint avait toutes les vertus d'une oie ; qu'il était sobre, chaste et vigilant

(1) Anton. Mizaldus, l. 5, *de Animi*, c. 29. Oelian, liv. 5. Gesner, *de Avibus*, l. 3. Aldrovandus, *Ornit.* l. 19, p. 109.

comme l'admirable oiseau qu'on mange le jour de sa fête. Je citai encore beaucoup de belles choses qui firent merveille. Après la séance, le président me complimenta, et me demanda où j'avais appris tous ces détails. Je lui dis qu'ayant eu l'occasion de lire Pline j'avais pris beaucoup de goût pour les naturalistes, et que leurs ouvrages composaient mes lectures favorites. Si cela est ainsi, me dit-il, vous ne seriez pas éloigné de travailler auprès de notre Pline français : M. de Buffon désire connaître un jeune homme en état de faire pour lui des recherches dans les auteurs anciens; voulez-vous que je vous propose? J'acceptai avec joie et reconnaissance cette offre obligeante, et je fus quelques jours après placé par les soins du président dans la bibliothèque du Jardin des Plantes. J'y travaillai quelques mois, et M. de Buffon, satisfait des extraits que je lui fournissais, me dit qu'il saisirait la première occasion qu'il trouverait de m'être utile : elle ne tarda pas à se présenter. M. le duc de B...., qui, par ton plus que par goût, formait un cabinet d'histoire naturelle, dit à M. de Buffon qu'il désirait un secrétaire en état d'être en même temps bibliothécaire et conservateur de ses collections. J'ai votre affaire, lui dit le comte, et

demain je vous enverrai l'homme qu'il vous faut. Effectivement le lendemain je me présentai avec un billet de l'illustre académicien. Vous avez, me dit M. de B.... , une excellente recommandation ; mais avant de rien décider nous allons, si vous le voulez bien, causer en déjeûnant ensemble. Je répondis par une profonde révérence. On servit des pigeons. Voilà, dit le duc, de l'histoire naturelle un peu commune, mais qui a son mérite. Hé bien ! M. le connaisseur, que me direz-vous du pigeon? Monsieur, répondis-je, c'est un oiseau qui forme le quarante-neuvième genre de l'ornithologie de Jean Latham ; son caractère est d'avoir le bec droit, incliné vers la pointe ; les narines oblongues, à demi-recouvertes d'une membrane molle et épaisse ; la langue entière, les pieds courts, promeneurs. Ce genre comprend quatre-vingt-trois espèces, dont douze sont domestiques ; les autres se nomment les *cocotzins*, les *ramiers*, les *ramirets*, les *roulouls*, les *tlapalc-ocotli*, les *touroccos*, les *tourtes*, *tourterelles* et *tourtelettes*, les *turverts*, les.... Ah ! je renonce à l'histoire naturelle, s'écria le duc, s'il faut pour chaque animal retenir une kirielle de noms comme ceux-là. — Craignant que cette réflexion ne me rendit pas M. de B.... favora-

ble, je repris : La nomenclature, M. le duc, n'est que le squelette de la science; mais l'histoire des espèces est fort intéressante; oublions donc la classification, et croyons pour un moment que tous les pigeons se ressemblent. Voyons ce qu'en pensaient les anciens. Les Grecs l'avaient nommé κολυμβος, *plongeur*, parce qu'il boit en plongeant son bec, sans relever ensuite la tête comme les autres oiseaux; Homère leur fait servir l'ambroisie à Jupiter; c'est par leur organe que le maître des dieux rendait ses oracles à Dodone.

Les Assyriens croyaient que Sémiramis avait été nourrie dans une forêt par deux pigeons, et qu'elle avait été changée elle-même en colombe après sa mort. *Sémiramis*, en langue assyrienne, signifie *colombe*, et l'on ne sait pas encore si ce fut la fable qui fit nommer ainsi cette princesse, ou si ce fut son nom qui donna lieu à la fiction.

Nabuchodonosor portait des pigeons sur ses drapeaux; c'est pour cela que Jérémie, employant la parabole, dit aux habitans de Jérusalem : *Fuyez, enfans d'Israël, fuyez la colère de la colombe*, comme on dirait aux pacifiques Indiens : craignez la rage sanguinaire des léopards, pour leur faire entendre qu'ils ont tout à craindre de l'Angleterre. Ces

citations me mirent tout à fait bien dans l'esprit du duc, qui me donna sur-le-champ la place demandée pour moi par M. de Buffon. Depuis ce temps j'ai toujours étudié l'histoire naturelle ; et pour la mettre à la portée de mon illustre patron je l'entretenais le plus souvent des objets qui paraissaient sur sa table, car il ne connaissait son cabinet que par les étiquettes ou les notes que je lui donnais, et il aurait volontiers cédé un morceau unique et sans prix pour une tablette de plus, chargée de coquilles communes.

ENTREMETS.

PLUSIEURS ordres bachiques ont fleuri en France dans les deux derniers siècles; on cite particulièrement l'ordre de *Méduse*, établi à Toulon par M. de Vibray; celui de *la Grape*, à Arles par M. de Damas de Gravaison; celui des *Trancardins*, si célèbre par les belles chansons de M. Lainé; et enfin *l'ordre de la Boisson*, qui se forma dans le Bas-Languedoc au commencement de 1703. M. de Posquières, gentilhomme du pays, en fut nommé grand-maître, et prit le nom de *Frère François Réjouissant*. Comme ce nouvel ordre enchérissait sur tous ceux qui avaient paru jusqu'alors, on lui donna le titre de l'*Etroite Observance*. Voici les statuts de cet ordre; ils sont remarquables

par l'élégance, le goût et la délicatesse qui y règnent ; ils donnent en même temps une idée favorable de l'Ordre et de l'auteur.

Frère François Réjouissant,
Grand-Maître d'un ordre bachique,
Ordre fameux et florissant,
Fondé pour la santé publique,
A ceux qui ce présent statut
Entendront et verront, SALUT.

Comme l'on sait que dans la vie
Chacun au gré de ses désirs
Cherche à se faire des plaisirs
Selon que son goût l'y convie,
Nous qui voyons que nos beaux jours
Et l'heureux temps de la jeunesse
Fuient avec tant de vitesse
Que rien n'en arrête le cours,
Et voulant que le peu d'années
Qui nous conduisent à la mort
Soient tranquilles et fortunées
Malgré les caprices du sort,
De notre certaine science,
Parmi la joie et l'abondance,

Débarrassés de tout souci ;
Hors de celui de notre panse,
Nous avons dans une séance
Dressé les statuts que voici :

Dans votre auguste compagnie
Vous ne recevrez que des gens
Tous bien buvans et bien mangeans,
Et qui mènent joyeuse vie.

Mêlez toujours dans vos repas
Les bons mots et les chansonnettes ;
Buvez rasade aux amourettes,
Mais pourtant ne vous grisez pas.

Que si par malheur quelque frère
Venait à perdre la raison,
Prenant pitié de sa misère,
Remenez-le dans sa maison.

Pour boire du jus de la treille
Servez-vous d'un verre bien net ;
Mais n'embouchez pas la bouteille,
Car c'est d'un bien vilain effet.

Je veux que désormais à table
Chacun boive à sa volonté ;
Les plaisirs n'ont rien d'agréable
Qu'autant qu'on a de liberté.

Ne faites jamais violence
A ceux qui refusent le vin;
S'ils n'aiment pas ce jus divin
Ils en font bien la pénitence.

Dans mes hôtels si d'aventure
Un frère salit ses discours
Par la moindre petite ordure,
Je l'en bannis pour quinze jours.

Que si ces peines redoublées
Sur lui ne font aucun effet,
Je veux que son procès soit fait
Toutes les tables assemblées.

Gardez-vous surtout de médire;
Et lorsque vous serez en train
De vous divertir et de rire
Ménagez toujours le prochain.

Enfin, quand vous serez des nôtres
Dans vos besoins secourez-vous;
Le plaisir de tous le plus doux
C'est de faire celui des autres.

FRAGMENT.

On connaît l'extravagance de Cléopâtre, cette courtisane couronnée qui gagea contre Antoine de consommer seule dans un souper dix millions de lesterces, qui font près de deux millions de nos livres : ce qu'elle commença en effet, en avalant une perle d'un million, qu'elle avait fait dissoudre dans du vinaigre. Elle allait en faire autant de la seconde lorsque Plaucus, juge du pari, saisit la perle, et prononça qu'Antoine avait perdu. L'on sait qu'après que cette reine trop fameuse fut tombée au pouvoir du vainqueur, on scia cette seconde perle, dont on fit deux pendans d'oreilles à la Vénus du Panthéon : ainsi la moitié d'un souper de cette courtisane fit la parure d'une déesse.

Pline, qui raconte ce trait, ajoute que le fils du tragédien Esopus Clodius avait déjà donné l'exemple de ce magnifique scandale; il voulait avoir la gloire d'essayer le premier le goût des perles; il le trouva merveilleux; et pour ne pas le savoir seul il en fit servir une à chacun des convives qui étaient à sa table.

DESSERT.

LE NOUVEAU TIC ET TOC,

CHANSON A BOIRE,

DÉDIÉE A MONSIEUR DÉSAUGIERS,

par suite de son *Carillon*, imprimé dans le Numéro du mois d'Avril de ce Journal.

AIR : Et zig, et zig et zag.

Et tic, et tic et toc,
Et tic et tic, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc } *Bis en chœur.*
Tinter pinte et verre et broc. }

Dans la lice académique
Ton vaudeville comique
M'a fait choir du premier choc:
Mais par une botte oblique

Souffre, ami, que je réplique;
Tiens-toi ferme comme un roc.
Et tic, et tic et toc,
Et tic et toc, et tic et toc;
Trinquons, et faisons en bloc
Tinter pints et verre et broc. } *Bis.*

Toi, Maître Adam, je t'évoque
Des lieux où la Mort te bloque
Par son lugubre mastic:
Cesse un trop long soliloque,
Et, reprenant ta défroque,
Chante avec nous en public:
Et toc, et toc et tic, etc.

Je donnerais sans colloque
Et montre et chaine et breloque
Pour voir comme un basilic,
Pour nager ainsi qu'un phoque, (1)
Et pour (quand on me provoque)
Lever ce que lève un cric:
Et toc, et toc et tic, etc.

Mettrai-je avec Bolinbrooke,
Avec Pascal, avec Loke
Mon esprit à l'alambic?...
Plutôt que le loup me croque...
Ou mourir comme Archiloque,
Ou m'abreuver d'arsenic!
Et toc, et toc et tic, etc.

(1) Veau marin.

Cet écrivain ascétique,
Qui fait par sa mine étique
Voir qu'il pend ses dents au croc,
Vaut-il l'écrivain lyrique
Au teint rouge comme brique,
Qui dit, pompant du Médoc,
Et tic, et tic et toc, etc.

Si Pégase m'interloque
Par une allure équivoque,
A l'aspect du double pic,
Loin de lâcher d'un ton rauque
Quelque *dia hue* trop baroque,
Je dis, pour calmer son tic:
Et toc, et toc et tic, etc.

Autrefois près de Monique,
D'Agnès et de Véronique
De baisers j'étais escroc;
Réduit au panégyrique
Des beaux yeux de ma barrique,
Je dis dès le chant du coq:
Et tic, et tic et toc, etc.

Si l'engeance monastique
Au fond d'un cloître gothique
Supportait l'ennui du froc,
C'est que d'un ton pathétique,
Après maint dévot cantique,
Le chœur entonnait *ad hoc*:
Et tic, et tic et toc, etc.

Est-il besoin qu'on se pique
De passer sous le tropique
Comme Anson, Thoyras et Cook?
En Europe, en Amérique,
En Asie et dans l'Afrique
On chante *ab hac et ab hoc:*
Et tic, et tic et toc, etc.

Dans un joyeux pique-nique
Doit-on se faire la nique
Pour Pékin, Malte ou Maroc?
Un peu moins de politique,
Un peu plus de sel attique;
Croyez-moi, Marc, Luc et Roch:
Et tic, et tic et toc, etc.

Crains, dit Hippocrate en toque,
Que le vin ne te suffoque,
Et sèvre-t-en ric à ric.
Puissant Bacchus, je t'invoque;
Fais que cent ans je me moque
De docteur à prognostic:
Et toc, et toc et tic, etc.

L'eau vous donne la colique;
L'eau vous rend mélancolique;
L'eau vous rend froid comme un bloc:
Le vin aide au suc gastrique;
Le vin par son calorique
Vous fait vivre autant qu'Hénock:
Et tic, et tic et toc, etc.

J'ai sur une bague antique,
Très-belle et très-authentique,
Un Triptolème et son soc:
Mais contre un Noé rustique,
Mettant la vigne en pratique,
Ma foi j'en ferai le troc:
Et tic, et tic et toc, etc.

Quand des foires c'est l'époque
Tout en Suisse est réciproque;
Gaîté, breuvage et trafic...
La ville aux champs se convoque,
Et le refrain univoque
Est de Glarus à Zurich:
Et toc, et toc et tic, etc.

Toujours mon fer harmonique
A la *voûte* maçonnique
Concourt de taille et d'estoc;
Mais quand le *maillet* l'indique
Comme au *banquet* je m'applique
A marquer le triple choc!
Et tic, et tic et toc, etc.

Nègre à jeun sot domestique,
Nègre à jeun lourd, apathique,
Ne pas plus bouger qu'un roc:
Mais, dans ivresse bachique,
Danser calendar et chique (1)

(1) *En créole* chica.

Si tafia mouiller manioc:
Et tic, et tic et toc, etc.

A propos de rime en *oque*,
Prions tous Dieu qu'il révoque
Les décrets de Copernic;
Car je vois le ciel en loque
Si chaque planète choque
Phébus, des astres syndic...
Et toc, et toc et tic, etc.

A propos de rime en *ique*,
Faut-il en style cinique
S'immoler pour *hic, hæc, hoc?*
Point d'épigramme caustique;
Le temple de la Critique
N'est point celui de Molock:
Et tic, et tic et toc, etc.

A tout auteur ventriloque
Le matin dans ma bicoque
J'offre un plat qu'on nomme *aspic*;
Puis des œufs frais à la coque;
Puis maint et maint solicoque;
Puis du vieux paf de Dantzick...

Et toc, et toc et tic,
Et tic et tic, et tic et toc;
Trinquons et faisons en bloc
Tinter pinte et verre et broc. } *Bis en chœur.*

M. DE PIIS.

MONSIEUR *FRANC*,

OU

L'ENNEMI DES *LIVRES*,

BOUTADE.

AIR : Mon père était pot.

Un travail suivi me déplaît,
Et quand je tiens la plume
C'est pour griffonner un couplet,
Non pour faire un *volume* :
Fureur de rimer,
Fureur d'imprimer,
A l'ennui tu nous livres...
Joyeux ignorant,
Pour moi, je suis *franc*,
Je n'aime pas les *livres*.

Un professeur bien froid, bien sec,
D'une main sacrilége,
Sur un *bouquin* latin ou grec
M'enchaînait au collége :
Fortuné destin,

Du grec, du latin
Enfin tu me délivres!
Le bienfait est grand;
Car moi, je suis *franc*,
Je n'aime pas les *livres*.

Je crois n'avoir plus à souffrir...
Voici bien autre chose!
Mille badauds viennent m'offrir
Ou leurs *vers*, ou leur *prose*;
Du petit succès
De tous leurs essais
Ces beaux messieurs sont ivres,
Et la peur me prend;
Car moi, je suis *franc*,
Je n'aime pas les *livres*.

Paul m'adresse un *roman* nouveau
Qui doit doter sa fille;
Roch un *libelle* in-octavo
Qui nourrit sa famille.
N'ont-ils pas, morgué!
Un moyen plus gai
Pour avoir des vivres?
Dis-je en murmurant;
Carmoi, je suis *franc*,
Je n'aime pas les *livres*.

Autre douleur !... un Juif subtil
Me doit *vingt sous* de rente:
—D'une *livre tournois*, dit-il,
Il faut qu'on se contente.... !
—Va, maudit sournois!
Ta *livre tournois*
Irait mal sur mes livres;
Et je veux un franc,
Car moi, je suis *franc*,
Je n'aime pas les *livres*.

A la monnaie on met les francs
A la place des livres;
Un sot avec cent mille francs
Peut se passer de livres:
Les libraires francs
Souvent pour deux francs
Vous fournissent trois livres;
Dès lors, soyons francs,
En France les *francs*
Ont le pas sur les *livres*.

M. Armand-Gouffé.

IL ÉTAIT TEMPS,

CHANSONNETTE.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Tous les mois en vidant nos verres
Il faut chanter à l'unisson ;
Hier pourtant, mes chers confrères,
Je n'avais pas fait ma chanson ;
Ce matin ma tête s'anime,
Et n'ayant que quelques instans,
Crac, je prends la plume et je rime...
Il était temps ! (*Bis.*)

Un beau soir la jeune Glycère
Fut au bois avec Mathurin,
Et de retour près de sa mère
Elle avait l'air triste et chagrin ;
Craignant pour sa taille naissante
Certains *progrès* inquiétans,
On maria notre innocente...
Il était temps !

Aimé de la belle Amaranthe,
Chez elle je cours pour la voir :
Amaranthe, en femme prudente,
Me fait passer dans son boudoir.
A peine y suis-je que de suite
On en ouvre les deux battans :
L'époux rentre ; je sors bien vite...
Il était temps !

J'éprouvais des fièvres maudites ;
Un docteur vint à mon secours,
Et malgré toutes ses visites
Mon mal empirait tous les jours :
Las d'épuiser sur ma personne
Ses conseils, ses ordonnances,
Enfin mon docteur m'abandonne...
Il était temps !

Je suis comme plus d'un poëte
Très-savant... dans l'art d'ennuyer ;
Et pourtant à ma chansonnette
Je n'ai pas encor vu bâiller.
Halte là !... craignons la satire ;
Autour de moi déjà j'entends
Mes auditeurs prêts à me dire :
Il était temps !

M. Brazier.

LA LAIDEUR,

CHANSON.

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Vous qui sur les bords du Permesse
Dépouillez de fleurs ses bosquets,
A la beauté faut-il sans cesse,
Sans cesse adresser vos bouquets?
Vénus seule est-elle adorable?
Ne voyons-nous pas tous les jours
Le boudoir d'une laide aimable
Servir de théâtre aux Amours? } *Bis.*

Que le bon, disait La Fontaine,
Soit le camarade du beau,
Et dès demain l'hymen m'enchaîne...
Il voulait une âme au tableau.
D'esprit et de douceur pourvue
La moins belle a les vrais appas:
A voir le *beau* l'œil s'habitue;
Du *bon* l'on ne se lasse pas.

L'amour-propre conduit la belle;
La laide obéit à l'Amour:
L'une en vous aimant n'aime qu'elle;
L'autre est à vous sans nul détour:
Quand la première vous embrasse
C'est un don qu'elle fait valoir;
Elle croit vous faire une grâce,
Et l'autre croit la recevoir.

Du paon j'admire le plumage;
Un moment il flatte mes yeux:
La fauvette au tendre ramage
Près d'elle me fixe bien mieux.
Femme superbe et ravissante
Perd son éclat quand le jour fuit;
Je la veux douce et caressante,
Car je veux être heureux la nuit.

Dans l'art trompeur de la coquette
La laide ne s'exerce pas;
Des amans la foule indiscrète
Ne se presse point sur ses pas.
Vous qui cherchez femme fidelle,
Chez Vulcain prenez des leçons;
Il n'eût avec femme moins belle
Été dieu que des forgerons.

M. Ph. de Lamadelaine.

FIDÉLITÉ, CONSTANCE.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire. *(De Panchon.)*

Amis, qu'appelez-vous constance ?
Qu'appelez-vous fidélité ?
On les confond souvent en France;
Il faut chercher la vérité.
Doit-on garder même tendresse
Lorsque tout change à chaque instant ?
Non; c'est en changeant de maîtresse
Qu'on peut être vraiment constant.

Hier je cueillais une rose;
Aujourd'hui je vais dans le bois
Chercher une pensée éclose;
Demain le lis aura mon choix :
A tort on me nomme volage;
Le beau me plaît toujours autant;
La rose n'a plus mon hommage,
Mais aux fleurs je reste constant.

J'aimais Hortense à la folie;
Lise me charme en ce moment :
Hortense était jeune et jolie;
Elle a trente ans; quel changement !
Lise est novice, fraîche et belle,
Et quand je deviens son amant
Je puis bien paraître infidèle,
Mais je me crois toujours constant.

Belle, quand un amant dit : *J'aime ;*
Mon cœur ne changera jamais,
Il entend que, toujours la même,
Tu garderas mêmes attraits :
Tu passes... C'est donc toi, cruelle,
Qui l'a forcé d'en faire autant ;
Mais au plaisir restant fidèle
Il te fuit sans être inconstant.

A table aussi bien qu'à Cythère
Diversité fait mon destin ;
J'aime à voir passer dans mon verre
Volney, Pomard et Chambertin :
Au dieu de la liqueur vermeille
Partout je porte un cœur fervent,
Et quand je change de bouteille
A Bacchus je reste constant.

ENVOI.

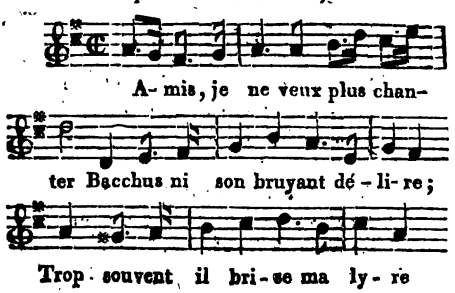
Dans ces couplets où l'on outrage
Ton sexe, et l'Amour, et sa loi,
Zelma, l'auteur prend un langage
Qu'il démentira près de toi :
Pour lui toujours aimable et belle,
Tu sais par un pouvoir charmant
Le rendre à tes attraits fidèle,
A ton cœur le rendre constant.

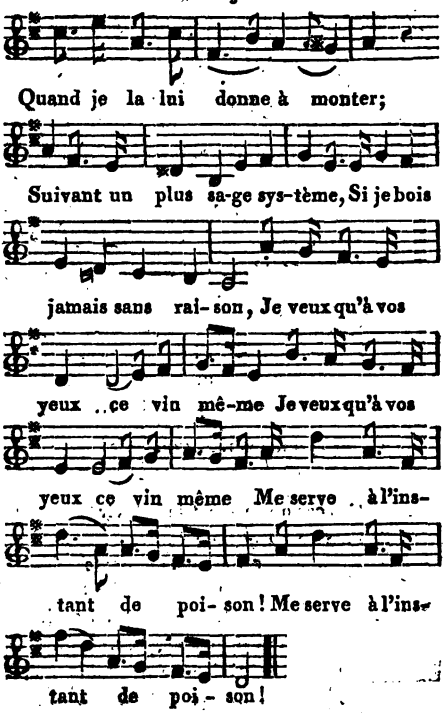
M. Charles Sartrouville.

LA SAGE RÉSOLUTION,

CHANSON POUR NE PAS BOIRE.

(Les refrains connus se chantant toujours mieux en chœur, on a préféré pour celui-ci l'air si gai de : *Nous n'avons qu'un temps à vivre*, et l'on croit inutile de le noter ; mais la coupe peu ordinaire des couplets a obligé l'auteur d'y faire un air nouveau. Quand la prosodie des autres couplets n'est pas rigoureusement d'accord avec le chant noté pour celui-ci, les changemens légers qu'elle demande sont si faciles pour quiconque a un peu d'oreille, qu'il serait inutile de les indiquer. On n'a pas besoin de dire non plus que le refrain supposant un nouveau verre de vin à chaque couplet, le chanteur, s'égayant progressivement, doit au dernier sembler assez gris pour oublier la sage résolution qu'il a d'abord annoncée.)




Quand je la lui donne à monter;
Suivant un plus sa-ge sys-tème, Si je bois
jamais sans rai-son, Je veux qu'à vos
yeux ce vin mê-me Je veux qu'à vos
yeux ce vin même Me serve à l'ins-
tant de poi-son! Me serve à l'ins-
tant de poi-son!

AIR : Nous n'avons qu'un tems à vivre.

Qu'on me verse un dernier verre;
Un verre de plus n'est rien,
Et la raison le tolère
Quand il doit produire un bien.

Comme il faut être juste en tout,
J'avoue avec l'ami Grégoire
Qu'il est des cas où l'on doit boire,
Et le sage alors s'y résout...
Lorsque l'on a soif... (je suppose)
L'estomac plein, le gosier sec,
Encor faut-il pour qu'on l'arrose
Se passer du vin par le bec...

Qu'on me verse, etc.

Des cas où le vin peut servir
Faisons ici la liste exacte,
Et sans regret signons le pacte
Auquel il faut nous asservir...
Des jours de deuil il faut bien croire
Que le vin fait des jours sereins...
Quand on est triste on peut donc boire;
Eh! qui n'a pas quelques chagrins!

Qu'on nous verse, etc.

Du sage trésor précieux,
La vérité, qui nous échappe,
Sans le jus divin de la grappe
Ne frapperait jamais nos yeux;
Ceux même qu'amitié rassemble
L'un par l'autre encor sont flattés...
Mes chers amis, buvons ensemble
Pour nous dire nos vérités.

Qu'on nous verse, etc.

Dans son désespoir indiscret
L'amant trahi, dont l'ame est fière,
S'en irait droit à la rivière
S'il n'allait droit au cabaret...
Comme moi par trente infidelles...
Si vous vîtes briser vos nœuds...
Pour charmer nos peines... mortelles
Buvons encore un verre ou deux.

Qu'on nous verse, etc.

Souvent un timide amoureux
N'ose parler à sa Glicère:
Il boit... le voilà téméraire;
Il parle, il presse; il est heureux:
Ainsi du vin la douce ivresse
Conduit à celle du bonheur...
Ce soir auprès de ma maîtresse,
Ma foi, je veux m'en faire honneur.

Qu'on me verse, etc.

La gaîté, ce rare trésor,
Avec l'âge nous abandonne,
Et si Bacchus seul la redonne
C'est qu'il nous rend enfans encor.
Le buveur d'eau ne sait pas rire;
Moi... quand j'ai bu je ris de rien.
Ne rougissons plus du délire,
Puisque le délire est un bien.

Epuisons jusqu'à l'ivresse
Les flacons et les refrains;
La véritable sagesse
N'est que l'oubli des chagrins.

M. Ch. DE LONCHAMPS.

COUPLETS

chantés chez M. Gabriel J***, ancien Inspecteur des Mines, membre de l'Académie de Lyon, jeune et joyeux *octogénaire*, abonné de ce Journal, et l'un des plus fervens sectateurs de Comus, le 26 mars 1808, jour de sa fête.

AIR: *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

On débite en ce pays
Que notre cher hôte
Veut rompre avec ses amis
Dès demain sans faute:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

On dit qu'il veut même aussi,
Encor plus blâmable,
A compter de ce jour-ci,
Cesser d'être aimable:
Va-t-en voir, etc.

Chacun sait que du plaisir
C'est le patriarche
Mais on dit que pour le fuir
Il se met en marche:
Va-t-en voir, etc.

On dit qu'il a le projet
De vivre en hermite;
On dit qu'il veut au crochet
Pendre sa marmite:
Va-t-en voir, etc.

On dit qu'il veut de Momus
Briser la marotte;
Que tout bas contre Comus
Sans cesse il marmotte:
Va-t-en voir, etc.

On dit qu'il veut renoncer
Aux poulardes fines;
Qu'il veut pour se dégraisser
Vivre de racines:
Va-t-en voir, etc.

On dit qu'outrageant le ciel
Il a quelque envie
De rayer saint Gabriel
De la litanie :
Va-t-en voir, etc.

On dit que son vin de Nuits,
D'Arbois et de Grave
Va faire à l'eau de son puits
Place dans sa cave :
Va-t-en voir, etc.

On dit que les jeux pour lui
Sont insupportables,
Et qu'il veut dès aujourd'hui
Qu'on brise ses tables :
Va-t-en voir, etc.

On dit qu'il trouve un peu trop
Les femmes cruelles,
Et ne veut qu'au petit trot
Courir après elles :
Va-t-en voir, etc.

On dit que sa muse a fait
Avec lui divorce ;
Qu'il faut pour un seul couplet
La prendre de force :
Va-t-en voir, etc.

Ces bruits sont fâcheux, hélas !
Pour sa renommée ;
Car nous savons qu'il n'est pas
De feu sans fumée :
Va-t-en voir, *etc.*

Comme il faut punir les gens
Suivant leurs fredaines,
Nous ne viendrons plus céans
Farcir nos bedaines :
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

M. J. A. L******, *abonné de Chessy.*

AFFICHE.

Le Directeur de la troupe des chiens savans au Public.

AIR : Chaque nuit mon âme abusée.

Entrez, messieurs, prenez vos places;
Le spectacle va commencer:
Du Plaisir vous cherchez les traces,
Et chez moi j'ai su le fixer.
Le suffrage des gens honnêtes
A mon amour-propre suffit :
Pour s'amuser avec des bêtes
Il ne faut pas beaucoup d'esprit.

Mon spectacle aura de la vogue,
Car j'encourage le talent:
Pour amoureux j'ai pris un dogue,
Un caniche pour confident;
La meilleure de mes actrices,
Qui joue un rôle tout nouveau,
De Paris faisait les délices
Au fameux combat du taureau.

J'ai choisi parmi cent artistes
Pour mes financiers des bassets;
S'ils ne sont pas de grands puristes
Ils écorchent peu le français:
Je viens surtout de faire emplette
D'une soubrette de bon ton;
Vous verrez ma grande coquette
Que je dresse à coups de bâton.

Pour que les guerriers de ma troupe
Ne se trouvent pas en défaut,
Derrière un fort je mets leur soupe,
Et soudain j'ordonne l'assaut;
Ma voix les excite au pillage...
Il ne faut pas de grands discours
A des chiens remplis de courage,
Qui sont à jeun depuis deux jours.

Mes acteurs ont le grand mérite
De jouer sans jamais trembler,
Et même (à moins de mort subite)
Aucun d'eux ne se fait doubler;
Et comme je crains que la gloire
N'enflamme pas assez leur cœur,
J'ai mis pour aider leur mémoire
Un fouet dans la main du souffleur.

En débutant dans la carrière,
Quand il n'est pas un maladroit,
Chaque sujet a part entière;
Je ne fais aucun passe-droit:
Chez moi personne ne doit craindre
Que je le prive de manger;
Car si quelqu'un vient à se plaindre
Je lui donne un os à ronger.

Jamais de rhume, de paresse,
Jamais de cabales d'acteur;
Avec zèle chacun s'empresse
D'obéir à son directeur:
Enfin tout le monde travaille
A mes intérêts les plus chers;
Et quoiqu'ils couchent sur la paille
Mes artistes ne sont pas fiers.

Je n'annonce point de miracle ;
Je donne ce que j'ai promis,
Et si vous goûtez mon spectacle
Faites-en part à vos amis.
Ce n'est pas qu'ici je condamne
Les acteurs défunts ou vivans ;
Mais, excepté *Phèdre* et *Peau d'âne*,
Rien n'égale mes chiens savans.

Pour le Directeur,
M. ARNAULT.

Nota. Quelques personnes ont pensé que les convives du *Caveau moderne* [illegible] chacun dans des sujets de chansons, qu'ils donnent ensuite en dîner suivant ; ces personnes ont été mal informées ; elles en auront la preuve dans ce cahier, où le hasard seul a servi l'imagination de MM. *Antignac*, *Simon* et *Désaugiers*. Un quatrième convive avait également traité ce sujet ; mais il a retiré sa chanson pour l'insérer dans un autre numéro de ce journal. *(Note des Editeurs.)*

CADET BUTEUX,

PASSEUX DE LA GUERNOUILLÈRE,

AU SPECTACLE DES CHIENS

AU THÉÂTRE MONTANSIER.

AIR : J'arrive à pied de province, ou : Voulez-vous savoir l'histoire?

D'puis qu' j'ons cessé d'me r'garder aux dépenses,
L'ami Désaugier (1)
M'a régalé d'la expérience
D' monsieur d'Olivier,
Sur c'fleuve-rivière, ma j' m'contiens,
J'n'amène guère de rien ;
Mais j'ons pour la comédie
Un' rage.... de chien.

Moyennant vingt sous que j' compte
Pour entrer partout,
J' vas voir *Peau d'âne* qu'est un conte
A dormir debout ;
J'trouv' ça beau... mais, là, un crâne
Qui dit que ça n'vaut rien ;
J'vous l'empoigne... et pour un âne
V'là un' qu'rell' de chien.

(1) Voyez dans le Cahier d'octobre 1807, page 64, la Chanson de M. Désaugiers.

Là zousque d's incomparables
F'saient des sauts fameux,
J'apprends qu' des chiens véritables
Font des sauts comme eux ;
Aussitôt n'là que j' détale,
Et je m' press' si bien,
Qu' quand j'arrivai dans la salle
Gn'avait pas un chien.

J' suis tun homm' pour qui l' beau sexe
Eut toujours d's appas,
Et j' demand', parc' que ça m' vexe,
Pourquoi gn'en a pas :
C'est qu' par ord' on r'çoit les filles,
M' dit zun homm' de bien,
Tout d' mêm' que dans un jeu d' quilles
On vous r'çoit zun chien.

Du paillasse sur la corde
Quand l' public a ri,
V'là l'orchestre qui s'accorde;
Quéu charivari !
En musiqu' je n' crois point être
Grand rhétoricien ;
Mais j' jug' ça, sans m'y connaître,
D'la musiqu' de chien.

Il est bon que j' vous prévienne,
Nous dit l' directeur,
Qu'il faut moi-mêm' pour qu'il vienne
Que j' siffl' chaqu' acteur;
C'té mod'-là n'est pas nouvelle,
Et gn'a des chrétiens
Qu'au grand théâtr' on appelle
Comm' j'appell' mes chiens.

L' jeun' premier, qu'a la queu' basse,
Pleure son objet;
Mais le v'là qui flair' la trace
D' la bell' qu'il cherchait:
Gn'a d's amoureux dans des pièces
Que j'connaissons bien,
Qui n'ont pas près d' leux maîtresses
Tant d'esprit que c' chien.

J' vois arriver d'un air trisse
Un chien zen vieillard,
Et j' crois r'connaître un artisse
Qu' j'avons vu quequ' part:
Est-c' ma bêt'? C'est-i' possible!
Le croiriez-vous bien?
V'là-t-i' pas qu' dans l' pèr' sensible
Je r'connais mon chien!

Là d'sus j'interromps l' pestacle,
J'étais comme un fou;
J' mont' en scène, et sans obstacle
Mon chien m' saute au cou :
C'te pauvr' bête, qui m'adore,
Me caress' si bien,
Qu'on aurait cru voir encore
Saint Roch et son chien.

Vous qu' êt' s' amis d' la justice,
Voyez ça zune fois,
D' peur que l' directeur n' finisse
Par être aux abois :
Et mieux que le pus gros livre
Ça vous prouv'ra bien
Qu'à Paris on a pour vivre
Des r'sources de chien.

M. Moreau.

CADET BUTEUX

AU SPECTACLE DES CHIENS SAVANS.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

Hier j'ons vu c'te nouvell' salle,
Là zoù c'que, vantez-vous-en,
Olivier zet la Vestale
N' sont, morgué, que d' la Saint-Jean.
Pour voir d's homme' ou d's automates
J' n'aurions, jarni, point payé,
Mais c'est d's artiss' à quat' pattes,
Et qui n' se mouch' pas du pié.

Qui sert de c'te toil' fendue?
Un' walseuse : ah! qu'elle est bien!
Mais si j' n'ons pas la berlue
J' crais qu'elle a zun museau d' chien.
Dieu m' pardonne, à sa tournure
Je n' l'aurions point deviné!..
Si l'enfant n' sent pas la m'sure,
C' n'est pas faut' d'avoir du né.

(1) On sait que *Cadet Buteux* a déjà rendu compte dans ce Journal du spectacle de M. *Olivier* et de l'opéra de la *Vestale*. (*Voyez* les numéros d'octobre 1807 et de février 1808.)

Dans un' forêt d' chaises d' paille
Un aut' chien voudrait percer;
Comme il court, jappe, et s' travaille
A c'te fin d' la traverser!
Bref, il fait tant qu'il pénètre
D' parc en parc c'te muraill'-là;
Et m'est avis qu'il faut zêtre
Un artiss' à poil pour ça.

V'là zun soldat qui déserte;
Six chiens lui fris' les mollets...
On l' saisit; il s' déconcerte;
Zeste, on ly fait son procès;
Et l' déserteur, qu'on canarde,
Tomb' raid' mort d' la premièr' main,
Comm' s'il avait par mégarde
Mangé zun' boulette en ch'min.

L'un s' met deux pieds en écharpe,
Et court plus vite que l' vent...
Ravel avec ses sauts d' carpe
En aurait-il fait zautant?
Un aut' vient danser l'all'mande,
Et d' tous les canich' qu'on voit,
Pas un qui lorsqu'on l' demande
N' sach' son rôl' sur l' bout du doigt.

Et c't' aut' mâtin qui s' cramponne
Sous un globe d' feu qui part...
C'est Garnerin zen personne ;
Ferme au post' comme un César,
Il n' lâch'ra pas qu'on n' l'assomme,
Et dans l'occasion j' maintiens
Que c' fanfan-là n'est point zhomme
A laisser sa part aux chiens.

Mais c'est dans l'assaut d' la place
Qu'il faut les voir travailler ;
Pour leur donner tant d'audace
Comme on a dû l's étriller !
C'est pis qu' des lions, pis qu' des diables
Quand ils sont en train zun' fois...
Parlez-moi d' soldats semblables
Pour mettre un' place aux abois.

A Paris c'est zun miracle
Quand un théâtre va bien...
Chaq' directeur de spectacle
Dit qu' c'est zun métier de chien ;
Mais sans exposer sa rente
J' crais ben qu'on peut zengager
Une troupe qui s' contente
D'avoir un os à ronger.

Qu'a pourtant un point qui, j' pense,
N'aurait pas dû s'oublier...
Quand un' entrepris' commence
Il est bon d' la publier;
Et pour piquer la pratique
Je n'sais comment l' directeur
A la porte d' sa boutique
N'a pas mis un aboyeur.

M. Désaugiers.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

COUPLETS

SUR LE MOT *PROMENADE*.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Fou d'équipages élégans,
Dorval néglige son commerce,
Et chaque jour il perd son temps
Avec les chevaux qu'il exerce;
Mais Dorval s'est tant promené
Qu'à la fin sa caisse malade
Le force en pays éloigné
D'aller faire une *promenade*.

De Paris partir lestement,
Sur la gauche laisser *Suresne*;
Descendre à *Tonnerre* gaiment,
Puis à *Nuits* passer la semaine;
A *Mâcon*, *Bordeaux* en retour
Continuer son ambassade;
De France faire ainsi le tour,
Quelle enivrante *promenade!*

J'espérais avec ce sujet
Faire une chanson agréable;
Mais, hélas! un si beau projet,
Je le vois, est impraticable:
Contre moi sans vous déchaîner,
Si ma muse vous paraît fade,
Messieurs, envoyez promener
Le chantre de la *Promenade.*

Henri Simon.

LE MOIS DE MAI.

AIR: Femmes, voulez-vous éprouver.

Mois charmant, propice aux Amours,
O mai! viens embellir la terre;
Ramène avec toi les beaux jours
Et des Jeux la troupe légère.

Impatient de tes faveurs,
Assis auprès d'un orme antique,
Mois cher aux Grâces, aux neuf Sœurs,
Je te consacre ce cantique.

Aussitôt que tu paraîtras
Zéphire, aux champs battant des ailes,
Va faire éclore sous ses pas
Boutons nouveaux, roses nouvelles;
Et d'amour, d'espoir agité,
L'habitant ailé du bocage
Va célébrer la volupté
Sous l'abri naissant du feuillage.

Tu ranimes les bois, les eaux,
Les fleurs et la tendre verdure,
Et c'est de tes brillans émaux
Que Flore emprunte sa parure:
Quand tu parais dans l'univers
Tout s'embellit par ta présence,
Et l'oiseau chante dans les airs
L'hymne de la reconnaissance.

L'homme aussi te doit le bonheur;
Il sent une plus vive flamme
Pénétrer alors dans son cœur,
Et rendre la force à son âme:

Tu souffles le feu des désirs
Au sein de la jeune bergère;
Elle trahit par ses soupirs
Le secret qu'elle voudrait taire.

Mois d'ivresse et d'enchantement,
Mois cher aux Amours comme aux Grâces,
Heureux le poëte et l'amant
Qui cueillent des fleurs sur tes traces!
Le plaisir, en tout temps si doux,
Semble l'être encor davantage
Quand tes beaux jours ont fait pour nous
Croître les roses et l'ombrage.

M. Talairat (*de Brioude.*)

LE MOIS DE MAI

Air du point du jour.

Au mois de mai
De frais atours s'embellit la nature;
Doux Zéphire à tout raffiné;
Aux champs s'offrent à l'œil charmé
Trésors de fleurs et de verdure
Au mois de mai.

Le mois de mai
Rend aux Amours l'existence nouvelle;
Près d'objets tendrement aimés
Jeune amant est plus enflammé,
Jeune fillette moins rebelle
Au mois de mai.

Au mois de mai
Feuillage épais sert d'asile au mystère;
Amour, par l'espoir animé,
Vient sous son ombrage embaumé
Chercher un trône de fougère
Au mois de mai.

Au mois de mai
Vois, jeune Eglé, la rose passagère;
Bientôt, hélas! ciel enflammé
Flétrira son sein parfumé:
Profitons bien, ô ma bergère!
Du mois de mai.

***, *abonné de Metz.*

Les trois sujets de Chansons que MM. les Abonnés doivent traiter sont:

Ilerda perdit;
La Longhaie;
Saint-Claude.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

MON EXCUSE

Le jour de la fête de Mme C...DA.. F. D.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

J'ÉTAIS plus actif autrefois,
Plus propre à chômer une fête ;
Je n'avais qu'un filet de voix,
Mais le cœur échauffait la tête :
A présent j'y veux essayer ;
Je ne sais plus comment m'y prendre ;
Je ne trouve que le foyer....
Et quelques charbons sous la cendre. } *Bis.*

M. Ed. MENTELLE, *Membre de l'Institut.*

LA ROSE ET LE SEIN.

Cette rose, qui semble être à l'instant cueillie,
Sur ce sein tout un jour a gardé sa fraîcheur:
Ainsi que des humains il en est d'une fleur;
On ne se gâte point en bonne compagnie.

M. Guichard.

LE SCRUPULE MAL FONDÉ.

Dans un jardin public Faublas,
Bravant les lois de l'étiquette,
A Lise, bégueule et coquette,
Honnêtement offrait son bras.
—*Promener avec vous! Fi donc! si j'étais vue*
Ma réputation serait bientôt perdue...
—Perdue!... Eh mais, répond Faublas,
Vraiment vous me la donnez belle!
Pourquoi donc ainsi l'épargner?
Ah! perdez-la, mademoiselle,
Et vous ne pourrez qu'y gagner...

M. Capelle.

BOUTS-RIMÉS

proposés le mois dernier, et remplis par MM. les Abonnés.

CONVERSION.

AIME : J'ai vu partout dans mes voyages.

J'AIME, ce n'est plus un *caprice ;*
Eliza, crois à mon *amour ;*
S'il n'est près de toi sans *malice,*
Au moins qu'il y soit sans *détour.*
Pour toi j'abjure l'in*constance ;*
Te plaire est mon unique *espoir :*
Mon bonheur est en ta *puissance ;*
Qu'il m'est doux de te le *devoir !*

M. L...s F.....s, *abonné de Reims.*

MA belle est sujette au *caprice,*
Puisqu'elle est soumise à l'*Amour ;*
Son esprit est plein de *malice ;*
Son cœur est bon et sans *détour :*
Sa bouche fixe la *constance ;*
Ses yeux font naître un doux *espoir...*
Me captiver est sa *puissance ;*
L'adorer est mon seul *devoir.*

M. C. PONS (*de Brioude.*)

La femme est sujette au *caprice*;
Le libertin n'a pas d'*amour*;
L'enfant s'exerce à la *malice*;
Le fripon use de *détour*;
Le sage souffre avec *constance*;
Le malheureux a de l'*espoir*;
Le pauvre est toujours sans *puissance*;
L'honnête homme fait son *devoir*.

M. L***, *de Rouen*.

L'HOMME est sujet au *caprice*
Presqu'autant que l'espiègle *Amour*;
S'il ne peut avoir sa *malice*
Il use aussi bien de *détour*;
Il a par fois de la *constance*;
Il trompe le plus doux *espoir*;
Mais l'amitié par sa *puissance*
Le fait rentrer dans le *devoir*.

M. J. G., *de la même ville*.

Quoi de plus sujet au *caprice*
Qu'une belle éprise d'*amour*?
De plus enclin à la *malice*,
A la ruse ainsi qu'au *détour*?
De vous aimer avec *constance*
Elle vous donne en vain l'*espoir*;
Il n'est jamais en sa *puissance*
D'être fidèle à son *devoir*.

M. N. E., *de la même ville*.

Croyant Fanny constante et sans *caprice*,
Pour elle, hélas ! j'étais brûlant d'*amour* :
Son cœur paraît pur, simple et sans *malice*;
Aurais-je pu soupçonner son *détour* !
Elle m'avait souvent jusé *constance*;
Et cependant hier elle a comblé d'*espoir*
Alain, qu'Amour a mis sous sa *puissance* :
Je m'en vengerai !.., Non; me taire est mon *devoir*.

M. Farax (de l'Ain.)

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

J'ai vu naître par un *caprice*
Plaisirs, gaîté, tendres *amours* ;
Belle n'est jamais sans *malice*,
Sans caprices et sans *détours*.
Brûlé d'amour pour ma *Constance*,
De mon cœur fuyait doux *espoir*;
Divin caprice, ta *puissance*
M'a fait heureux !... Tout te *devoir*.

M. Frohertin, *de Tonnerre*.

Air de la pipe de tabac.

Pour moi Lise avait un *caprice*
Que je prenais pour de l'*amour*;
Etant moi-même sans *malice*,
Je la supposais sans *détour*.

Mais hier une circ*onstance*
De la belle a trompé l'*espoir*,
Et par malheur mon im*puissance*
Lui fit de sagesse un *devoir*.

M. VINCENT, *de Paris*.

UN PÈRE A SA FILLE.

MA fille, très-souvent on aime par *caprice*,
Et d'ailleurs le caprice est d'essence à l'*Amour*;
Ce petit dieu fripon est rempli de *malice*;
Jamais il ne va droit : s'il va ; c'est par *détour* :
Quoiqu'il prêche toujours fidélité, *constance*,
Que d'un parfait bonheur il vous donne l'*espoir*,
N'y croyez pas, ma fille ; évitez sa *puissance*;
On s'écarte avec lui des règles du *devoir*.

RÉPONSE DE LA FILLE A SON PÈRE.

TRÈS-SOUVENT, dites-vous, on aime par *caprice*;
Mais, mon père, peut-on commander à l'*amour*?
L'amour se glisse en vous; il le fait sans *malice*;
La nature agit seule ; elle agit sans *détour*;
Et puis l'Amour si bien nous parle de *constance*,
Que je ne croirai point qu'il trompe mon *espoir*:
Mais ma mère avec vous a suivi sa *puissance*;
Faisant comme elle a fait, je suivrai mon *devoir*.

M. POILLION-DEHANON, *de St.-Omer*.

Une beauté par un *caprice*
Désespère un ardent *amour*,
Dernier effort de la *malice*,
Pour s'échapper c'est un *détour*.
Amans, redoublez de *constance*;
Livrez-vous au plus doux *espoir*;
Car l'amour a plus de *puissance*
Que n'en eut jamais le *devoir*.

M. Colincamp fils, *de Paris*.

Tout amant délicat s'interdit un *caprice*,
Qui deviendrait funeste au charme de l'*amour*;
Franchise et loyauté l'emportent sur *malice*:
Pour l'objet de ses soins qu'un cœur soit sans *détour*;
S'il cédait au plaisir d'un moment d'in*constance*,
Il verrait du bonheur se détruire l'*espoir*.
Oui, d'aucune vertu ne bravons la *puissance*;
Être fidèle en tout de l'homme est le *devoir*.

M. Guichard.

LA FEMME RAPPELÉE A SON DEVOIR.

Mons Forfantin, soupirant par *caprice*
Pour Aglaé, lui disait: « Mon *amour*,
« De votre sexe on connaît la *malice*;
« Il n'aime pas sans un peu de *détour*,

« Et rarement se pique de *constance*....
« Ainsi, comblez au plutôt mon *espoir*....
« — Vous satisfaire était en ma *puissance*,
« Mais vous m'avez rappelé mon *devoir*. »
M. Bailly, (de Béthune) *abonné de Guéret*.

ENIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la Charade insérée dans le cahier d'*Avril* est Thé-atre.

Le mot de l'Enigme est C-anon.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces deux mots sont :

MM.

T.-A. Pilet, Abonné de Paris.
Colincamp fils, de Paris.
Vincent, de Paris.
Poillion-Dehanon, de Saint-Omer.
*J. A. L.*******, de Chessy (Rhône.)
G. Jurs, de Saimbel (Rhône.)
Brasseur, de Paris.
Fabre, (de l'Ain) de Guéret.
Artaud, du Beausset.
Tastavin, de Saint-Peray.
L...s F.....s, de Reims.
***, de Metz.
*L****, de Rouen.
Mannoury, de Falaise.

Voici les pièces que nous avons reçues à ce sujet :

AIR : Dans la chambre où naquit Molière.

Pour nos faiseurs de mélodrames
L'artifice est d'un grand secours ;
Ne pouvant attendrir nos âmes,
Au bruit ces messieurs ont recours. (*Bis*)
Dans ces pièces qu'on Molâtre,
Faute d'esprit et de raison,
Souvent c'est à coup de *canon*
Qu'ils font leurs grands coups de *théâtre*.

Par M. VINCENT.

Tel Anglais savoure son *thé*,
Et, dissertant sur maint traité,
Se montre aussi chaud que son *thé*,
Qui serait bien déconcerté
Si son pays, des Français détesté,
De leurs succès bientôt devenait le *théâtre*?....
Le fier goddam a beau s'écrier : Non,
Non, cet exploit n'est pas possible ;
On verrait plutôt un *dnon*
Mettre au beau milieu de la cible....
Ne jurons de rien, l'Invincible
(On le reconnaît à ce nom)
A pour y parvenir un génie indicible,
Nos bras, nos vœux et du *canon*.

M. J. A. L******.

MA PROFESSION DE FOI.

AIR : Eh, ma mère, est-c' que je sais ça.

Mot je préfère au *théâtre*,
Où résonne le *canon*,
L'aspect brillant de mon *âtre*,
Et le minois de *M-anon*.
Je n'ai pas l'humeur guerrière,
Je vous le dis sans détour;
Ce n'est qu'à côté d'un verre
Que je veux mourir un jour.

M. Brasseur fils, *de Paris*.

D'aller entendre le *canon*
Je ne suis pas trop idolâtre;
Je préfère, foi de poltron,
Voir une bataille au *théâtre*.

M. Arnaud, *du Beausset*.

AUX CONVIVES DE LA SOCIÉTÉ ÉPICURIENNE.

AIR : Aussitôt que la lumière.

Pour vous joindre chez Balaine
Quand vous êtes assemblés
Je traverserais sans peine
Les lieux les plus escarpés;

Et si, rendu près de l'*âtre*,
Vous m'invitiez sans façon.....
Adieu plaisirs du *théâtre!*
Nargue du bruit du *canon!*

T.....N, *Membre de la Société Epicurienne de St.-Peray.*

Diavolaus et Mars ont chacun leur *canon:*
S'il faut braver de l'un l'atteinte meurtrière,
A l'autre sans tarder on tourne le derrière:
Voilà la différence, où je suis un *âne.*

T. A. P...., *abonné de Paris.*

SONGE PROPHÉTIQUE DU PAPA GODDAM.

De son pays sectateur idolâtre,
Papa Goddam cuvait près de son *âtre*
Le *thé*, le punch dont il était gorgé;
Et son cerveau, tout à fait dérangé,
De grands exploits devenait le *théâtre;*
En vrai tyran de cent peuples vaincus
Dans son extase il savourait les larmes,
Et leurs trésors se changeaient en tributs....
Mais tout à coup le signal des alarmes
Vient déranger un tableau trop flatteur,
Et dissiper ce beau songe en fumée;
Par ses cent voix l'auguste Renommée
Du peuple anglais proclame le vainqueur.

Sur son rocher Gibraltar s'épouvante ;
Londres frémit de honte et de terreur,
Et d'Albion la puissance tremblante
Expie enfin des siècles de fureur.
Goddam alors en sursaut se réveille ;
Du camp français il entend le *canon :*
Hélas ! dit-il en se grattant l'oreille,
« Je le vois bien, je n'étais qu'un *dnon.* »

Par M. Bailly, *de Béthune.*

ÉNIGME.

Air : En scène je suis un héros.

Sans être bien gros ni bien gras
Autrefois j'engraissais les hommes ;
Mais les hommes, toujours ingrats,
M'outragent au siècle où nous sommes :
Les seuls pourceaux vont me chercher
Au fond de la forêt prochaine,
Et je pourrais bien m'en fâcher,
Car je suis le *père du chêne.*

Par M. Armand-Gouffé.

CHARADE.

De nos fiers ennemis le législateur sage
Pour mieux discuter mon premier
Du *thé* quelquefois fait usage ;
Et c'est du nom de ce breuvage

Que se compose mon dernier.
Dans de grandes cités, pour réchauffer leur *âtre*,
J'ai vu souvent près d'un *théâtre*
Des malheureux trafiquer mon entier.

M. Fabre (de l'Ain.)

LOGOGRIPHE.

Je suis, ami lecteur, alongée et menue;
Dans le meilleur dîner de moi tu fais grand cas;
En été tu me vois promener dans la rue;
Tu me vois peu l'hiver assister aux repas.
Cherche dans mes sept pieds; tu trouveras sans peine
Un instrument tranchant utile au bûcheron;
De musique une note, une étoffe de laine,
Qui chez nos merveilleux n'a pas un grand renom;
Un titre dont se rit le froid célibataire;
Le moindre point du dez; le contraire d'avant;
Ce que femme coquette a le talent de taire;
L'heure qui chez Balaine appelle un vrai gourmand;
Enfin ce qu'un goutteux sans peine ne peut faire.
Je ne dis plus qu'un mot, et tu vas deviner:
N'allant jamais à pied, je ne crains pas les crottes;
Rarement à cheval on me voit promener;
Cependant quand je sors je suis toujours en bottes.

Par M. L***, *de Rouen*.

MODES.

Toilette des hommes. — Les chapeaux sont plus petits de bords que de coutume; leur forme est de la même largeur du bas que du haut.

Pour la demi-étiquette les habits brodés offrent une petite échancrure au bas de la poitrine, à la naissance du pan de l'habit; ce qui forme des espèces de petits revers, se rapprochant du costume militaire. Les habits de drap, doublés de soie, et avec lesquels on porte l'épée, continuent à se couper droit et à la française; enfin, les habits ordinaires sont toujours les mêmes quant à la forme; mais afin qu'il soit dit que la mode y a de nouveau mis la main, elle a substitué aux boutons de même étoffe ou de soie qui les garnissaient des boutons de métal.

Costume des Dames à la promenade. — Les Grâces et les Amours malins s'y plaisent à jouer avec les attributs de Mars; souvent on a vu le fils de Vénus essayer de se coiffer du casque redoutable de ce Dieu, et de soulever sa terrible épée : à leur imitation les nymphes

des rives de la Seine ont pris pour modèle de leur galant négligé le costume de nos guerriers; mais ce qu'elles en ont emprunté ne mêle à leurs traits charmans aucune expression menaçante, et leur communique plutôt un air lutin qui leur sied à merveille. Les chapeaux légers dessiné d'après le casque des dragons ont une grande vogue aujourd'hui : cependant, afin de prévenir tout sujet de jalousie entre les braves, la déesse de la mode a imaginé de placer aussi sur le front de ses favorites le bonnet de poil des hussards et des chasseurs; on assure même qu'elle s'occupe dans ce moment à faire du bonnet de grenadier une coiffure galante pour les petites maîtresses.

Pour que le vêtement réponde à la coiffure par un caractère martial, de petites vestes, très-courtes et très-dégagées, et même de jolies bottines métamorphosent celles qui adoptent ce costume en troupes légères d'amazones, toujours certaines de vaincre.

INDUSTRIE GASTRONOMIQUE.

THÉ.

LE THÉ EST-IL PLUS NUISIBLE QU'UTILE, *ou Histoire analytique de cette plante, et moyens de la remplacer avec avantage; par* C. L. CADET, *pharmacien ordinaire de l'Empereur, etc., br. de trente-deux pages. A Paris, chez Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; Delaunay, libraire, palais du Tribunat; et Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau.*

L'auteur de cette brochure établit que le thé, qui coûte à l'Europe plus de cinquante millions par an, est une plante dépourvue des propriétés qu'on lui a reconnues jusqu'à présent; qu'elle est narcotique et vénéneuse avant la préparation que lui font subir les Japonais; qu'elle ne possède aucun principe aromatique,

et doit l'odeur qu'on lui connaît à d'autres plantes plus agréables. Après avoir donné l'analyse chimique de dix espèces de thé, M. Cadet prouve que la plupart des médecins qui ont parlé de cette feuille la regardent comme vraiment nuisible; il termine cette dissertation claire et concise par l'indication des plantes indigènes ou exotiques qu'on peut substituer avec avantage au thé.

Ce petit ouvrage est, comme tous ceux qui sortent de la plume du même auteur, dicté par le désir d'être utile, et il trouvera beaucoup d'approbateurs, même parmi les Epicuriens, qui, sans briser leurs théyères, feront volontiers le sacrifice du thé anglais pour conserver à la France des sommes mieux employées à cultiver les plantes salutaires qu'il propose.

C.

D'UNE RECETTE BIEN CHÈRE AUX VRAIS GOURMANDS.

Après la diète, *les dîners sans façon*, *le vin du cru et les concerts d'amateurs*, les plus grands fléaux des Gourmands, ce sont les indigestions; c'est un écueil d'autant plus difficile à éviter, qu'il est presque toujours caché sous les fleurs, et qu'il se rencontre à chaque pas que l'on fait dans la carrière de la bonne chère.

Un des grands moyens de s'y soustraire, c'est d'avoir toujours un estomac bien disposé, et les premières voies bien nettes; on y parvient par des purgations fréquentes; mais le mal est à côté du remède: les médecines liquides débilitent l'estomac, agacent les nerfs digestifs; les boissons chaudes et aqueuses que l'on prend pour en accélérer l'effet distendent le canal intestinal, et affaiblissent tout le système digestif. Nous

ne parlons point de l'aversion naturelle que l'on a pour ces médecines noires et repoussantes, dont l'idée seule soulève le cœur d'un homme de goût, qui répugne plus qu'un autre à salir son palais avec de telles compositions.

Il a donc fallu chercher un autre moyen de rétablir les organes digestifs lorsqu'ils sont lésés; de leur conserver leur vigueur lorsqu'ils sont sains, ou, en d'autres termes, de prévenir les indigestions, et d'entretenir l'appétit.

On y est parvenu avec ces aimables pilules connues sous le nom de *Grains de Santé*, et dont on doit la découverte au célèbre Docteur *Franck*. Il suffit d'en avaler une demi-douzaine en mangeant sa soupe, et de dîner ensuite copieusement, pour être purgé le lendemain d'une manière douce, agréable, et presque insensible; ce qui n'empêche point de vaquer à ses affaires, ni même de dîner en ville.

Ces pilules, qui entraînent les hu-

meurs qui séjournent dans les viscères du bas-ventre, sont non-seulement la première des médecines de précaution, mais un remède certain contre la mélancolie, la pituite, les vents et la migraine, et un moyen assuré d'avoir pendant toute l'année un appétit vierge. Ceux qui en font usage peuvent se livrer à toutes les expériences gastronomiques auxquelles ils sont appelés, et remplir dans toute leur étendue leurs devoirs gourmands.

On ne saurait trop préconiser une semblable découverte. Gloire au Docteur *Franck*, qui en est l'inventeur! gloire au Docteur *Rouvière*, qui les a portées au point de perfection où elles sont aujourd'hui! Ce sont deux bienfaiteurs de l'humanité, et leur buste en *biscuit* devrait se trouver dans toutes les salles à manger.

En attendant que la reconnaissance lui rende cet hommage mérité, nous ne cesserons de vanter les *Grains de Santé*, et d'en recommander l'usage,

tout à la fois si salutaire et si commode. Il n'est plus permis maintenant à un Gourmand de se présenter à un grand repas sans être muni d'une petite boîte de ces pilules argentées, dont le volume n'excède pas celui de la semence de perles; et en se mettant à table il en offre à tous ses voisins, comme dans d'autres circonstance on offre du tabac et des bonbons.

Le seul Dépôt des *Grains de Santé* du Docteur *Franck* est à Paris, chez le Docteur *Rouvière*, *rue Neuve-des-Petits-Champs*, près celle d'Antin, n°. 54; et dans les Départemens chez les principaux Directeurs des Postes.

G. D. L. R.

ANNONCE GASTRONOMIQUE.

Tastavin frères, négocians à Saint-Peray (Ardèche) font le commerce des vins de Saint-Peray, Hermitage, Cornas, Côte-Rotie, Cotillion, Château-Grillé, Frontignan, et autres. Ils ont des voitures pour en faire le transport.

M. *Rat*, pâtissier, rue Montmartre, N°. 85, à l'enseigne du *Père de Famille*, et dont nous avons eu souvent occasion de parler dans ce Journal, s'est surpassé cette année par ses excellens pâtés de jambon, si connus dans Paris. Il a découvert en outre un nouveau genre de pâtisserie fine, qui fait l'ornement des *desserts* et des meilleurs *thés* que l'on donne dans la capitale.

Dépôt d'absinthe et de kirschenswasser de la fabrique de MM. *Perrenod* fils et *Boiteux* à Couvet et Pontarlier, principauté de Neufchâtel.

Ce Dépôt est établi chez M. *Pagnest*, courrier de Besançon, rue Neuve-des-Bons-Enfans, hôtel de Hambourg, N°. 15.

RECETTES ALIMENTAIRES.

DU CHEVREUIL.

Malgré que le chevreuil ne soit pas très-rare à Paris, il y est toujours excessivement cher; aussi ne le voit-on paraître que sur les premières tables et dans les repas de cérémonie, où l'on sert ordinairement les quartiers de derrière entiers, piqués et marinés, avec une sauce dite *au chevreuil*, et dont nous donnerons la recette ci-après. Les quartiers de devant servent peu, excepté les carrés, que l'on pique aussi, et que l'on fait mariner de même que les quartiers de derrière. La poitrine et les épaules ne peuvent servir que pour faire un civet; alors il ne faut pas les mariner. Quant aux filets, qui sont ordinairement ce qu'il y a de plus délicat, on s'en sert pour en faire des entrées, mais toujours avec la même préparation, c'est à dire piqués et marinés. Nous allons indiquer la manière d'apprêter ces filets, et de faire la *sauce au chevreuil*.

Levez adroitement les filets du chevreuil; parez-les, en ayant bien soin d'en ôter toutes les peaux et les nerfs; piquez-les ensuite, et

mettez-les dans une marinade, que vous ferez ainsi qu'il suit :

Prenez une terrine; mettez-y deux verres de vinaigre et un verre d'eau, du sel, du poivre, une feuille de laurier, un oignon coupé en tranches, deux branches de thym et de persil, une échalote entière si vous voulez. Vous pouvez laisser vos filets dans la marinade cinq à six jours; mais si vous en êtes pressé deux jours suffisent pour vous en servir. Lorsque vous voulez les faire cuire, égouttez-les; beurrez ensuite une sautoire, arrangez vos filets dedans, et faites-les cuire à petit feu (dix minutes suffisent pour les cuire) : égouttez-les; glacez-les bien; dressez-les sur votre plat, et mettez dessous une *sauce au chevreuil*, que vous ferez de cette manière :

Mettez dans une casserole un demi-verre de vinaigre, deux échalotes, une tranche d'oignon, un peu de thym, une demi-feuille de laurier; faites réduire sur le fourneau votre vinaigre jusqu'à la dernière goutte; mouillez ensuite avec du bouillon et une cuillerée d'espagnole, un peu de sel, du poivre; laissez-la réduire; passez-la à l'étamine, et servez-la bien chaude.

B. et C.

FIN DU CAHIER DE MAI.

est composée de 72 pages, et quelquefois d'une gravure en taille-douce.

Le prix de 24 Livraisons pour Paris est de 18 fr.; pour 12 Livraisons 11 fr. Le prix de 24 Livraisons pour les départemens est de 21 fr., rendues franches de port par la poste dans tout l'Empire Français; pour 12 Livraisons 13 fr. Pour les pays hors de France on payera de plus 3 fr.; ou 1 fr. 50 cent. pour le port double de 24 ou de 12 Livraisons.

Second Volume, de 144 pages in-18, avec deux gravures, des *Amusemens de l'Adolescence*, ou *Lectures agréables et instructives, à l'usage des deux Sexes*; par M. Pierre Blanchard, Auteur de *Félix et Pauline*, du *Plutarque*, du *Buffon*, du *Voyageur* et de la *Mythologie de la Jeunesse*; des *Délassemens de l'Enfance*, etc.; et par Madame de Renneville, Auteur de *Stanislas, roi de Pologne*, d'*Octavie*, etc.

A commencer de mars 1808 cet Ouvrage paraît une fois le mois, par volume de format in-18. Chaque volume est composé de 144 pages, avec une ou deux gravures en taille-douce.

Le prix des 12 volumes pour Paris est de 18 fr. rendus franc de port. Pour 6 vo-

lumes ou paye 12 fr. On ne peut souscrire pour moins de 6 volumes. Le prix des 12 volumes pour les départemens est de 21 fr., rendus franc de port par la poste dans tout l'Empire Français. Pour 6 volumes on paye 13 fr. (en papier vélin le prix est double.) Pour les Pays hors de France on paye de plus 3 fr. ou 1 fr. 50 cent. pour le port double de 12 ou de 6 volumes.

L'argent et la lettre d'avis, pour ces quatre Ouvrages, seront adressés franc de port à MM. Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6;

Et à M. F. Buisson, Libraire, rue Git-le-Cœur, N°. 10.

AVIS.

La maison *Capelle* et *Renand*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prenne pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, sur ceux des autres libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS.

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME DIXIÈME.

Second Trimestre de 1808. — Juin.

Ce Journal, qui paroît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire connoître les articles de leurs fonds moyennant *un équivalent*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, avant le 25 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 4.

LIVRES NOUVEAUX.

De l'Amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des sexes; par S*** DE SENANCOUR. Avec cette épigraphe :

Etudie l'homme, et non les hommes.

Seconde édition, avec des additions et des changemens considérables, et une gravure allégorique. 1 vol. in-8°. Prix 5 fr., et 6 fr. franc de port.

Discours sur cette question proposée par l'Académie des Jeux Floraux pour l'année 1808 : « *Quels ont été les effets de la Décadence des Mœurs sur la Littérature française.* » Avec cette épigraphe :

Scribendi recte sapere est et principium et fons.

Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie, publiées par M. MALTE-BRUN.

VIIe Livraison, avec une carte géographique.

Chaque mois, depuis septembre 1807, il paraît un Cahier de cet Ouvrage, de

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.

Second Trimestre de 1808. Juin.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, libraires-commissionnaires
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DIALOGUE

ENTRE UN ÉPICURIEN ET UN PÉRIPATÉTICIEN DE PARIS.

Péripatéticien. Il n'y a de philosophie que celle d'Aristote.

Epicurien. Vous êtes bien exclusif!

P. La vérité est *une*.

E. Mais elle a bien des faces.

P. Ce n'est qu'au logicien qu'elle se manifeste.

E. Je connais un observateur encore plus sûr.

P. Est-ce la morgue stoïque?

E. Je ne le pense pas.

P. Le cynisme effronté?

E. Encore moins.

P. L'enthousiasme platonique?

E. Non.

P. Tous la défigurent.

E. Ils en disent autant de vous.

P. Vous conviendrez qu'elle ne se trouve pas non plus dans les jardins d'Epicure.

E. Peut-être.

P. Connaissez-vous cette secte impie?

E. J'en suis.

P. Quoi! vous que j'estimais!...

E. Je vous en croyais aussi.

P. Dieu m'en garde!

E. Cependant vous aimez la joie, la bonne chère et vos amis.

P. Je ne le nie point.

E. Vous êtes donc Epicurien?

P. Mais je haïs le libertinage, l'impiété, l'intempérance....

E. Nous pensons tous comme vous.

P. Vous prétendez tirer la vérité d'un absurde matérialisme!

E. Nous vous abandonnons volontiers tous les systèmes, à commencer par celui de notre maître.

P. Vous vous vautrez dans toutes sortes de voluptés!

E. L'expression n'est pas polie.

P. N'est-ce pas ce qu'on dit partout de vous?

E. Serait-ce plus vrai pour cela?

P. Qu'est-ce donc que l'épicuréisme?

E. C'est selon les gens qui le professent.

P. Tous les voluptueux et les incrédules se disent Epicuriens.

E. Cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve des gens austères, des ma-

gistrats intègres, des prélats respectables.

P. C'est à dire des petits-maîtres en robes de palais et des moines gourmands.

E. Quand cela serait nous ne les nierions pas pour *nôtres*, pourvu qu'ils fussent gens d'esprit et de probité.

P. Et de bonnes mœurs sans doute?...

E. C'est ainsi que je l'entends.

P. Votre morale n'est pas sévère.

E. Elle est conforme à la nature.

P. La nature est perverse.

E. Vous la calomniez.

P. Le devoir des philosophes est de la combattre.

E. Nous ne sommes point des philosophes de cette espèce-là.

P. Quelle est donc votre philosophie?

E. Oh! nous ne la révélons qu'à nos amis.

P. Vous n'osez dévoiler ce mystère d'iniquité.

E. Ce n'est guère qu'à table que nous

traitons de nos dogmes, et pour plus de solennité nous les mettons en chansons.

P. Quelle frivolité!

E. Votre humeur s'adoucit; vos termes deviennent plus modérés.

P. N'en êtes-vous pas réduit à m'avouer que vos principes sont de n'en avoir aucuns?

E. Je n'ai pas dit cela; et nous avons un guide plus sûr que le vôtre.

P. L'instinct grossier de la nature!

E. Mais ce guide-là ne vaut-il pas bien la science?

P. L'instinct est aveugle.

E. La science est orgueilleuse et vaine.

P. C'est la Raison, monsieur, qui doit diriger les créatures raisonnables.

E. La Raison est fille de l'Instinct.

P. C'est elle qui voit et compare.

E. C'est lui qui meut et inspire.

P. La Philosophie juge entr'eux, et prononce sur ce qui est juste, utile et naturel.

E. Ah! je le savais bien que nous étions d'accord; votre philosophie est la nôtre.

P. Gardez-vous de le croire! vous cherchez les plaisirs sensuels, et je les évite.

E. Vous êtes donc valétudinaire?

P. Il convient avant tout de pratiquer ses devoirs.

E. D'accord.

P. De servir sa patrie, sa famille, ses amis.

E. Cela va sans dire.

P. De respecter les dieux.

E. Sans doute.

P. De ne vouloir que des jouissances licites et pures.

E. Voilà, mon cher, de l'épicuréisme le plus raffiné.

P. Ce n'est pas ce qu'on en pense dans le monde.

E. Est-ce que le monde pense?

P. D'après ce qu'on lui dit.

E. Il ferait mieux de juger d'après ce qu'il voit.

P. Ceux qui ont vu en parlent de la même manière.

E. Eh! qui sont-ils ces faux frères médisans?

P. Des critiques de beaucoup d'esprit, et même très-partisans de la *Gastronomie*.

E. Ils ont donc écrit dans un moment de pénible digestion?

P. Cela peut être.

E. Ou bien auront-ils méprisé le premier précepte d'Epicure, la modération; l'esprit du sage les en a punis en les abandonnant, et leur marotte si joviale a pris un air boudeur et renfrogné.

P. Vous avez donc lu leur critique?

E. J'en ai ouï parler, comme vous de nos rites.

P. N'y répondez-vous pas?

E. Et pourquoi faire? Chacun n'est-il pas libre d'écrire ce qu'il pense?

P. On jugera que vous n'avez rien à répliquer.

E. Bon!..... Au reste, mes amis m'at-

tendent au Rocher; venez avec moi; vous entendrez notre réponse.

P. Quoi! j'irais.....

E. La chère est délicate, le vin exquis, les hôtes joyeux; nous vous initierons à nos mystères, et vous saurez à quoi vous en tenir.

P. Allons; j'y consens.

E. Je vous réservais cet argument pour le dernier, parce que j'étais sûr de son infaillibilité.

CLITOPHON.

HORS-D'ŒUVRES.

MOT DE L'ABBÉ DE VOISENON.

Pour te guérir il faut boire chaque matin
Huit verres au moins d'apozème,
Disait un jour un médecin
A Voisenon, petit et blême,
Allant aux portes du trépas,
Tourmenté d'une horrible quinte...
—Ah, monsieur! vous n'y pensez pas,
Reprit l'abbé; je ne tiens qu'une pinte.

PRÉCEPTE D'ÉPICURE.

Epicure, persuadé que l'étude de la philosophie était incompatible avec les soins du ménage, ne se maria point; et conseillait à ses disciples de l'imiter: au surplus, ajoutait-il, quand un philosophe comme nous fait tant que de se marier il ne doit prendre qu'une femme riche, sage et belle.

USAGE CHINOIS.

A la Chine, au nom et de la part de l'Empereur, le gouverneur de chaque ville, au commencement de chaque année, après de bonnes informations, donne un grand festin à tous ceux qui, pendant le cours de la précédente, ont fait quelque action vertueuse. Ce festin est préparé dans la place publique, et sous une tente au haut de laquelle on lit ces mots : *Hommes de tous états et conditions, c'est la vertu qui vous place et vous rend ici tous égaux.*

Le peuple considère et examine tous les conviés; et s'il apercevait quelqu'un qui ne fût pas digne d'être admis au festin, il l'obligerait par ses huées de sortir de table et d'aller se cacher.

SECOND SERVICE.

UNE FOIS PAR MOIS,

OU

DE L'INTEMPÉRANCE PAR HYGIÈNE.

SEMEL IN MENSE INEBRIARI, a dit un médecin qui semble avoir deviné et rempli toutes les lacunes laissées dans les œuvres immortelles d'Hippocrate, ce génie si fécond, que plus d'un savant a cru qu'on avait attribué à un être fictif appelé de ce nom les ouvrages réunis de plusieurs savans, comme on a donné à un seul Hercule les hauts faits de plusieurs héros de ce nom; mais qu'on se

garde de penser que par ce mot *inebriari* Celse ait entendu textuellement *s'enivrer*. Un puriste, enfariné de grec et de latin, pourra bien, en morcelant les syllabes de ce mot, nous prouver par un argument *in baroco* que le mot *inebriari* vient de celui *ebrietas*, qui signifie rigoureusement *ivresse*, et du mot *in*, *dedans* ou *sur*; mais si l'on voulait soutenir une querelle de mots et purement grammaticale, ne pourrait-on pas répondre que ce mot *in* peut également signifier l'absence comme la présence? Ce monosyllabe devait être une bonne fortune pour les plaideurs romains; et quand je pense à toutes ses acceptions absolument contradictoires, *avec*, *sans*, *sur*, *sous*, *contre*, *pour*, *devant*, *derrière*, *entre*, etc., je suis toujours tenté de me rappeler le *où* de Bridoison; et cela est si vrai pour le mot dont il s'agit, que si l'expression *in-edia*, jeûne, (non-manger) règle le mot *in-ebrietas*, ce dernier mot doit signifier non-ivresse, en prenant l'expression *in* dans sa va-

leur négative, et que peut-être le précepte du médecin fut : *Sois un jour par mois sans boire.* Au reste, *non agitur de verbibus, sed de reis*, et la question est de savoir si en léguant son apophtegme à la postérité Celse a eu l'intention de lui conseiller de s'enivrer une fois par mois, ou seulement de boire un peu plus que de coutume ce jour-là ; et sans accumuler ici les citations, n'invoquons que le bon sens, qui n'est pas toujours aussi ennemi de la médecine qu'on le pense. N'est-il pas vrai que l'ivresse est un sentiment pénible, et que plus d'un homme a passé de cette image de la mort à la mort elle-même ? Or, peut-il être entré dans l'esprit d'un grave médecin, dont les écrits respirent la plus douce philantropie et l'instruction la plus profonde, qui a dit : *Solâ abstinentiâ sine ullo periculo medetur* (lib. 3, cap. 2), d'ordonner de se prendre de vin jusqu'à l'ivresse ? Quel plaisir goûter à un vice stupide, brutal, qui trouble les facultés de l'âme, attaque

et renverse le corps ? En dépit de l'axiome trop vanté : *Sine Baccho Venus friget*, Platon, qu'on n'accusera pas de rigorisme, interdit le vin aux époux qui veulent jouir de leurs droits, et procréer des enfans robustes. Les Lacédémoniens faisaient paraître des ilotes ivres devant leurs enfans, pour que ce spectacle hideux leur inspirât de bonne heure de l'horreur pour l'ivrognerie : mais il y a loin de ce goût crapuleux à celui qui, dans un banquet animé par les arts et l'amitié, fait mousser dans la coupe d'Hygie un vin généreux dont on boit *une fois par mois* avec un peu de libéralité ; c'est alors qu'un peu de vin dans les têtes,

« En chatouillant les fibres des cerveaux
« Y porte un feu qui s'exhale en bons mots ; »

ou comme l'avait dit le chantre de Tibur avant le patriarche de Ferney :

« Un peu de vin dévoile l'avenir, réalise l'espérance, excite à la bravoure, décharge du poids des soucis, rend sa-

vant sans étude, enrichit le pauvre, affranchit l'esclave, rend libre le prisonnier. O bouteille! combien de fois l'éloquence jaillit de ton sein fécond sur les lèvres du buveur arrosées de ta brillante écume!

. . . . . *Operta recludit*
Spes jubet esse ratas, ad prælia trudit inertem
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes, etc.

Ep. v, lib. 1.

Mais si cet éloge poétique d'une liqueur enivrante prise modérément est vrai, il est loin de convenir à son abus. Ecoutez Lucrèce, non moins poëte que philosophe, quand il peint les effets de l'ivresse:

Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti; tardescit lingua; madet mens;
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia gliscunt.

Ce n'est certes point de cette débauche que Celse a donné la permission une

fois par mois; mais il a senti qu'une perturbation utile pouvait être imprimée à ce viscère capricieux, qui finit par s'assimiler les poisons pris graduellement et à petites doses : ennemi de la monotonie, il lui faut quelques secousses qui le réveillent de sa torpeur habituelle, et parmi les poisons qui causent cet effet Celse a choisi le vin. Sachons-lui gré de ce choix, nous à qui il est donné de venir tous les mois obéir à sa semonce commentée par Epicure. *Famem vini potio solvit*, a dit Hippocrate (aph. XXI, sect. II). *Potu quàm cibo refici proclivius est*, a-t-il encore dit (aph. II, sect. *idem*.) Tout s'unit donc pour autoriser l'usage consacré par nos statuts de nous rassembler une fois par mois pour fêter la Beauté, Comus, les Muses, Epicure et Celse; et nous sommes assurément plus sobres que ce dernier, si le passage que nous avons commenté signifie en effet qu'on doi s'*enivrer* une fois par mois.

M. S. U.

COURS GASTRONOMIQUE.

HISTOIRE DE L'ABBÉ.

Je sais, disait Manant-Ville, je sais, mon cher abbé, que vous êtes fils d'un coutelier de Langres : je ne vous dirai pas, comme notre ami Brunet, que, sorti des mains d'un homme aussi *tranchant*, vous étiez fait pour *percer;* mais je vous demanderai par quelle bonne fortune vous avez attrapé votre canonicat. — Vous avez raison, répondit l'abbé; c'est vraiment une bonne fortune. Mon père m'avait mis au séminaire, et me destinait à l'éloquence de la chaire : il avait la pratique de monsieur de la L.... évêque de notre ville, et il profita de cette circonstance pour me présenter au prélat, devant lequel il voulait que je prêchasse. Un dimanche après l'office il me conduisit chez Monseigneur, qui dans ce mo-

ment dînait. Nous voulions nous retirer pour ne pas troubler la digestion épiscopale; mais le prélat nous fit entrer en disant : Messieurs, soyez les bien venus; les consuls romains donnaient audience même à table, et entendaient les affaires qu'on leur rapportait, pour prouver qu'ils étaient partout accessibles. (1)

Monseigneur, lui dis-je, cette affabilité peut être fort utile aux gens en place : Archias, tyran de Thèbes, n'aurait point péri s'il eût voulu lire à souper une lettre qui l'avertissait du dessein que Pélopidas avait de le tuer; il dit : *A demain les affaires sérieuses*, et le lendemain il n'était plus. — Comment donc, jeune homme, vous savez votre histoire à ce qu'il paraît ! Mais si l'homme en place a raison de recevoir des visites pendant qu'il est dans un festin, il s'expose aussi à voir troubler ses plaisirs. Il est des nations fort sages, chez lesquelles on ne se montre pas quand on mange : plusieurs Turcs s'enferment pendant leurs repas, parce qu'ils ont quelque

(1) Montaigne, liv. 2, chap. 11.

honte de manger; semblables aux femmes qui sous François Ier ne voulaient pas dîner en public, et disaient que mâcher déformait les grâces de leur figure. Je sais que l'on s'observe plus quand on est à table publiquement. — N'y aurait-il que cet avantage, il ferait donner la préférence aux repas en commun; car les hommes les plus austères n'ont pas été exempts de reproche de sensualité quand ils ont soustrait leurs repas aux regards. Marius dans sa vieillesse ne voulait boire que dans sa coupe, qui était grande et richement ornée. Le sévère Caton buvait rasade quand il était en petit comité. — Caton! — Oui, Monseigneur, et c'est Horace qui nous l'apprend :

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus. (1)

« Ne crains pas que la main ingrate
« D'un triste élève de Socrate
« Te repousse de ce festin;
« On sait que Caton, ce vieux sage,
« Réchauffa souvent son courage
« Dans une coupe de bon vin. » (2)

(1) Hor, lib. 3, ode 21.
(2) Traduction de M. Daru.

Si Caton, dit l'évêque, parut oublier quelquefois sa sévérité, c'était sans doute par esprit de régime; car nous avons vu Silvius, médecin de Paris, prétendre que pour bien se porter il fallait s'enivrer une fois par mois : si ce n'était par raison de santé, c'était probablement pour engager ses convives à boire, parce que Platon permettait de griser ses amis pour connaître leur caractère, et comme dit notre bon Montaigne :

« *Comme le moust bouillant dans un « vaisseau pousse à mont tout ce qu'il y « a dans le fond, ainsi le vin fait débon- « der les plus intimes secrets.* »

La conversation continua quelque temps sur ce ton; après quoi monsieur de la L.... nous demanda quel était le sujet de notre visite. Nous le lui expliquâmes. — Jeune homme, me dit-il, j'entendrai avec grand plaisir votre premier sermon; je veux même vous donner le sujet de votre discours. C'est dans un mois le premier dimanche de Carême : je vous invite à dîner avec moi; après le dîner vous prêcherez contre la *sensualité*. En achevant cette invi-

tation Monseigneur se fit servir des glaces, et nous congédia. Je travaillai beaucoup pour faire un sermon qui fût conforme aux règles évangéliques, sans être la satire de la table de Monseigneur. Le jour indiqué nous nous rendîmes à l'évêché, et nous trouvâmes le prélat avec plusieurs dames jeunes et fort jolies, qui sans doute venaient demander des dispenses de maigre pour le Carême. Madame de S.... parut plus que les autres faire attention à moi; elle me fit beaucoup de questions sur ma vocation apostolique, avec un ton, une gaieté qui m'auraient paru un persiflage si je n'avais lu dans ses yeux beaucoup d'indulgence. — Comment, me disait-elle, M. l'abbé, vous allez prêcher contre la sensualité! à vingt-quatre ans! quelle austérité! Mais ne parlerez-vous pas de ce joli défaut comme un aveugle des couleurs? Le régime du séminaire ne vous a pas encore permis de connaître par expérience les inconvéniens de la sensualité; comment pourrez-vous les peindre? Elle accompagnait cet argument de regards qui me troublaient au point que j'avais peine à me rappeler l'exorde de mon sermon.

On se mit à table, et Monseigneur me plaça à côté de madame de S.... Je ne sais si son projet était de me faire oublier mon texte; mais elle prit un soin particulier de me faire servir les mets les plus délicats, les vins les plus rares. — Prenez garde, me disait-elle, de confondre la sensualité avec l'intempérance et la débauche. Je ne suis pas aussi savante que vous; mais je sais que les philosophes (1) de l'antiquité recommandent les réunions aimables des desservans de Comus : « C'est dans « les repas en commun, disent-ils, que la joie « et les douceurs de la conversation ouvrent « les cœurs, dissipent les noirs chagrins que les « passions ou les différens intérêts y avaient « fait naître. » Le bon Montaigne ne veut pas qu'on bannisse les plaisirs de la table : « Sans eux, dit-il, que deviendrait cette « brave et généreuse volupté épicurienne qui « fait état de nourrir mollement en son giron « et y faire folâtrer la vertu, lui donnant

(1) Plutarque, Xénophon, Platon, Aristote, Cicéron, Quintilien.

« pour ses jouets la honte, la pauvreté, la « douleur et la mort! »

J'allais répondre lorsque l'évêque, prenant la parole, dit à madame de S... : Vous pourriez, Madame, prendre vos exemples dans l'Histoire ecclésiastique elle-même. Les agapes des premiers Chrétiens n'étaient que des piqueniques, dont la sensualité n'était point bannie puisque le mot *agape* signifie *amour*. Tertullien nous apprend que chacun y apportait son plat, et qu'après la communion on dressait des tables dans l'église pour y dîner tous ensemble. — Ce n'est point, répondis-je, contre la réunion de gens sobres que s'élève la religion ou la philosophie, mais contre la recherche ou l'abus des mets. Beaucoup de législateurs, je le sais, ont voulu des repas en commun : Minos défendit aux Crétois de manger en particulier; Lycurgue établit les tables publiques à Lacédémone, et quoiqu'on y fît maigre chère, on appelait ces assemblées *philipa* (amour et concorde.) Romulus ordonna qu'en certains jours de fêtes les Romains de chaque curie dîneraient ensemble en signe de

paix et d'union ; mais cela ne changeait rien à l'austérité des mœurs : c'est rarement aux tables nombreuses que règne la sensualité. Tout en me faisant disserter madame de S.... s'amusait à me voir manger toutes sortes de friandises, et au dessert, sans que je m'en doutasse, elle remplit de bonbons la manche de mon chaperon. La cloche de la cathédrale annonce l'heure du sermon : on se lève de table, et je passe dans une pièce voisine de la sacristie pour me recueillir ; quelques minutes après le suisse de l'église vient me chercher, et je monte en chaire. Je ne vous rapporterai ni les divisions de mon sermon, ni les argumens qui ont rapport au dogme ; je ne vous citerai que quelques traits qui tiennent à l'histoire.

Chrétiens, m'écriai-je, ne croyez pas que les Pères de l'Eglise soient les seules autorités qui recommandent la tempérance et la sobriété ; tous les hommes qui méritèrent dans l'antiquité le nom de sages firent l'éloge de ces vertus ; Pythagore, Démocrite, Socrate, Zénon, Epicure même ne les oublièrent pas dans leurs

préceptes. Sénèque en fait une des bases de la liberté : *Magna pars libertatis est benè móratus venter.* (1) Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait goulument, donna un soufflet à son précepteur : quelle leçon! Comme je prononçais cette belle exclamation le geste que je fis releva mon chaperon, et tous les bonbons que madame de S.... y avait mis tombèrent sur mes plus proches auditeurs, qui se baissèrent pour les ramasser. Je fus d'abord un peu déconcerté; mais, reprenant tout à coup mon assurance, j'invoque la sévérité du ciel contre ces âmes endurcies qui, dans l'instant même où la parole sainte leur est annoncée, cèdent à la plus légère tentation que leur inspire l'esprit de ténèbres. Après une apostrophe très-énergique contre ceux qui avaient ramassé les dragées je reviens par une transition heureuse à mon texte, et j'impose un jeûne sévère à mon friand auditoire, qui se retira persuadé que je descendais en droite ligne du grand Chrysostôme.

Tout début d'un prédicateur est suivi d'une

(1) Sénèque, epist. 123.

collation : celle qu'on me servit chez l'évêque était fort élégante. Madame de S.... reçut des mains de monsieur de la L.... une très-belle meringue ; elle me la présenta en me disant : Votre chaperon, par ma faute, a pensé vous porter malheur; cette meringue va le changer en aumusse. Je la prends en rougissant ; je l'ouvre, et j'y trouve une lettre de Monseigneur, qui me nomme chanoine de sa cathédrale. — C'est un brevet de sensualité que je vous donne, me dit l'aimable prélat, pour vous consoler d'avoir été obligé de parler contre elle.

ENTREMETS.

ENCORE UN DINER DE PRIS,

OU

LE CONTRAT DE MARIAGE.

Mondor, financier de l'état,
Établissant sa fille aînée,
Voulut par un dîner d'éclat
Fêter cette heureuse journée.
Or, vous saurez que du contrat,
En faveur du futur Dorante,
Cent mille francs de bonne rente
Devaient être le résultat.
Figeac, ci-devant gentilhomme,
Voulait dîner, sans savoir où.
(On peut être fort honnête homme,
Et ne pas posséder un sou.)

Figeac, ayant frotté sa tête
Et réfléchi quelques instans,
Dit : J'aurai ma part de la fête.
Il prend donc, sans perdre de temps,
Son habit rouge à boutons blancs,
Sa belle culotte noisette,
Ses bas bleus, sa bourse, sa brette,
Son claque, sa canne, ses gants,
Et dans cette affaire pressante,
Cheminant à pied pour raison,
Il court, arrive, et se présente.
« Vite au maître de la maison. »
Monsieur, une affaire importante
Sé prépare dans cé moment ;
Il faut la traiter promptément,
Car la Fortune est inconstante ;
Vous lé savez, et l'épargner....
—Qui moi !... —Lé coup est immanquable :
Cinquante pour cent à gagner
Sans crainte d'accident. — Ah, diable !
— Mais, je lé dis, soyez traitable,
Dé vous dépend tout lé succès...
— On sonne pour se mettre à table ;
Dînons ; nous causerons après.
— J'accepte pour vous satisfaire ;
Car aussi bien dans tout ceci
Dîner chez moi, dîner ici
C'est une chose qu'il faut faire ;

Et d'ailleurs jé né pense pas
Qué jamais un charmant répas
M'ait fait manquer aucune affaire:
Ainsi, dinons... On est assis,
Et déjà par des mains actives
Les mets coupés, offerts, servis
Circulent devant les convives,
Et sont tour à tour engloutis.
De Figeac mange comme six;
Quand je dis qu'il mange, il dévore
Les différens mets qu'on lui sert,
Et voudrait quand vient le dessert
Pouvoir recommencer encore,
Au risque d'en être étouffé;
Mais on annonce le café,
Et l'on passe au salon de Flore. [1]
— Hé bien, monsieur, reprend Mondor,
Parlons de l'affaire importante
Qui vous occupáit aussi fort.
— Qui m'occupait! qui mé tourmente,
Sandieu! c'est une affaire d'or.
Il né faut qué votre parole,
Et sans débourser une obole
Vous gagnez cinquante pour cent;
Mais lé moment il est pressant;

(1) Dans quelques maisons du haut rang c'est dans un salon décoré de fleurs et orné de la statue de Flore que l'on prend habituellement le café ou le thé.

Décidez-vous... — Que faut-il faire?
— Lé voici sans plus de mystère:
Ecoutez, monsieur; entré nous
C'est bien dé marier sa fille
Quand elle démande un époux,
Et la vôtre est toute gentille;
Mais en bon père dé famille
On doit ménager son argent:
Lé futur, en homme exigeant,
Réçoit cent mille francs dé rente;
Hé bien! jé vais vous étonner;
Si vous voulez mé la donner
Moi jé la prendrai pour cinquante.

M. Capelle.

DESSERT.

APOLOGUE

DE LA SECTE DES CANCALLIENS.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

Nous nous rendons à la taverne
Une seule fois par mois:
Or, de l'école de Salerne
Peut-on mieux suivre les lois?

Notre secte en vaut une autre, etc.

Ceux-ci pompent comme des buses,
Et ceux-là comme des fous;
Mais nous en l'honneur des neuf Muses
Nous sablons trois fois trois coups.

Notre secte en vaut une autre, etc.

O vous qui dites qu'*on se vautre*
Chez nous *dans l'obscénité*,
Quelle calomnie est la vôtre!
Apprenez la vérité:

Notre secte en vaut une autre, etc.

Bien qu'en vrais enfans d'Epicure
Nous vivions à l'abandon,
Nous savons souffrir la piqûre
Des flèches de Cupidon.

Notre secte en vaut une autre, etc.

Il est des odeurs que repousse
Le troisième de nos sens;
Nous leur préférons l'odeur douce
De la rose et de l'encens.

Notre secte en vaut une autre, etc.

Parce qu'un mouton n'est pas tendre
Qui serait assez nigaud
Pour jeter ici, sans attendre,
Le manche après le gigot?

Notre secte en vaut une autre, etc.

A des haricots les tartufes
Bornent, dit-on, leurs repas;
Mais d'une bonne dinde aux truffes
Ne nous contentons-nous pas?

Notre secte en vaut une autre, etc.

Chantant vaudeville ou romance
A la barbe de Caron,
Nous osons lui faire en cadence
Mouvoir son triste aviron.

Notre secte en vaut une autre
Pour la régularité;
On y fait vœu d'être apôtre
Du vin et de la beauté.

M. DE PIIS.

PIF ET POUF,

OU

LE CARILLON A COUPS DE POING,

RONDE EXTRAORDINAIREMENT TOUCHANTE,

pour lutter, non pas d'esprit, de talent et de gaîté, mais de *rime* seulement, contre le *Tic et toc* de M. DE PITS, inséré dans le dernier numéro de ce Journal.

AIR : Et tic et toc, et tic et toc.

(Avec accompagnement obligé de coups de poing.)

En pouf, eh pif, eh pouf, eh pif,
Eh pif, eh pouf, eh pif!...
Ces mots quand le geste est vif
Sont un puissant correctif. } *Bis en chorus.*

Qu'un filou, qu'un escogriffe
M'atteigne d'un coup de griffe,
De stilet ou de canif,
Fier et droit comme un calife

J'étends les mains en pontife
Vers mon citoyen actif....

Eh pouf, eh pif, eh pouf, eh pif,
Eh pif, eh pouf, eh pif!...
Ces mots, quand le geste est vif,
Sont un puissant correctif. } *Bis en chorus.*

Eh pif, eh pouf, eh pif, eh pouf,
Eh pouf, eh pif, eh pouf!...
Ces mots feraient crier ouf
Même au sultan Misapouf. } *Bis en chorus.*
Il est juste qu'une touffe
De lauriers fleurisse et bouffe
Sur le front du brave Ernouf;
Mais convient-il qu'on s'étouffe
Pour entendre un méchant *bouffe*,
Qu'on se batte pour *Koulouf*?...

Eh pif, eh pouf, eh pif, eh pouf,
Eh pouf, eh pif, eh pouf!...
Ces mots feraient crier ouf
Même au sultan Misapouf. } *Bis en chorus.*

Eh pouf, eh pif, eh pouf, eh pif,
Eh pif, eh pouf, eh pif!...
Ces mots, quand le geste est vif,
Sont un puissant correctif! } *Bis en chorus.*

Iris plus molle que chiffe,
De mes papiers je vous biffe,
Et j'en dirai le motif:
Le valet qui vous altiffe
N'est qu'un valet apocriphe;
Moi je suis.... vindicatif!
Eh pouf, eh pif, eh pouf, eh pif,
Eh pif, eh pouf, eh pif!...
Ces mots, quand le geste est vif,
Sont un puissant correctif. } *Bis en chorus.*

Eh pif, eh pouf, eh pif, eh pouf,
Eh pouf, eh pif, eh pouf!...
Ces mots feraient crier ouf
Même au sultan Misapouf. } *Bis en chorus.*
A propos de rime en *ouffe*,
De rire à part moi je pouffe
Quand Manon se coiffe en pouf...
A propos de rime en *iffe*,
J'ai *logogriphe*, *Caïphe*,
Et maint autre *substantif*.

Eh pouf, eh pif, eh pouf, eh pif,
Eh pif, eh pouf, eh pif!...
Claquez en définitif
Mes refrains en *ouf*, en *if*. } *Bis en chorus.*

Ecrit sous la dictée de M. Asouf de Villejuif.

Par M. Armand-Gouffé.

DIALOGUE

ENTRE UNE SALLE A MANGER ET UNE BIBLIOTHÈQUE.

(La scène se passe après le dîner dans l'appartement d'un ex-millionnaire. Toutes les portes sont ouvertes; on entend des soupirs s'échapper de la Bibliothèque sur l'air : *J'étais bon chasseur autrefois.*)

COUPLET-PRÉFACE.

LA FONTAINE a fait raisonner
Des animaux mieux que des hommes;
Un convive (1) a su nous donner
Un dialogue entre deux pommes :
On peut s'en rapporter, je crois,
A des autorités pareilles;
Aux murs on peut donner des voix,
Puisque les murs ont des oreilles.

(Ici le dialogue commence.)

LA SALLE A MANGER.

Pour savourer de vrais plaisirs
Quand je vois la foule empressée,
Tous les jours j'entends des soupirs
D'une pauvre sœur délaissée :

(1) M. de Piis.

Elle n'a malheureusement
Qu'une existence assez futile,
Et moi dans cet appartement
J'ai la place la plus utile.

LA BIBLIOTHÈQUE, *regardant la salle à manger avec un air de dédain.*

Hélas! ne dois-tu pas rougir
Du vain orgueil dont tu t'enivres,
Toi qui ne saurais convenir
Qu'à des gens ennemis des livres,
Tandis que je vis sans raisons
Dans une affreuse solitude!

LA SALLE A MANGER, *modestement.*

Ma chère, dans bien des maisons
La table passe avant l'étude.

LA BIBLIOTHÈQUE.

De l'amateur, de l'érudit
Je charme les instans rapides.

LA SALLE A MANGER.

Pour peu qu'on ait de l'appétit
J'offre des passe-temps solides.

LA BIBLIOTHÈQUE.

A prévenir bien des excès
Dans mon sein le lecteur s'applique.

LA SALLE A MANGER.

Chez moi le Cuisinier français
Est l'auteur qu'il met en pratique.

LA BIBLIOTHÈQUE.

Chez toi j'entends rire aux éclats
Au bruit des verres, des bouteilles;
J'entends mille propos bien plats
Qui me déchirent les oreilles.
Devrais-tu pour chasser l'ennui
Recevoir tant de parasites !

LA SALLE A MANGER.

Si l'on ne dînait pas chez lui
Mon maître aurait-il des visites?

LA BIBLIOTHÈQUE, *avec émotion.*

Pour lui dans le sein du repos
J'ai mille plaisirs en réserve :
Il peut trouver l'oubli des maux
Dans les trésors que je conserve.

*

LA SALLE A MANGER, *d'un air suffisant.*

Hélas ! ce charme si vanté
N'est pas au fond ce qui le touche :
Il te garde par vanité ;
Moi je suis pour la bonne bouche.

LA BIBLIOTHÈQUE, *en colère.*

Que dis-tu ! Je nourris l'esprit.

LA SALLE A MANGER, *sur le même ton.*

Un bon repas vaut bien un livre !
Et c'est chez moi que l'homme vit.

LA BIBLIOTHÈQUE.

C'est chez moi qu'il apprend à vivre.

LA SALLE A MANGER.

De tels droits on est peu jaloux
Lorsque l'on a mes avantages.

LA BIBLIOTHÈQUE, *en lui fermant la porte au nez.*

Tu ne dois plaire qu'à des fous,
Et je délasse tous les sages.

(Ici le dialogue est interrompu par une réflexion de l'auteur.)

Fatigué du bruit importun
Qui souvent troublait sa retraite,
Le maître, se trouvant à jeun,
Partit sans tambour ni trompette.
Les créanciers, pour se venger
Et libérer mainte hypothèque,
Ont fermé la salle à manger,
Et mangé la bibliothèque.

M. ANTIGNAC.

LE CONSEIL INTÉRESSÉ,

CHANSON ADRESSÉE A UNE JEUNE PROVINCIALE.

AIR : Avec vous sous le même toit.

QUE viens-tu faire parmi nous,
Jeune, gentille et sage Hortense?
Timide brebis, à des loups
Crains de livrer ton innocence :
Chez nous on ne pardonne pas
Esprit, beauté, cœur trop sincère;
Si l'on rend justice aux appas } *Bis.*
C'est aux dépens du caractère. }

Pour réussir en tout pays,
Ma belle enfant, je te crois faite;
Mais si tu veux plaire à Paris
Garde-toi bien d'être parfaite.
Dans ce labyrinte, vois-tu,
L'envie attentive circule;
On n'y fait passer la vertu
Qu'à la faveur d'un ridicule.

Le sage dit : Sans nul regret
Faisons parler la Médisance;
Mais nous-même apprêtons le trait
Qu'en se cachant elle nous lance.
A nous noircir de vices faux
La Calomnie est toujours prête;
Prévenons-la, car nos défauts
Nuisent moins que ceux qu'on nous prête.

Parmi cent caprices divers
Hortense à choisir je t'invite;
Quand on te croira des travers
On conviendra de ton mérite.
Si le soleil blesse nos yeux
Quand à le fixer on s'attache,
C'est que son disque radieux
Ne nous présente point de tache.

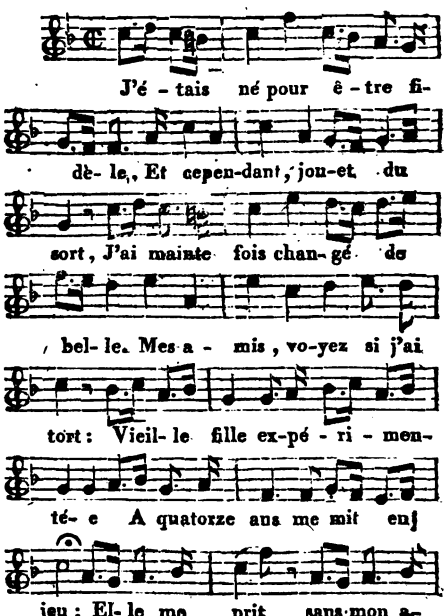
Tu connais Delphine et sa sœur,
Qui se dénigrent par prudence :
L'une, en s'accusant de froideur,
Se fait pardonner la décence ;
Et l'autre, ayant, à ce qu'on dit,
Plus d'attraits que sa sœur jumelle,
Laisse douter de son esprit
Pour qu'on la trouve la plus belle.

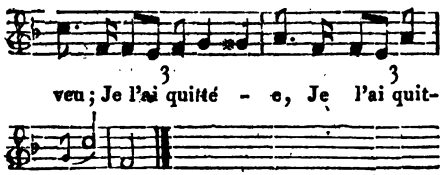
Hortense, allons, décide-toi ;
Quel tort faut-il qu'on te pardonne?
Veux-tu t'en rapporter à moi ?
« Excepté moi n'aime personne. »
Tous les jaloux qui te suivront
Un cœur constant jusqu'au scrupule
T'admireront, riront, diront :
« Elle n'est pas sans ridicule. »

M. Charles Sarzeauville.

L'INCONSTANCE JUSTIFIÉE.

AIR :





Comme un Saint-Preux j'aimais Julie ;
C'était la rose en sa fraîcheur ;
Air ingénu, grâce embellie
Du prestige de la pudeur ;
Mais cette novice empruntée
Me causa d'étranges regrets...
Que Dieu vous garde d'une Agnès !
Je l'ai quittée.

Après quelque temps de retraite,
Bien guéri d'une folle erreur,
Près d'une dévote discrète
Je remplaçai son directeur :
Toujours d'un saint zèle emportée,
Dans son immuable ferveur
Elle exigeait trop de mon cœur ;
Je l'ai quittée.

Essoufflé du rôle sublime
Que j'avais joué quatre mois,
Pour mettre mon cœur au régime
D'une coquette je fais choix :
Je connaissais bien la portée
Des goûts de ma divinité;
Une heure avant d'être quitté
Je l'ai quittée.

Pour plaire à la muse Arabelle
Je me réclamai d'Apollon,
Et de cette Sapho nouvelle
J'eus l'honneur d'être le Phaon.
Pour son esprit elle est vantée;
Elle a mille talens divers :
Il fallait écouter ses vers;
Je l'ai quittée.

Du moins auprès de Julietta
On ne craignait pas l'entretien;
Elle était constamment muette,
Et pourtant ne vous cachait rien :
La nature l'avait dotée
D'un bon cœur, d'un joli minois;
Mais comme on cause quelquefois,
Je l'ai quittée.

La noble Isaure eut mon hommage;
Mais, trop fière de ses aïeux,
Elle en avait à peu près l'âge.
Moi je ne suis pas glorieux:
De mon amante patentée
J'ai rompu les illustres nœuds
Pour l'objet de mes *derniers* vœux;
Je l'ai quittée.

M. DE JOUY.

LA FEMME DE CINQUANTE ANS.

(C'est elle qui parle.)

Ce sujet a été proposé comme un défi à l'auteur de la chanson qui a pour titre : *la Femme de trente ans.*

AIR : De la cinquième édition.

Toi qui m'attristes si souvent
Par ta paresse ou par ta fuite,
Pour mes désirs toujours si lent,
Pour mes plaisirs toujours si vite,
Cruel vieillard nommé le Temps,
Prends mon miroir, ma chevelure:
Elle fait fuir les soupirans;
Il me peint en caricature.

Je te dois pourtant des bienfaits
Qui rachètent tes injustices:
L'Amour m'excéda de ses traits,
Et la Mode de ses caprices;
Mais sans frais, sans soins superflus
Je brave les modes nouvelles,
Et grâce à toi je ne crains plus
Les flatteurs ni les infidèles.

Comme la fleur qui se flétrit
Quand l'aquilon la décolore,
Et dans ses boutons refleurit,
Dans mes filles je brille encore:
Je suis fière de leurs succès,
Et quand chacun leur rend hommage
Je dis: Voilà comme j'étais,
Et je me retrouve à leur âge.

Ma toilette a cessé de voir
Des papillons de toute espèce;
Mais des pertes de mon boudoir
Mon salon s'enrichit sans cesse;
L'esprit, le goût et les talens
En ont fait leur lieu d'assemblées,
Et mon automne est un printemps
Sans zéphirs, mais sans giboulées.

Lorsque l'ennui veut me saisir
Du jeu j'emprunte la ressource;
Il sait, au défaut du Plaisir,
Des heures égayer la course.
Que tu les embellis pour moi,
Sœur fidelle d'un dieu volage!
Amitié, quand on suit ta loi
Même à cent ans l'on n'a point d'âge.

M. Ph. de La Madelaine.

QU'EN PENSEZ-VOUS?

CHANSON MORALE.

Air du Ballet des Pierrots, *ou :* J'ai vu partout dans mes voyages.

En attaquant un ridicule
Etre facile à s'égayer,
Et dire son mot sans scrupule,
C'est le devoir d'un chansonnier.
Je sais qu'ici-bas l'on encense
Les gens dont on craint le courroux;
Moi je dirai ce que *j'en pense:*
Flatteurs du jour, *qu'en pensez-vous?*

Lorsque la misère importune
Fait chaque jour des mécontens,
Je voudrais qu'on ne fît fortune
Qu'avec du travail et du temps;
Pour ceux qui se plaisaient à prendre
Je voudrais, par de nouveaux coups,
Qu'on les obligeât de tout rendre:
Riches du jour, *qu'en pensez-vous?*

Je voudrais que l'Amour en France
Revînt à ses antiques lois;
Je voudrais que l'impertinence
Sur les femmes n'eût aucuns droits;
Je voudrais qu'on fît des conquêtes;
Mais je voudrais, entendons-nous,
Que l'esprit seul tournât les têtes:
Galans du jour, *qu'en pensez-vous?*

Je voudrais aussi qu'une belle,
Qui jure d'aimer constamment,
A la mode fût moins fidelle,
Et plus fidelle à son amant;
Je voudrais, pour doubler l'extase
Que la femme produit sur nous,
Qu'elle fît usage de gaze:
Beautés du jour, *qu'en pensez-vous?*

Je voudrais voir serrer les chaînes
De la franche et vive amitié;
Que dans nos plaisirs, dans nos peines
Elle fût toujours de moitié;
Que celui qui dans la richesse
Nous offrit les biens les plus doux
Nous les donnât dans la détresse:
Amis du jour, *qu'en pensez-vous?*

Je voudrais voir la comédie
Rendre plus frappans ses portraits;
Je voudrais voir la parodie
Lancer toujours de malins traits;
Je voudrais voir les épigrammes,
Plats rimeurs, vous écraser tous;
Voir siffler tous les mélodrames:
Auteurs du jour, *qu'en pensez-vous*

Je voudrais bien.... mais je m'arrête,
Car mes désirs sont superflus;
A quoi bon me casser la tête?
A tout cela ne *pensons* plus.
Mais pour éterniser la gloire
Du bon vin, dont nous sommes fous,
Il ne faut plus *penser* qu'à boire:
Mes chers amis, *qu'en pensez-vous?*

M. Brazier.

LE POT AU NOIR.

AIR : Au soin que je prends de ma gloire.

Au colin-maillard veut-on rire,
Il vaut mieux hasarder un coup
Que de toujours s'entendre dire
Ou pot-au-noir, ou casse-cou.
Au colin-maillard de la vie
Je joue ainsi sans rien prévoir,
Et n'aime pas que l'on me crie } *Bis.*
Ni casse-cou ni pot-au-noir. }

J'en appelle à l'expérience ;
Dites-moi, grave raisonneur,
Avez-vous vu la prévoyance
Ajouter jamais au bonheur ?
Marchons au gré de notre étoile ;
Qui sait tout en doit trop savoir,
Et souvent regrette le voile
Qui lui cachait le pot au noir.

A force de zèle et d'adresse
Pour moi vous avez découvert
Que mon ami, que ma maîtresse
Tous deux me trompaient de concert:
Gardez vos lumières traîtresses
Qui font pleurer en faisant voir,
Et laissez-moi croire aux caresses
Qui me cachent le pot au noir.

Ce maudit pot au noir ressemble
A la boîte où Pandore un jour
Apporta tous les maux ensemble
Pour en infecter ce séjour:
Quand nul indiscret ne l'entr'ouvre
Ils dorment... mais veut-on y voir?
Ils fondent sur qui les découvre...
Laissons couvert le pot au noir.

Un auteur peut faire la mine
En disant du bien d'un rival;
Mais si le rival le devine,
Demain l'autre en dira du mal.
Tout simplement on vole un homme
S'il veut bien ronfler sans rien voir;
Mais sans façon on vous l'assomme
S'il découvre le pot au noir.

Et fausse gorge et fausses hanches
De Zulmé nous cachent les os;
Elle a du coton dans ses manches,
Dents, sourcils, mollets, tout est faux:
Sous son fard quand je la vois prise
Pour une beauté chaque soir,
Je suis fâché qu'une surprise
M'ait découvert le pot au noir.

L'enfant qu'inspire la nature
Dès qu'il a peur ferme les yeux...
En vrai disciple d'Epicure
Je fais de même... ou je fais mieux;
Car si par fois il est des choses
Que mon cœur se plaise à prévoir,
Je découvre le pot aux roses
Sans découvrir le pot au noir.

Jusqu'au dernier jour de la vie
Notre cœur aime à s'aveugler;
Quand celle-ci nous est ravie,
Dans une autre on espère aller.
Au lieu d'*adieu*, par préférence
On se dit encore: *A revoir;*
Et cette dernière espérance
Cache le dernier pot au noir.

M. Ch. de Longchamps.

VA COMME J' TE POUSSE,

CHANSONNETTE ÉPICURIENNE.

AIR : Que j'aime à voir un corbillard.

Il me faut un bonheur certain,
Et jamais je n'oublie
Ces mots que m'a dits le Destin
En me donnant la vie :
« Pour faire gaîment ton chemin
« Sois une pente douce ;
« Sois franc, sois juste, sois humain,
« Et va... comme j' te pousse. »

Que je plains ces évaporés
Dont l'univers abonde,
Qui, portés sur des chars dorés,
Se poussent dans le monde !...
O Fortune, un rien te séduit,
Mais un rien te courrouce ;
Laisse-moi cheminer sans bruit,
Et va... comme j' te pousse.

Soleil, je n'ai pas le pouvoir
De régler ta carrière,
Et je me borne à recevoir
Tes feux et ta lumière:
Tiens, fais pousser pour les Amours
Les gazons et la mousse;
Fais pousser la vigne toujours...
Et va... comme j' te pousse.

Vénus, à ta charmante loi
Mon cœur n'est point rebelle;
Je me sens presque malgré moi
Brûler pour chaque belle,
Brune ou blonde... pourvu pourtant
Qu'elle ne soit pas rousse;
Je pousse ma pointe en chantant;
Et va... comme j' te pousse.

J'aime le vin du bon endroit,
Surtout le vin qui mousse;
Mais sous la main d'un maladroit
Il fuit et m'éclabousse:
Bon Champagne, pour t'égayer
Je te presse du pouce;
Je te lance vers mon gosier,
Et va... comme j' te pousse.

Il faudra bien que sans respect
La Parque un jour me trousse ;
Mais croyez-vous qu'à son aspect
Mon courage s'émousse ?...
Le sage prêt à s'endormir
Sans peine et sans secousse,
Se dit : La mort n'est qu'*un soupir*...
Et va... comme j' te pousse.

M. Armand-Gouffé.

MES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Air des Triolets.

Je voudrais pour mon entretien
N'avoir que mille écus de rente ;
Deux amis, y compris mon chien,
M'aideraient à manger mon bien,
Que confondrait avec le sien
Une douce et jeune parente...
Dieux, pour qu'il ne me manque rien
Donnez-moi mille écus de rente.

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente.
Dans un boudoir délicieux
Jusqu'à trente ans, quel trait joyeux !

Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens ; pour être heureux
Il faut deux mille écus de rente.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente :
Dans un cabriolet charmant
Il se promène mollement,
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornons-nous donc décidément
A dix mille livres de rente.

C'est pourtant un bien bel avoir
Que vingt mille livres de rente!
Ce lot comblerait mon espoir...
J'aime beaucoup à recevoir,
Et tout Paris viendrait me voir.
D'ailleurs mon voisin en a trente...
Or, le moins que je puisse avoir
C'est vingt mille livres de rente.

Mais pourquoi Mondor, sans parens,
A-t-il vingt mille écus de rente?
Je me marirai ce printemps :
Dans dix ans j'aurai treize enfans,

Car ma femme n'a que seize ans,
Et ma femme est, ma foi, charmante.
A mon tour enfin je prétends
Avoir vingt mille écus de rente.

Mais rien n'est tel pour vous lancer
Que cent mille livres de rente;
Comme cela vous fait percer!
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux parler
Que tous les savans qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

A présent me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente:
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous,
Et tenir au milieu de vous
Table splendide et permanente...
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente!

Mais pour moi (puis-je l'oublier!)
Il est une plus douce rente...
Voici le jour de mon quartier;
Le plaisir va me le payer:

Je vis depuis un mois entier
Dans cette espérance enivrante...
Votre Apollon est mon banquier,
Et je touche aujourd'hui ma rente.

M. DÉSAUGIERS.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

LA LORGNETTE.

AIR : Mon père était pot.

Il est, ainsi que chacun sait,
Deux verres de lorgnette ;
L'un nous rend plus petit l'objet
Que la prunelle guette,
Et l'autre grossit
L'objet trop petit
Qui fatigue la vue :
Ainsi, quand l'un rend
Tel objet plus grand,
L'autre le diminue.

Ma lorgnette en main tous les jours
Me sert et me seconde ;
Et je vois qu'avec son secours
Tout est bien dans le monde ;
Car je puis soudain
Voir le genre humain
A mes regards paraître,
Non pas tout à fait
Ainsi qu'il est fait,
Mais comme il devrait être. [1]

L'Amour, qui n'a pas de bons yeux,
Quand il est près des belles,
Plus fin que nous, les juge mieux,
Car il découvre en elles

---

(1) Je suis tenté de croire que j'ai de nombreux imitateurs, car jamais peut-être les lorgnettes n'ont eu tant de vogue qu'aujourd'hui.

Les lorgnettes de M. Jardin, quai de l'Horloge, à l'enseigne de *l'Espérance*, sont celles que les jeunes gens et nos belles du jour préfèrent ; il serait de mauvais ton d'en avoir d'autres.

***.

Nous ignorons jusqu'à quel point il serait inconvenant de se servir d'autres lorgnettes que de celles de M. Jardin ; mais il en est des lorgnettes comme des autres objets de mode, et nous ne serions point étonnés que M. Jardin, l'un des premiers opticiens de la capitale, ne fût aujourd'hui dans son genre l'artiste par excellence, comme l'est dans le sien le chapelier Toulère, rue de la Loi, en face l'arcade Colbert, ou comme l'ont été dans le leur les Ravrio, les Switt et les Leroy.

Les Editeurs.

Esprit et bonté,
Candeur et beauté,
Vertus, humeur parfaite,
Constance.... Halte-là !
Il voit tout cela
A travers sa lorgnette.

L'Hymen, attentif et rêveur,
Plaignant par fois son frère,
Accourt, dissipe son erreur,
Et par pitié l'éclaire.
L'Amour, tout honteux,
Guéri de ses feux,
Déloge sans trompette.
— Qu'a donc fait l'Hymen ?
— C'est qu'il a soudain
Retourné sa lorgnette.

Des dieux je voudrais pour faveurs
Une simple lorgnette
Qui me fît lire dans les cœurs
Du fat, de la coquette :
Chacun à son prix
Par moi serait mis,
Et sans plus de mystère
Je crois qu'au rabais
Bientôt je pourrais
Mettre toute la terre.

***.

MÊME SUJET.

Air du vaudeville de la Soirée orageuse.

Sur un grand saint [1] ma faible voix
Allait vous dire une romance;
Mais *Eglé* veut que cette fois
La *lorgnette* [2] ait la préférence.
Sur ce sujet qui lui plaît tant
Il lui faut une chansonnette;
Moi j'obéis *aveuglément*,
Et je vais chanter la *lorgnette*.

Dans les mains d'un sexe malin
Cet instrument si pacifique,
Grâces à l'esprit féminin,
Devient l'arme de la critique;
De sa rivale on va lorgnant
Et les appas et la toilette,
Et le coup de langue souvent
Suit de près le coup de *lorgnette*.

(1) Saint-Claude, mot donné.
(2) Autre mot donné.

Lise a de bons yeux, voit très-bien,
Et de *lorgnette* fait usage;
Un joli bras par ce moyen
Se montre avec tant davantage!
L'adroite *Lise* est dans ce cas;
C'est, n'en déplaise à la coquette,
Non pour ses yeux, mais pour ses bras
Qu'elle se sert d'une *lorgnette*.

A l'Opéra pour les ballets
Une *lorgnette* est précieuse;
Elle nous fait voir de plus près
Légère et folâtre danseuse:
Là, méditant d'autres projets,
Plus d'un filou sait en cachette
Rapprocher de lui les objets
Sans le secours d'une *lorgnette*.

Après l'illustre *Pocquelin*
Chez les nourrissons de Thalie
Brille par fois esprit malin,
Franche gaîté, vive saillie;
Mais l'art de lire au fond des cœurs
N'a plus rencontré d'interprète:
O *Molière!* à tes successeurs
Que n'as-tu laissé ta *lorgnette!*

***, *abonné de Metz.*

MOTS DONNÉS.

Les trois sujéta de Chansons que MM. les Abonnés doivent traiter sont :

Toujours ce qui vient de la Flûte
S'en retourne par le Tambour ;
Le Moment ;
Ebauche d'une Chanson dont l'achèvement est proposé à MM. les Abonnés de ce Journal.

AIR : Au soin que je prend de ma gloire, ou : Quand l'Amour naquit à Cythère.

Ier COUPLET.

CUPIDON, rebelle à sa mère,
Un jour contr'elle s'insurgea.
.....

IIe.

Cypris, justement irritée,
Voulut que le séditieux
.....

IIIe.

Amour n'avait point à se plaindre;
Il était jugé par ses pairs.
.....

IVe.

Sûr d'intéresser à sa cause,
Amour gardait un front serein.
.....

V^e^.

Pourtant l'auguste aréopage
Du criminel trompant l'espoir.
.....

VIe.

Equitable, autant que sévère,
Cet arrêt n'eut point de censeurs.
.....

VIIe ET DERNIER COUPLET.

Mais quelle mère à l'indulgence
A pour jamais fermé son cœur!
(Fin du couplet et de la chanson.)
Et l'Amour soumis jura d'être
Plus circonspect à l'avenir.

M. J. A. L. *****.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

ENIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la Charade insérée dans le Cahier de *Mai* est Gland.

Celui de la Charade est Bill-et;

Celui du Logogriphe est Asperge, où l'on trouve : *serpe, ré, serge, père, as, après, page, age, repas, pas, sage*, etc.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces mots sont :

MM.

Mannoury, Abonné de Falaise.

T.-A. P..., de Paris.

Stéphanie, de Beveren (Calvados.)

Frotnentin, de Tonnerre.

E. P., de Quimper.
J.-M., de Mulhouse.
*J. A. L.******, de Chessy (Rhône.)
G. Jars, de Saimbel (Rhône.)
Artaud, du Beausset.
L. Foulques, de Paris.
Bailly de Béthune, de Crévelt.
Poillion-Dekanon, de Saint-Omer.
Ponsardin-Simon, de Reims.
Huvico-Desfontenelles, de Coulommiers.

Voici les pièces que nous avons reçues à ce sujet :

Dussé-je, mes amis, ne plus manger *d'asperge*,
Dussé-je à l'avenir ne vivre que de *gland*,
Contre les gens à *bill* je tire ma flamberge,
Et ne la remettrai qu'à la paix; je suis franc.

***, *Abonné de Beveren.*

Père Marcel, minime renommé,
Et des moines le plus aimable,
Disait ainsi son bénédicité
Un certain jour en se mettant à table :
Grand Dieu, prends pitié d'un gourmand
Qui te promet au moins dix cierges;
Fais périr si tu veux le *gland*;
Mais pour ton serviteur conserve les *asperges*.

E. P., *Abonné de Quimper.*

Manger du *gland* pour être *gras*,
Ainsi faisaient les premiers *hommes*;
Mais les gourmands, sans être *ingrats*,
S'en passent *au siècle où nous sommes*:
Chez Balaine ils s'en vont *chercher*,
Et non dans *la forêt prochaine*,
D'excellens mets.... dût s'en *fâcher*
Le trop grossier *père Duchêne*.

M.H.D., *Abonné de Coulommiers.*

Condamnée à vivre de *gland*,
Dès son berceau l'espèce humaine
Voyait sans désir dans la plaine
La brebis et l'agneau bêlant
Brouter en paix la marjolaine,
(Infortunée! elle n'avait
Nul penchant pour l'art qui devait
De nos jours illustrer Balaine.)
Quand un *bill*, *et* même, je croi,
Une expresse et formelle loi
Du souverain Maître émanée,
Et sagement imaginée,
Vint tout à coup de l'homme-roi
Fixer l'heureuse destinée;
A son existence bornée
Ajouter des plaisirs nouveaux.
De ce moment les animaux

Pour se nourrir le repeuplèrent,
Et sur sa table figurèrent :
Il vit fleurir dans son verger
L'abricot, la prune, l'alberge,
Et sans crainte en son potager
Naître la salutaire *asperge*.

J. A. L. *****.

J'étais un certain jour à Metz
Dans la meilleure des auberges ;
On nous servit entre autres mets
Des belles et bonnes *asperges*.
Il était à table un chaland
Qui par ses manières naïves
Etonna fort tous les convives :
Il n'avait mangé que du *gland* ;
Comme il ne la connaissait guère, (l'asperge)
Il la prit sens dessus dessous,
Et, n'en pouvant mâcher le roux,
Il jeta la plante par terre.
J'allais plaisanter ce sujet,
Où chacun trouvait de quoi mordre,
Quand Laure par un doux *billet*
Vint me rappeler à son ordre.

M. Artaud, *de Beausset*.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

CURIEUX de voir une pièce
Comme le pourceau l'est du *gland*,
Au théâtre maint fat se presse,
Crie et menace hautement;
Moi, malgré mon surtout de serge,
Avant lui j'obtiens un *bill-et;*
Car, gros et gras comme une *asperge*,
Je sais me glisser en furet.

L...s F...s, *abonné de Paris.*

J'ADORE la beauté, je suis assez gourmand,
J'aime le luxe; est-il donc étonnant
Qu'au *gland* je préfère l'*asperge?*
Qu'un beau Louviers chez moi l'emporte sur la serge,
Et qu'à Vénus, consacrant mes loisirs,
Je lise et relise sans cesse,
Pour aiguiser mes amoureux désirs,
Un *bill-et* doux de ma maîtresse?

M. BAILLY DE BÉTHUNE.

PAR un raisonnement subtil
Que l'ambitieux insulaire
Discute la terreur du *bill*,
Et cherche à prolonger la guerre;

Mais qu'il craigne que les Français
Un beau jour, bravant l'onde amère,
N'aillent soudain prendre *bill-ets*...
De logement en Angleterre.

M. Ponsardin-Simon.

CHARADE.

Air : Quoi ! ma voisine, es-tu fâché.

Les Romains après leur victoire
Sur mon premier
Etaient promenés avec gloire
Dans mon dernier ;
Mais, exempt d'ambition vaine,
Chaque guerrier
Retournait ensuite sans peine
A mon entier.

M. H. D., *de Coulommiers*.

LOGOGRIPHE.

Ou j'instruis, ou j'amuse en conservant ma tête;
Sitôt que je la perds je suis moins qu'une bête.

M. Guichard.

MODES.

La couleur ponceau a acquis subitement une grande vogue, mais comme accessoire, en rubans ou en fleurs; on l'adapte surtout au gros vert et au jaune. Les lingères commencent à faire des capotes vertes. La perkale écrue n'a point eu de succès. Sur la paille jaune les rubans paille sont tout unis maintenant; on continue de faire sur le côté un très-gros nœud. Outre les coquelicots, le géranium et autres fleurs rouges qui dominent, on porte des épis verts et du chèvrefeuille. Les rubans écossais se maintiennent; les plus nouveaux sont des écossais façonnés.

Avec leurs habits larges, leurs pantalons étroits, leurs chapeaux à bords retroussés, et leurs souliers à longue forme, tous nos jeunes gens se ressemblent par la mise. Rien de plus varié au contraire que la toilette de ces dames: l'une a sur ses cheveux courts un très-petit bonnet; l'autre adapte de longues mèches postiches à sa glaneuse; celle-ci porte le

corset et le jupon court d'une bergère; cette autre a la taille majestueuse, et la jupe traînante d'une grande dame. Amanda découvre la moitié de son sein, et sa robe-chemise dessine exactement l'autre moitié; Evelina, au contraire, porte une collerette qui descend jusqu'à la ceinture, et monte jusqu'à son cou; vingt femmes en un mot offrent vingt modes qui vieilliront dans les vingt-quatre heures, et le même patron d'habit sert à vingt tailleurs pour toute une saison.

ANNONCES GASTRONOMIQUES.

CONSERVE DE CAFÉ.

Le renchérissement subit, alarmant, et dont on ne peut plus calculer les bornes, de cette denrée coloniale dont nos mœurs, hélas très-civilisées ! nous ont fait un besoin désormais impérieux ; du café, dont on ne peut contester l'action bienfaisante sur l'estomac, et même sur l'esprit, a inspiré à un chimiste de Paris le projet de publier un travail dont il s'occupait depuis long-temps. Au prix où est arrivée cette production végétale demi-grain, demi-noyau, il est impossible, même aux gens aisés, d'en faire provision ; d'abord, parce qu'un événement politique peut demain le faire retomber à 30 sous la livre, comme une crainte exagérée peut le porter à 50 francs ; puis, parce qu'il répugnerait à un bon citoyen d'accroître peut-être ce prix, en mettant hors du commerce l'accaparement qui dormirait dans son office. On ne peut se dissimuler d'ailleurs que le café est devenu la soupe de bien d'honnêtes artisans, qui ont besoin d'un aliment chaud, aromatique, nourrissant, d'une facile digestion, excitant les forces sans porter à la tête, et d'un prix modéré : or, le café réunit toutes ces qualités, si l'on en excepte la dernière

*

aujourd'hui. Ajoutez que de cette disette (factice peut-être) il est résulté des imitations de café, dont le motif est sans doute très-louable, mais dont le résultat n'a jusqu'ici prouvé autre chose que la difficulté de simuler cet arome fugitif et balsamique qui caractérise la fève d'Arabie. Un danger plus grand encore est le mélange qu'on se permet de faire dans la poudre de café de substances qui lui sont non-seulement étrangères, mais quelquefois contraires. Il était donc précieux de trouver l'art de rapprocher dans la plus petite capacité possible un café pur, parfumé, et indépendant, soit des contrefaçons de la cupidité, soit de l'altération qu'inspire l'élévation subite des prix. Outre la facilité de porter sous le plus petit volume dix tasses en voyageant, *la conserve de café* de M. Bourgogne a le mérite de réunir le bon goût à l'économie. M. Bourgogne ne peut avec l'instabilité du prix du café fixer irrévocablement celui de sa *conserve;* mais il assure que la tasse faite par son procédé reviendra toujours à moitié au-dessous du prix courant des cafés publics, et à un tiers au-dessous de celui de la tasse par ébullition prise dans les ménages; et cette économie résulte non-seulement de ce que pour le même prix on a la tasse complète, et non la demi-tasse, mais encore de ce que ce café exige un tiers moins de sucre. Une autre économie est celle du combustible: il faut un brasier pour faire son café; un peu de charbon suffit pour avoir de l'eau bouillante; enfin la cafetière reste livrée au brigandage de l'of-

fice, qui souvent prend son café meilleur que le salon, au lieu qu'ici on apportera le flacon de conserve comme on apporte du sirop de punch ou les liqueurs.

On avait déjà eu en France l'idée de rapprocher le café; et le maître-d'hôtel de M. le duc de la Vrillière (alors comte de Saint-Florentin), *Marin*, le même qui inventa les tablettes de bouillon, avait trouvé le secret de concentrer l'esprit du café. Cette invention eut le plus grand succès: il n'était aucune halte de chasse, aucun voyage de la cour où le *sirop de café* ne fût prodigué; mais la composition du sirop nuisit à sa fortune; fait avec le sucre, il était sujet à fermenter: on crut d'ailleurs remarquer que la combinaison du café avec le sucre altérait l'arome du premier, et recevait du second sa tendance à la fermentation, que M. Bourgogne a su éviter par son ingénieux et savant procédé.

L'essai en a été fait, séance tenante, au Rocher de Cancalle le 20 mai, et les membres, réunis en jury de dégustation, ont unanimement déclaré que la *conserve de café* de M. Bourgogne réunit à l'arome le plus parfumé le goût le plus suave; suffrage honorable dont je consigne ici avec plaisir l'expression, comme grand-dégustateur.

M. S. U.

P. S. Le flacon de conserve de café, contenant dix tasses ou deux onces et demie de liquide (ou 20 gros, à raison de deux gros ou deux cuillerées à café pour une tasse remplie d'eau bouillante) se trouve chez M. Bourgogne, inventeur, pharmacien, rue de la Harpe, n°. 33, et coûte 3 fr.

CONSERVATION DES ALIMENS.

Palès et Pomone sont désormais affranchies des rigueurs de l'hiver ; il n'est plus de glaces à craindre pour l'Epicurien qui veut en toute saison savourer les fruits de la belle saison ; enfin il n'est plus de distance que ne puisse franchir Comus, emportant dans sa corbeille les trésors délicats des jardins ou les chefs-d'œuvres de l'art gastronomique. Grâce à M. Appert, le Sibérien, enveloppé dans sa pelisse, peut au coin de son feu manger avec délices la Cerise de Montmorency ou la Pêche de Montreuil ; le marin, en passant sous la ligne, dévoré par l'ardeur du soleil, peut se rafraîchir en pressant sur ses lèvres desséchées la Groseille cueillie aux prés Saint-Gervais.

Les physiciens, les chimistes avaient depuis long-temps des moyens de prolonger la durée des légumes et des fruits en les soumettant à des préparations conservatrices ; mais, soit qu'ils aient mis à leurs procédés peu d'importance, soit qu'ils n'aient pas connu les vrais moyens de préserver les substances animales ou végétales de putréfaction, sans les dénaturer par des condimens, presque tous les essais faits jusqu'à ce jour n'ont fourni au bout de quelques mois que des alimens d'un goût fade, ou très-étrangers à la saveur naturelle de ces substances. M. Appert les pré-

sente au bout d'un an dans toute leur fraîcheur, avec l'arome que leur a donné la nature, sans mélange d'assaisonnemens, enfin telles, que le palais le plus exercé a peine à les distinguer des primeurs.

C'est ainsi que dans notre réunion du 20 mai l'on nous a servi des Fèves de marais, des petits Pois, des Abricots, des Pêches, des Cerises, des Groseilles d'une fraîcheur parfaite, quoique préparés depuis près d'un an.

M. Appert ne s'est pas borné à défendre de l'atteinte du temps nos entremets et notre dessert: il conserve également et l'OEuf frais de nos poules et la Crême de nos bonnes laitières. On riait autrefois quand on vous offrait un œuf frais de Lyon; mais ce n'est plus une proposition dérisoire, et l'on peut manger au Japon un œuf frais de Paris, si c'est M. Appert qui l'envoie. Ce n'est pas tout; le riche observateur qui parcourt pour son instruction les ruines de la Grèce ou les déserts de l'Egypte, peut y transporter un service entier accommodé par Balaine, et mis en bouteille par M. Appert; le potage succulent, la fricassée de poulet, les côtelettes à l'épigramme, le salmis épicé, le rôti de chevreuil, tout ce qui compose enfin le repas d'un gourmet.

Mais ce qui est plus important pour l'humanité, les préparations de M. Appert fournissent en tout temps, dans tous les pays, aux malades isolés et dépourvus des ressources ordinaires, des bouillons salubres, des alimens légers, qui n'ont besoin d'aucun apprêt.

Déjà plusieurs préfets ont fait examiner par des savans les préparations de M. Appert. Des procès-verbaux d'expériences faites à Brest, à Rochefort, à Bordeaux, à Toulon constatent l'excellence de sa méthode ; nous croyons donc rendre service à nos abonnés en leur annonçant qu'il a établi un dépôt à Paris, rue du Four-Saint-Honoré, n°. 12, et plusieurs autres dans les villes de Brest, Morlaix, Rennes, Quimper, Lorient, Vannes, Nantes, Larochelle et Bordeaux.

TABLETTES FONDANTES.

Le magasin du *Fidèle-Berger*, rue des Lombards, connu depuis un temps immémorial par ses excellentes dragées, par ses confitures délicieuses, etc., offre des *Tablettes fondantes*, avec lesquelles on fait sur-le-champ, et par le procédé le plus simple, une caraffe d'orgeat, de limonade ou d'orangeade.

Ces tablettes, d'un mérite reconnu, se conservent en tout temps, et sont d'une utilité générale en été ; elles sont surtout d'une grande ressource pour les voyageurs et pour les personnes qui habitent la campagne : elles sont renfermées au nombre de douze dans des petits coffrets portant l'adresse du *Fidèle-Berger*.

Ce magasin n'a de dépôt de ses marchandises en aucun autre lieu de Paris que dans la rue des Lombards.

RECETTES ALIMENTAIRES.

DU CABILLAU.

Le Cabillau paraît assez souvent à Paris, surtout dans les mois de janvier et de mars; dans les autres temps il n'en vient que par intervalles: ceux qui ont le ventre très-gros ne sont pas les meilleurs; on choisit préférablement ceux qui sont bien ronds et courts. Ce poisson, quoique très-bon lorsqu'il est bien frais et bien choisi, ne trouve cependant pas beaucoup d'amateurs à Paris; une des principales raisons peut-être c'est qu'il est souvent mal apprêté. Les Flamands le font mettre au sel, tout cru, après l'avoir bien vidé et lavé; ils le mettent ensuite à l'eau de sel bouillante pour le faire cuire, et aussitôt que l'eau recommence à bouillir ils le laissent mijoter pendant une heure, plus ou moins selon sa grosseur; de cette manière sa chaire est ferme et agréable à manger.

Le Cabillau se sert à plusieurs sauces, à la sauce blanche, aux câpres, à la maître-d'hôtel lié, au beurre fondu, avec des pommes de terre cuites à l'eau de sel : on le sert aussi à la hollandaise; cette sauce se fait avec du beurre, des jaunes d'œufs crus et du vinaigre; mais dans les repas d'apparat il se sert à la crême.

Vous faites cette sauce comme une sauce blanche; vous mettez dans une casserole une pincée de farine, du sel, de la muscade; vous pétrissez ensuite un fort morceau de beurre avec cet assaisonnement, et mouillez le tout avec une chopine de bonne crême que vous faites lier sur le fourneau sans la faire bouillir; vous la versez bien chaude sur votre Cabillau, que vous avez eu bien soin de égoutter.

Ce qui reste du Cabillau peut être mangé froid à l'huile : on peut en faire des vol-au-vent à la béchamel; on peut aussi en faire des gratins.

C. et B.

FIN DU CAHIER DE JUIN.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le deuxième trimestre de 1808 (dixième volume de ce Journal.)

LITTÉRATURE GASTRONOMIQUE.

Pages

De la Philosophie d'Aristipe. 5

Cours gastronomique.—Histoire du professeur. 41

Suite de la Philosophie d'Aristipe. 111

Cours gastronomique.—Histoire d'Aristophile. 123

Dialogue entre un Epicurien et un Péripatéticien de Paris. 201

Cours Gastronomique. — Hist. de l'abbé. 217

Pages

HYGIÈNE DE LA TABLE ET TOPOGRAPHIE BACHIQUE.

Suite des Vins de Champagne. 23
Une fois par Mois, ou l'Intempérance par Hygiène. 211

CHANSONS ET COUPLETS.

Les Dits d'Aristipe, par M. de Piis. 57
L'Eau, par M. Antignac. 50
Les Boutons, par M. Armand-Gouffé. 62
La franche Coquette, par M. de Jouy. 64
Le Tems ne fait rien à l'affaire, par M. Brazier. 66
Touchez là, par M. de Longchamps. 68
Les petits Enfans, par M. Ducray-Duminil. 71
La Preuve, par M. Charles Sartrouville. 74
Le Voyageur, par M. Capelle. 76
La Femme de Trente ans, par M. Ph. de la Madelaine. 79
Comme ça vient et comme ça passe, par M. Moreau. 81

Pages.

Le Carillon bachique, par M. Désaugiers. 84

Le Jeûne, par M. Fauchon, abonné de Montargis. 88

Couplet sur le même sujet, par M. ***, abonné de Metz. 90

Le Nouveau Tic et Toc, par M. de Piis. 137

Monsieur Franc, *ou* l'Ennemi des Livres, par M. Armand-Gouffé. 143

Il était Tems, par M. Brazier. 146

La Laideur, par M. Ph. de la Madelaine. 148

Fidélité, Constance, par M. Charles Sartrouville. 150

La sage Résolution, par M. de Lonchamps. 152

Couplets chantés chez M. Gabriel J***, par M. J. A L. ******, abonné. 156

Affiche du Directeur de la troupe des Chiens savans, par M. Antignac. 159

Cadet Buteux au spectacle des Chiens, par M. Moreau. 163

Cadet Buteux au spectacle des Chiens savans, par M. Désaugiers. 167

Pages.
Couplets sur le mot *Promenade*, par M. Henri Simon, abonné. 170
Le Mois de Mai, par M. Talairat, abonné. 171
Le Mois de Mai, par M. ***, abonné. 173
Mon Excuse, couplet de M. Mentelle, membre de l'Académie Française. 175
Apologue de la Secte des Cancalliens. 231
Pif et Pouf. 234
Dialogue entre une Salle à manger et une Bibliothèque, par M. Antignac. 237
Le Conseil intéressé, par M. Charles Sartrouville. 241
L'Inconstance justifiée, par M. de Jouy. 244
La Femme de Cinquante ans, par M. de la Madelaine. 247
Qu'en pensez-vous? par M. Brazier. 249
Le Pot au Noir, par M. de Lonchamps. 252
Va comme j'te pousse, par M. Armand-Gouffé. 255
Mes Châteaux en Espagne, par M. Desaugiers. 257
La Lorgnette, par M. ***, abonné. 260
Sur le même sujet, par M. ***, de Metz. 263

Pages

ANECDOTES ET CONTES EN VERS.

L'Infortune d'un Buveur, par M. ***. 21
L'Expédient d'un nouveau genre, par M. J. A. L. 92
Le Duel gascon, par M. Capelle. 94
L'Oculiste et Grégoire, par le même. 122
Le Scrupule mal fondé, par le même. 176
Mot de l'abbé de Voisenon. 209
Encore un Dîner de pris, *ou* le Contrat de Mariage, par M. Capelle. 22

ANECDOTES EN PROSE.

Le Domino jaune. 21
Fragment historique sur Cléopâtre. 136
Précepte d'Epicure. 209
Usage chinois. 210

MÉLANGES.

Réflexion sur Esaü et sur son frère Jacob. 22
Imitation de Catulle, par M. Ur. Ch. ***. 91
Epigramme, par M. Ponsardin-Simon, abonné. 93

Page.

Bouts-Rimés proposés. 95
Modes. 96
Statuts de la Société de l'Etroite Observance. 132
La Rose et le Sein, par M. Guichard. 176
Bouts-Rimés remplis par divers abonnés. 177
Modes. 188
Idem. 273

INDUSTRIE GASTRONOMIQUE ET ANNONCES.

Légumes et fruits de M. Appert. 101
Brûloir à Café en terre cuite. 103
Sur le Thé. 190
D'une Recette bien chère aux Gourmands (Pillules du docteur *Franck.*) 192
Diverses Annonces. 196
Conserve de Café. 275
Conservation des Alimens. 278
Tablettes fondantes. 280

RECETTES ALIMENTAIRES.

Ecrevisses. 105
Manière de faire cuire les Ecrevisses. 107
Du Chevreuil. 197
Du Cabillau. 281

FIN DE LA TABLE.

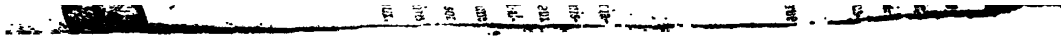
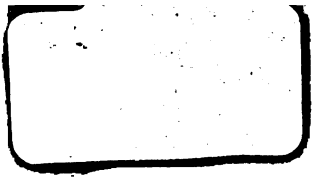
128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une Estampe ou d'une Carte géographique.

Le prix de la Souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 Cahiers, que l'on recevra francs de port, et de 14 fr. pour 6 Cahiers.

Le prix de la Souscription pour les départemens est de 30 fr. pour 12 Cahiers, rendus francs de port par la poste, et de 17 fr. pour 6 Cahiers. En papier vélin le prix est double.

L'Esprit de la Ligue, par ANQUETIL. 3 vol. in-12. Prix, 7 livres 10, et franco 9 livres.

Les Inconvéniens du Célibat des Prêtres, prouvés par des Recherches historiques. In-8°. 4 fr., et franco 5 fr.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme. 5 vol. in-8°., 15 fr., et franco 20 fr.

Mémoires du Baron de Tott, sur les Turcs et les Tartares. 4 vol. in-8°. bien imprimés, sur bon papier, 8 fr., et franco 10 fr. 60 cent.